



Lettres de Jersey.

Vol. XXXI. — N° 2. Décembre 1912.



Imprimerie Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET C^{IE},

BRUGES (Belgique).



SOMMAIRE.



FRANCE.

Le Billet du marin à l'hôpital. — Fruits de la mission de Vitré. 221

CHINE.

MISSION DU KIANG-NAN.

Autour du Scolasticat. : Au jour le jour. — L'Université l'Aurore. — Un pillage manqué à Zi-Ka-wei. — Les congrégations de T'ou-sè-wè. (P. R. Joüon). — La Brouette chinoise (P. R. Joüon). — Laissez venir à moi les Petits Enfants (P. Baumert). — Apostolat auprès des Marins. (P. Bornand). — Impressions d'un chinois païen après une visite à Zi-Ka-wei. — L'avenir du Pape de Rome. — Chang-hai en république (P. Baumert). Comment les Journaux chinois traitent leur gouvernement. — En temps de famine. 227

A travers le Kiang-sou. : Famine et Brigandage (P. J. Tchang). — La vie autour de Dang-moughiao (P. R. Joüon). — Journal d'un missionnaire (P. J. Couturier). — Révolte de soldats à Nankin (P. Gain). — Un épisode de la révolution chinoise (P. J. Sen). — On demande un vicaire (P. Hermand).

A travers le Ngan hoei. : Au Kouo-yang pendant la révolution (P. Dannic). — Bienfaits du comité de la famine (P. Dannic). 274

JAPON.

Lettres du P. Boucher. 279

NÉCROLOGIE.

Le P. Gast. — Le P. Bies. — Le P. Bizeul. — Le P. Planchais. — Le Frère Lieu. — Le P. Lémour. — Le P. André de Grandmaison. — Le P. C. de la Croix. 280

VARIA.

Une statue de Jeanne d'Arc à Laval. — Le P. Dominique Roos. 305





Lettres de Jersey.

Vol. XXXI. — N° 2. Décembre 1912.



Imprimerie Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET C^{IE},

BRUGES (Belgique).

AVIS

Nos Souscripteurs sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. l'Éditeur des *Lettres*, Maison Saint-Louis, Saint-Hélier, Jersey (Iles de la Manche).



LETTRES DE JERSEY.

Le Billet du marin à l'hôpital.

Comment assurer à nos marins de l'État et de Commerce la visite du prêtre dans les hôpitaux de France et de l'Étranger?

IL y a quelques mois, un ancien officier de marine écrivait : « il est pénible de voir mourir des chrétiens sans le plus petit secours religieux. Ceux qui ont le triste privilège d'assister à des scènes de ce genre n'en perdent pas aisément le souvenir, et je crois que jusqu'à la fin de ma vie j'aurai devant les yeux les six hommes qu'il m'a été donné de voir ainsi agoniser, sans prêtre, sans sacrements, sans prières pour ainsi dire... Mais cela se passait sur un bateau, au large de la côte marocaine... et voilà que des morts semblables se produisent, peuvent se produire en France dans nos grands ports. Des marins chrétiens peuvent être laissés sans secours, au lit de mort, à terre, dans leur salle d'hôpital, et le prêtre ne pourra, malgré ses efforts, parvenir jusqu'à eux, parce que l'administration réclame une demande écrite, signée de l'intéressé, et que ce moribond est incapable de la fournir ⁽¹⁾. »

Le *Messenger du Sacré-Cœur*, qui citait ces lignes, ajoutait : « on vient d'éditer des enveloppes qui assurent la visite du prêtre. Nous les tenons gratuitement à la disposition de ceux de nos comités qui seraient en mesure de les distribuer ⁽²⁾. »

Ces enveloppes étaient éditées par *l'Action Populaire* ⁽³⁾. Les dix mille de la première édition ayant été rapidement enlevées, une seconde édition a suivi. Les enveloppes, simples et pratiques, parfaitement au point, s'appliquent également aux marins du Commerce et de l'État. C'est dire qu'elles permettent d'atteindre, et, partant, de sauver bien des âmes parmi nos 132.000 inscrits maritimes...

Il m'a donc paru utile de faire connaître cette œuvre aux Nôtres.

1. *Messenger du Sacré-Cœur* (mai 1912), article « les marins », 1^{ère} partie, in fine.

2. Voir encore « les Communications » (mai 1912) et le *Petit Messenger du Cœur de Marie*, (juin 1912).

3. *Action Populaire* (5. R. des 3 Raisinets. Reims. France).

Qu'ils soient des provinces de France, ou des provinces étrangères, ils pourront facilement y coopérer.

I

Marine de Guerre.

On l'a vu : Des chrétiens meurent sans sacrements à l'hôpital, faute d'une demande régulière. Cependant les visites des ministres des cultes dans les hôpitaux maritimes sont réglementées par une circulaire ministérielle du 31 mars 1909, obtenue à grand' peine par des officiers catholiques (1).

Aux termes de cette circulaire :

« Lorsqu'un malade a exprimé personnellement de vive voix
« ou par écrit, le désir d'être visité par un ministre du culte,
« ce ministre en est immédiatement prévenu, et il est autorisé
« à se rendre auprès du malade. »

La demande de vive voix est rendue difficile, par l'état du patient, en particulier dans le cas de quelque accident soudain, chose fréquente dans la marine. Souvent, le respect humain lui fermera la bouche en lui faisant redouter les moqueries des camarades ; enfin la torpeur, un attiédissement de la foi, l'oubli des pratiques religieuses, le rendent insouciant pour les vrais intérêts de son âme.

Mais la demande écrite, elle, peut avoir été préparée à l'avance, à n'importe quel moment, des mois ou des années peut-être, avant la maladie actuelle. Elle peut avoir été confiée à un tiers, ou laissée au fond de ce sac de toile, qui constitue l'armoire personnelle du matelot. Rien de cela n'empêchera son efficacité.

En effet nous lisons dans la Circulaire déjà citée :

« Lorsqu'un malade est physiquement hors d'état d'exprimer sa
« volonté, l'administration doit lui assurer l'assistance d'un ministre
« du Culte :

« 1° S'il porte sur lui une demande écrite dans ce sens,
« 2° Si cette assistance est réclamée par une personne munie
« d'un mandat écrit qui lui aurait été préalablement remis, à
cet effet, par le malade. »

1. Il n'a pas fallu moins de trois années d'efforts (de 1906 à 1909). Ils commencèrent le jour de la catastrophe de l'Iéna. Les aumôniers venaient d'être supprimés. Aucune demande verbale ou écrite des parents ne pouvait obtenir la venue du prêtre. — Actuellement, les parents, en l'absence de toute demande écrite de l'intéressé peuvent efficacement intervenir. Et il n'est pas indifférent de savoir que même un cousin est admis à réclamer pour le malade l'assistance d'un ministre du culte. Combien il importe de renseigner les familles !

C'est pour permettre aux marins catholiques de profiter des facultés laissées par cette circulaire, que l'Action Populaire, imitant l'exemple donné par quelques officiers catholiques, et généralisant leur idée, édite des enveloppes imprimées contenant avec une demande toute préparée, la circulaire ministérielle et un avis explicatif.

Ces enveloppes sont distribuées aux hommes et à leurs familles par les membres des grandes Ligues catholiques; Apostolat de la Prière, Jeunesse Catholique, Ligue Patriotique des Françaises⁽¹⁾, Ligues des Femmes Françaises, Œuvres de mer, Conférences de St-Vincent de Paul⁽²⁾, Archiconfrérie du Cœur Agonisant de Jésus...⁽³⁾.

Les enveloppes contiennent une demande régulière, avons-nous dit. Celle-ci est ainsi conçue:

« Par application de la Circulaire Ministérielle du 31 Mars 1909
« (B. O. p. 315) sur les visites des Ministres des Cultes dans
« les hôpitaux maritimes (voir copie ci-contre).

« Je, sousigné, demande en cas d'envoi à l'hôpital, et, quel
« que soit mon état, à recevoir l'assistance d'un prêtre catho-
lique.

« Date.... Signature... »

L'enveloppe porte à l'extérieur les nom, prénoms et matricules du signataire, et la déclaration suivante:

« *Déclaration*: Je désire que cette enveloppe soit jointe à l'in-
« ventaire de mon sac, en cas d'envoi à l'hôpital, ou jointe à
« mon livret en cas de débarquement. Cette enveloppe doit être
« décachetée par l'administration de l'hôpital, dès mon entrée à
« l'hôpital. »

De la sorte, les demandes parviennent régulièrement à l'hôpital, quoique l'homme change continuellement de bateau, et le bateau, de port: circonstances qui compliquaient beaucoup le problème.

Quant au moyen d'utiliser cette enveloppe, il est détaillé sur une feuille explicative, incluse, détachable.

Chaque marin, ayant reçu deux ou plusieurs enveloppes semblables, les complète, les signe, et les cachète. Il en place une bien en évidence dans son sac, parmi ses effets. (Elle sera trouvée lors de l'inventaire et jointe à l'avis d'hôpital expédié par le

1. *Petit Écho*, (juin 1912).

2. *Bulletin des Conférences St-Vincent de Paul* (septembre 1912).

3. *Bulletin de l'Archiconfrérie* (juillet 1912).

bord). L'homme peut en remettre une autre à ceux de ses chefs ou de ses camarades auxquels il croit devoir demander le service de lui assurer, en cas d'envoi à l'hôpital, les secours de la religion. Il peut régulièrement remettre l'enveloppe à son chef de service ou à l'officier en second.

Dans l'enveloppe le marin peut d'ailleurs mettre tous les documents qu'il jugerait utile d'y insérer, comme adresse de la famille, etc..., ce qui rend l'enveloppe pratique et lui donne le caractère de papiers personnels.

Les Enveloppes sont en vente à l'Action Populaire, Rue des 3 Raisinets, Reims, aux prix suivants :

2^e édition, enveloppe forte, franco :

1000 : 20 fr. ; 500 : 12 fr. ; 100 : 3 fr. ; 50 : 1 fr. 75.

Mais une contribution pécuniaire des catholiques envoyée dans ce but à l'Action Populaire, pourrait permettre la diffusion gratuite du Billet du Marin en France, aux Colonies et à l'Étranger.

II

Marine de Commerce.

Ce n'est pas aux seuls marins de l'État que l'enveloppe peut être utile. Dans la Marine de Commerce, l'homme peut être laissé dans un hôpital, au départ de son bateau. Les règlements étant les mêmes, il importe donc de lui assurer les secours religieux, et, si possible, l'aide des catholiques. La demande assure partout en France et à l'Étranger, la venue du prêtre.

C'est pourquoi les *Œuvres de Mer* n'ont pas hésité à se fournir de ces enveloppes. Elles les distribueront l'été à Terre Neuve, et en Islande, l'hiver au Hâvre ; et elles avertiront les Consuls.

III

Ce que nous pouvons faire.

Actuellement, des enveloppes spécimens, accompagnées de lettres explicatives, ont été envoyées aux officiers catholiques, aux Curés et Recteurs des 268 quartiers et syndicats maritimes. Les groupements catholiques dont il a été parlé les ont signalées à leurs membres et mises, parfois gratuitement, à leur disposition.

Des pourparlers sont en cours avec la Croix Rouge et la Propagation de la Foi (missions étrangères...). Des articles ont paru

dans plusieurs Semaines Religieuses: (Quimper ⁽¹⁾, Vannes ⁽²⁾, St-Brieuc ⁽³⁾, Nanets ⁽⁴⁾, Coutances... etc., dans plusieurs journaux: (*Croix de Paris* ⁽⁵⁾, *Nouvelliste de Bretagne* ⁽⁶⁾, *Nouvelliste de Bordeaux* ⁽⁷⁾, *Espérance du Peuple* ⁽⁸⁾, *Ouest Eclair*, *Courrier de la Manche*... etc....) Enfin, grâce aux membres des Ligues ou à des catholiques dévoués qui approvisionnent gratuitement les curés des environs, la distribution s'effectue, ici par le secrétaire de la mairie, là par le Curé, à la sacristie, après le prône.

En somme, toute la question est d'attacher le grelot, je veux dire d'introduire la précieuse enveloppe dans le sac du marin.

Le système s'appliquant également aux marins du commerce ou de l'état, nous avons pour effectuer l'opération une base très large. Les marins sont au service (Commerce ou Etat), de 16 à 50 ans, et se trouvent sur tous les points du globe. On n'est donc pas limité au court moment où ils entrent au service de l'Etat.

Les Nôtres peuvent donc agir en France, lors des engagements, des entrées au service, des levées — auprès des marins; — pendant les retraites, auprès des familles et des autorités locales parfois bien disposées (vg. Ile de Sein. Plougastel-Daoulas)..

Dans les missions (Beyrouth, Zi-ka-wei, Madagascar, Oran...) on peut encore atteindre les marins et leur donner cette enveloppe, qui, si elle n'est pas toujours nécessaire dans les hôpitaux de l'étranger, entrera au moins dans le sac de l'homme et lui servira en France.

Ligues catholiques, journaux, Compagnies de navigation, armateurs; officiers de la marine marchande et du commerce; prêtres; personnes dévouées qui si elles ne peuvent distribuer elles-mêmes, peuvent du moins assurer par une contribution pécuniaire, la gratuité des enveloppes: autant d'éléments sur lesquels, suivant l'opportunité des relations et des circonstances, le zèle pourrait s'exercer. Peut-être cela serait-il aisé à nos Pères et Frères des provinces de France.

A l'étranger les Pères qui rencontrent des marins français dans les ports, pourraient faire connaître dans les hôpitaux l'existence de l'enveloppe.

En achevant cette trop longue notice, je me permets de recommander l'œuvre aux prières, au zèle de nos Pères et Frères. Commencée pratiquement en mai, elle a crû, visiblement bénie

1. 21 juin 1912. — 2. 10 août 1912. — 3. 20 septembre. — 4. 14 septembre. — 5. 28 mai et 9 juillet. — 6. 29 mai. — 7. 13 septembre. — 8. 1 août. Nantes.

par le Sacré-Cœur à qui l'Intention du mois consacrait *les Marins*

Le zèle des Nôtres contribuera à doter tout marin baptisé de la feuille d'identité catholique, contenue dans l'enveloppe éditée par l'Action Populaire⁽¹⁾.

Je l'espère.

St. Louis. Jersey.

E. de la VILLEMARQUÉ.

Fruits de la Mission de Vitré ⁽²⁾.

Je puis ajouter que, pour la paroisse Notre-Dame, les « retours » sont au nombre d'environ 320, dont peut-être 150 hommes. En effet, sur 1.000 ou 1.100 hommes adultes que compte cette paroisse, il y avait habituellement de 5 à 600 d'entre eux à communier pour Pâques: cette année, il y en a eu plus de 700. Parmi ces retours d'hommes, on en signale plusieurs qui « marquent » sérieusement dans le pays.

Depuis la Mission, 20 garçons de l'Ecole laïque ont été transplantés à l'Ecole libre par leurs parents. Les missionnaires des trois paroisses avaient insisté sur le devoir de l'éducation chrétienne des enfants: chose difficile à inculquer avec toutes les conséquences que le principe comporte, dans une ville où les Ecoles communales sont plutôt neutres qu'hostiles, et où l'autorité municipale, non moins que l'autorité gouvernementale, exerce, en faveur de l'enseignement laïque, une pression implacable. Les biens d'Eglise attribués au bureau de bienfaisance deviennent, par le mode partial et sectaire dont on use dans la distribution des secours aux indigents, un nouveau moyen de propagande pour les Ecoles laïques. — Quant à l'action du sous-préfet, en voici un exemple: un cabaretier, ancien soldat d'Afrique, s'est converti durant la Mission. Cet homme avait toujours tenu à mettre sa fille à l'Ecole chrétienne. Le sous-préfet l'avait fait venir et l'avait menacé de lui retirer la gestion du bureau de tabac dont il était régisseur, s'il ne mettait pas sa fille à l'Ecole laïque. Refus courageux du cabaretier, qui, pourtant, n'était pas prati-

1. Même pour les soldats auxquels on distribuait déjà des papiers analogues la méthode de l'enveloppe a paru pratique, et on écrit qu'on songe à l'utiliser.

Pourquoi l'idée ne serait-elle pas adoptée aussi pour les immigrants?

2. Ces détails édifiants, communiqués par le P. de la Brière, complètent la notice parue dans le numéro précédent

quant. Le sous-préfet exécute la menace, et le brave homme subit le dommage considérable de perdre la gestion de son bureau de tabac pour le seul fait d'avoir mis sa fille dans l'école de son choix.

Ce cabaretier ne fut pas bien difficile à convertir, quand vint la Mission.

De tels exemples sèment la terreur, et font que tous ceux qui dépendent directement ou indirectement des autorités publiques (et ils sont légion) ne croient pas pouvoir mettre leurs enfants ailleurs qu'à l'Ecole laïque.

La Mission de 1912 a créé, chez plusieurs, dans Vitré un état d'esprit qui a rendu possible d'ébranler, sinon de renverser, aux élections du 5 mai, la municipalité radicale. Diverses causes particulières semblaient rendre indéracinables le maire actuel et la liste de ses conseillers municipaux. Néanmoins, en 1912, un médecin clérical a pu forcer la porte du Conseil; l'ensemble de la liste radicale n'a repassé qu'à une très faible majorité; cette réélection même paraît frauduleuse et a motivé une requête en nullité devant le Conseil de préfecture et le Conseil d'Etat. Le maire S'EST PLAINT PUBLIQUEMENT des redoutables menées dont il a été victime, lors de la Mission. « jusqu' dans le secret du confessionnal ».

CHINE.—MISSION DU KIANG-NAN.

Autour du Scolasticat.

AU JOUR LE JOUR.

Samedi 13 avril s'ouvre à Zi-ka-wei, la Grande Retraite du noviciat (6 novices), donnée par le R. P. Recteur.

Les 11, 12 et 13 juin, dans l'église de Tong-ka-dou, Sa Grandeur Mgr Pâris a conféré le sous-diaconat, le diaconat et la prêtrise à deux des nôtres, P. Savio et P. Demichelis, et à sept séminaristes.

A paru dernièrement le *Recueil des Nouvelles Expressions Chi-*

noises. Il contient les expressions les plus courantes, celles qu'on rencontre le plus communément dans les journaux, revues et autres publications du jour; il est donc unique dans ce genre et sera très utile.

Un journal catholique de Dublin, publiait il y a déjà quelque temps une lettre dans laquelle le P. Francis Murphy, missionnaire au Hou-pé, raconte un entretien qu'il a eu avec le général Li-yuen-hong. Celui-ci manifesta sa haute considération pour le Pape et l'Eglise catholique, et exprima le vœu qu'un plus grand nombre de missionnaires catholiques fussent envoyés en Chine. Après leur entretien, le général envoya une lettre au P. Murphy: « Nous avons besoin de l'aide des missionnaires pour régénérer la Chine, et ils seront protégés de toutes les façons possibles. Nous voulons que la plus grande harmonie règne entre eux et nous, avec l'aide de Dieu et les prières de votre Saint Père le Pape. Ce désir, je vous demande de l'exprimer pour moi en présence de Sa Sainteté Pie X. Je désire, en outre, que vous exprimiez en présence de son auguste personne mes sentiments de profonde estime et de respect. »

D'autre part nous savons que le nouveau gouvernement de Pékin est en bons termes avec la Mission catholique. Les journaux eux-mêmes en ont parlé à propos d'une visite faite par Mgr Jarlin à M. Yuen-che-kai, en février dernier. L'accueil fut des plus aimable: le Président s'informa avec intérêt des œuvres catholiques et du nombre des fidèles, et déclara que sous le nouveau régime la plus grande liberté religieuse serait accordée, et que toutes les fonctions, tant civiles que militaires, seraient accessibles à tous les citoyens, quel que soit le culte qu'ils professent.

Le dernier jour du mois de mai les élèves du collège de Zi-ka-wei ont fait leur pèlerinage annuel à Zo-sé. Le 9 juin, le P. Bornand accompagnait aux pieds de la Sainte Vierge un groupe de 15 messieurs de Chang-hai, membres de son cercle d'Etudes.

Juin 1912. — De Chang-hai à Pékin par chemin de fer. Il n'y a plus que deux interruptions: au fleuve Jaune, qu'il faut traverser en bateau. (on annonce que le pont de fer sur le fleuve sera cons-

truit en octobre); et à la jonction des deux sections, allemande et anglaise, où, pour marquer la séparation, les rails ont été enlevés sur 5 ou 6 kilomètres. Un trafic considérable de marchandises se fait sur chaque section. Dès maintenant on peut se rendre en 3 jours de Nan-kin à Pékin. On espère que dès l'automne les trains directs iront de Pou-kéou à Tien-tsin en 24 heures; il ne faudra donc que 35 à 36 heures de Chang-hai à Pékin.

A Chang-hai, le tramway circule maintenant entre le Pont Sainte-Catherine et la station du chemin de fer de Nan-kin, par suite d'une entente entre la compagnie française et la compagnie anglaise. Si la compagnie chinoise s'y prête, on pourra peut-être un jour continuer jusqu'à la station du chemin de fer de S'ong-kaong. Le conseil municipal chinois travaille pour le moment à établir une ligne de tramways allant du marché de l'Est à la gare de S'ong-kaong et à l'Arsenal. Il fait construire un grand hôpital chinois (c'est M. Lao-pa-hong qui en est le principal promoteur); il sera situé en face du Seng-mou-daong: un grand terrain a déjà été préparé, les plans sont faits, il s'appellera « hôpital Saint-Joseph. » et sera tenu par des religieuses françaises.

Mgr François Aguirre, nouveau vicaire apostolique du Fou-kien Nord, écrivait à l'un des Nôtres: « Ego etiam hodie festo Fundatoris inclitae Societatis Jesu, obtuli Missae Sacrificium Deo, ab eo petens, ut *Ram Vam* sospitem servet multis annis, sanctam faciat in terra, et postea reddat coronam justitiae, et conservet Spiritum fundatoris semper in vestra Societate et praesertim in RR. PP. et Fratibus S. J. qui cum magna gloria in Imperio Sinensi laborant A. M. D. G. in propagatione fidei et extensione regni J. C. ».

Mgr Aguirre est né près de Loyola. Il est ancien élève de la Compagnie.

Le 12 septembre, 6 missionnaires ont quitté Paris pour le Kiangnan, par le Transsibérien: Le P. Jos. de la Servière, le P. René Jeannière, et les Frères Scolastiques: Pierre Lefebvre, Francis Lebreton, Pascal d'Elia, Gabriel Loiseau.

Le 22 septembre, se sont embarqués à bord du *Paul Lecat*, deux Pères de la Province de Turin, destinés également au Kiangnan! le P. Lorenzo Torraza, et le P. David Schiaffino.

L'UNIVERSITÉ L'AURORE.

Le dimanche 28 avril, le lendemain de la fête du Bx Canisius, Patron de l'Ecole, les élèves de l'Université ont donné une séance intéressante. Malgré un temps pluvieux, la salle, qui peut contenir près de 400 personnes, se trouvait remplie : beaucoup de chinois, et quelques européens, amis de l'Ecole. Le programme comprenait une composition historique en français, sur Pierre I^{er} de Russie, quelques extraits de « l'Avare », adaptés en chinois par un élève du Cours Supérieur, une scène de « Hamlet », jouée en anglais, enfin la petite pièce « l'Avocat Pathelin », en français ; le tout entrecoupé par quelques morceaux de musique, dus au concours très gracieux de l'orchestre du croiseur autrichien « François-Joseph », et par des vues cinématographiques fort bien choisies, qui ont été très appréciées. Les rires et les applaudissements spontanés qui soulignèrent certains passages de la pièce finale, montrent que les élèves s'étaient pénétrés de leurs rôles et ne les rendaient pas trop mal.

C'est la première fois cette année que des élèves de l'Aurore, terminant le Cours Supérieur, sont susceptibles de recevoir le diplôme de licencié. — Les démarches faites à Pékin en vue d'obtenir la reconnaissance officielle de ces diplômes ont été agréées, et le ministre de l'Instruction publique a délégué M. Ma-Siang-pé pour présider les examens de licence des élèves de l'Aurore.

UN PILLAGE MANQUÉ A ZI-KA-WEI.

(21 Avril 1219).

Dans la nuit de samedi à dimanche, des soldats venus de Kao-tchang-miao (près de l'Arsenal), ont tenté un coup de main à Zi-ka-wei, sur les maisons situées au bord de Hong-ghiao road, tout près du collège de Nan-yang. A 10 heures du soir, quatre détectives de la police indigène arrivaient au poste de Zi-ka-wei pour donner l'éveil. Aussitôt des agents furent envoyés pour entourer les maisons menacées. Ils se cachèrent derrière les tombeaux.

A une heure du matin la bande arrivait sous la maison habitée par la famille Chen. Un agent se montra : « Que faites-vous là ? » Le

soldat interpellé reconnut l'uniforme; un coup d'un long poignard jeta l'agent à terre. Ses collègues accoururent aussitôt et furent assez heureux pour mettre la main sur 7 des malandrins. Ces derniers ont été, le dimanche matin, conduits à Chang-hai. On estime que les assaillants étaient 30 ou 40. L'agent blessé a été transporté à l'hôpital Sainte-Marie.

Ces temps derniers les esprits étaient assez surexcités à Chang-hai par des conflits de juridiction entre la police chinoise et la police internationale. Un jour c'est un agent chinois arrêté parce qu'ayant franchi les limites des concessions. Le lendemain, c'est un agent de la police internationale, appréhendé par la police chinoise, parce qu'il a eu l'imprudence de s'aventurer, même en dehors de ses fonctions, sur le terrain chinois. Petits incidents sans doute, mais qui dénotent une situation tendue, qu'un rien pourrait rendre grave. Elle faillit le devenir en effet, lorsqu'il y a environ quinze jours, le colonel du fameux régiment des « Décidés à mourir », fut arrêté sur la concession internationale, dont on lui avait refusé l'entrée, au moment où il sortait d'un dîner offert par la Chambre de Commerce au général Tcheng, ancien gouverneur militaire de Chang-hai, nommé ministre. Plusieurs notabilités demandèrent sa mise en liberté sous caution. Elle fut refusée, et le colonel Lieu comparut devant la Cour mixte, cependant que ses troupes étaient consignées dans leurs casernements pour éviter une marche en masse sur la Cour mixte, et que le corps consulaire se réunissait pour prendre une décision. Le jugement rendu par la Cour mixte condamna le colonel Lieu à trois mois de prison ou à une amende de 400 taëls. A la fin de l'audience l'amende a été payée et Lieu a été reconduit sous escorte à la limite des concessions. Incident clos, et pas à renouveler.

LES CONGRÉGATIONS DE T'OU-SÈ-WÈ.

Lettre du P. Joüon.

27 avril 1912.

Bien cher Père,

P. C.

Je vous envoie quelques documents sur les Congrégations si florissantes de notre grand orphelinat de T'ou sè-wè (près de Chang-

hai). Cet orphelinat abrite 550 personnes, dont 302 enfants chinois orphelins ou abandonnés par leurs parents. Le R. P. Bouvet en est le Directeur, et le P. chinois Mathias Tsang s'occupe des deux Congrégations avec un zèle admirable.

Ces Congrégations de la Sainte-Vierge ont été affiliées à celle de Rome en 1883.

Au début, les congréganistes *apprentis* n'étaient que 33, en souvenir des 33 années que Notre-Seigneur passa sur la terre.

En 1909, le Père Directeur reçut une petite aumône de 50 francs pour le culte de la Sainte Vierge. Avec cette somme, il fit frapper des médailles d'argent qu'il vendait aux Congréganistes *ouvriers*. De plus, le Père Directeur déclara qu'on ferait un service funèbre à la mort de chaque congréganiste, et qu'on accompagnerait le cercueil jusqu'au cimetière. Le premier congréganiste qui mourut fut un orphelin, étudiant alors à notre collège de Zi-ka-wei, se préparant à entrer dans la Compagnie de Jésus. Le Père Directeur convoqua donc les membres des deux Congrégations (*apprentis* et *ouvriers*): en tout 120. On récita des prières; puis, la grande croix en tête du convoi, on conduisit le cercueil jusqu'au cimetière, au grand étonnement des nombreux païens, et à la satisfaction de tous les chrétiens. Ce jour-là, notre sainte Mère la Sainte Eglise eut « *une face superbe* ». Depuis ce jour, la Congrégation conquiert l'estime générale, et ce fut un grand honneur de pouvoir y être admis.

En 1911, une petite quête permit de faire une nouvelle bannière, et les petits orphelins *apprentis* procurèrent jusqu'à 6 piastres (14 frs 70).

Grâce à ces deux militantes Congrégations, la Communion fréquente et « *quotidienne* » a été introduite à l'Orphelinat, et le nombre des communions en 1911 a été triple de celui de l'année précédente : par là, la ferveur s'établit de plus en plus, et l'esprit de l'établissement est excellent.

J'ajoute en terminant que plusieurs des Congréganistes ont la vocation religieuse, et qu'ils supplient la Sainte Vierge de la faire éclore et épanouir pour leur sanctification personnelle, et pour la conversion de leurs innombrables et malheureux compatriotes.

René JOUON.

« LA BROUETTE CHINOISE. »

Air: « Biniou. »

I.

Je n'ai point comme monture
De noble et vaillant coursier,
Emportant à grande allure
Son fier et beau cavalier,
Ma bourse étant plus pauvrete,
Je ne trotte qu'en brouette :
C'est ainsi que tous les ans
Je visite mes enfants.

Refrain.

Roule encore, ma brouette,
Par la plaine immense, aux sentiers étroits,
Bercé par ta chansonnette,
Je vais consoler mes petits Chinois. Ah!

II.

Ma monture est la plus douce
Qu'on puisse rêver jamais;
On sent bien quelque secousse (!!!)
Mais pas pour troubler la paix.
Lorsque perle la rosée,
Quand parfois tombe une ondée,
Les roseaux se balançant
Vous aspergent en passant.

Roule encore

III.

Quand passe la pure haleine
Accourant de l'Océan,
Je vois frissonner la plaine,
Onduler le blond froment...
Je demande que la grâce
Ainsi sur les âmes passe,

Pour qu'un jour le moissonneur
 Les offre au *seul* vrai Seigneur.
 Roule encore,

IV.

Si rétive est ma monture
 Sur le sentier détrempe,
 Si l'on y sent la froidure,
 Si l'on y grille en été;
 On offre alors ses misères;
 On égrène des rosaires,
 Et les Anges tous les jours
 Comptent le nombre des tours!

Refrain.

Roule encore, ma brouette,
 Par la plaine immense, aux sentiers étroits,
 bercé par ta chansonnette,
 Je vais consoler mes petits Chinois. Ah!

Pour copie conforme :
 René JOUON,
 16 mars 1912.

LAISSEZ VENIR A MOI LES PETITS ENFANTS.

(Du P. Baumert).

La parole du Maître a donc retenti à nouveau dans la Ste Eglise, expliquée par Sa Sainteté Pie X de si consolante et bienfaisante façon. En Chine aussi, la parole a été entendue, le mouvement a pris; les petits viennent à l'Eucharistie; beaucoup comprennent et se préparent avec ardeur à la Première Communion. En janvier dernier, j'étais dans la chrétienté Saint-Joseph de Mongtsié; je me fais présenter les enfants; tout un groupe demande la communion, et après examen, est admis. Voici encore une petite qui s'avance: Comment, toi aussi! dis-je; tu es bien trop petite! Cependant voyons! — Comment t'appelles-tu? — « Fleur d'Osmanthus. » — « Et ton nom de baptême? » — « Marie. » — « Quel âge as-tu? » — « Huit ans », à la chinoise; il faut souvent, pour

être exact, diminuer d'un an. Je l'interrogeai donc à titre d'essai: elle répondit bien; je multipliai mes questions, elle ne broncha pas. — Bref, la petite Fleur d'Osmanthus fut admise. — Mais près d'elle il y en avait une autre, « Nuage d'Automne », plus jeune de quelques mois, qui voulut aussi subir l'examen, et elle aussi s'en tira avec honneur. Le jour de la Première Communion, nouvelles questions en public, à l'édification des chrétiens et à la grande joie des mamans. Je voulais montrer aux chrétiens comment les familles ferventes savent répondre aux intentions du Souverain Pontife.

Je passai de là dans la chrétienté du Rosaire de Fouka, où mes prédécesseurs ont installé deux bonnes écoles qui fonctionnent dans la perfection. Là encore, on me présenta un bon groupe d'enfants; parmi eux un petit garçon, bien instruit, mais « si remuant! » disait le maître. « C'est bien, répondis-je, il deviendra sage. »

Et voici encore une fillette, qui s'obstine à prendre rang parmi ceux qui doivent être examinés. « Tout de même! » m'écriai-je, en voyant l'enfant dont le menton n'arrivait pas à la hauteur de la table. « Père, répondit la maîtresse, vous pouvez toujours l'examiner. »

C'est ce que je fis. J'envoyai l'enfant au bout de la longue table; là elle serait seule, on ne lui soufflerait pas les réponses, qu'elle devrait donner à haute voix. Je posai questions sur questions; la petite répondait à tout, calme, sans hésiter. Cependant, pour éviter une jalousie de famille, je remis à un peu plus tard. La petite passa toute sa nuit à pleurer, et le lendemain, dès l'aube, elle envoya quelqu'un me prier de revenir sur ma décision. Elle communia donc, et vint ensuite me saluer. « Dites-moi son âge au juste, » demandai-je. — « Sept ans. » — « Cela à la Chinoise, mais voyons bien au juste? » Et en supputant bien, nous trouvâmes qu'elle n'avait pas tout à fait ses 6 ans.

C'est là le bonheur de ces chrétientés de la campagne; il n'y a pas de grande route, ce qui dispense de trop courir ailleurs; point de marionnettes, point de chevaux de bois, aucune attraction; l'enfance s'écoule paisible, joyeuse, entre la famille, l'église, l'école. Aussi ces écoles sont la consolation du missionnaire.

Il ne faudrait pourtant pas croire qu'elles se remplissent toutes seules; il y faut bien des démarches, bien des manœuvres de toutes sortes. La pauvreté surtout est un bien gros obstacle; l'enfant n'a pas d'habits convenables, si bien que la famille a honte de l'exhiber; j'eus un cas tout dernièrement; j'envoyai donc

en cachette une culotte, et grâce à la culotte, l'enfant peut venir à l'école. — D'autres ne viennent pas, parce qu'ils n'ont pas les quelques sapèques que l'on donne au maître, en le saluant, à l'ouverture de l'école. Il n'est pas rare que maîtres et maîtresses s'offrent à en faire le sacrifice; mais l'enfant n'a pas « la face » de se présenter ainsi sans rien donner, et nous non plus nous ne tenons pas à laisser tomber cet usage qui ajoute un peu à la très modeste allocation des maîtres d'écoles. Que faire? Toujours en cachette, je fais porter les sapèques à la famille, et l'enfant va à l'école. La semaine dernière encore j'ai renouvelé la manœuvre; mais voilà: il n'y avait pas de riz à la maison pour le souper; la petite somme destinée au professeur alla au marchand de riz. Il fallut recommencer.

Le cas est plus difficile quand il s'agit de retardataires de 14, 15 ans; cas naturellement fréquent dans les familles qui habitent isolées, loin de l'école. Il n'y a plus qu'à les envoyer quelque temps dans une petite école interne. Encore ne se laissent-ils pas toujours faire. Dernièrement, mon catéchiste, que j'avais délégué, dut parlementer ainsi une grande demi-heure, pour obtenir l'assentiment de la maman, une veuve qui disait avoir besoin de son fils. Un autre cas fut plus difficile encore; le gailard avait 16 ans et en portait 18; il fallait donc l'assentiment des parents, et du patron, chez qui il était en apprentissage; or tous consentaient, sauf l'intéressé. Je le fis appeler, il s'enfuit; j'avertis les parents, ils confessèrent leur impuissance; j'avertis le patron, qui appela l'apprenti à l'église, mais le gamin flaira quelque chose et ne vint plus. Il n'y avait plus qu'à ruser; le patron l'appela au cabaret; là, il voulut bien venir; on le saisit aussitôt et on l'amena chez moi; ils étaient trois à l'amener, car il s'était débattu de son mieux, s'était jeté dans la boue, et sali des pieds à la tête. Il m'arriva donc vaincu et épuisé, si bien qu'il ne résista pas, quand nous décidâmes qu'il partirait aussitôt pour l'école interne. En arrivant là-bas, le professeur lui dit: « Eh! mais vos habits sont bien sales! » — « Oui, fit-il, je suis tombé en route. » Disons à son honneur qu'il se mit aussitôt à l'étude, et y réussit.

C'est bien à ces familles pauvres que doivent aller la vigilance, et aussi les préférences affectueuses du missionnaire. Que de fois, en constatant d'après nos registres que tel ou tel enfant manquait aux écoles, j'appelai le papa ou la maman, avec quelque intention de parler fort et ferme; mais toute colère est souvent tombée devant ces mots: « Père, il faut que l'enfant gagne

un peu; nous ne mangeons pas à notre faim. » Grand merci donc à toutes les âmes qui donnent leurs prières et leurs aumônes, aux missionnaires, à ses écoles, et à ses pauvres.

C. BAUMERT.

APOSTOLAT AUPRÈS DES MARINS.

(Du P. Bornand).

« Sur le conseil d'une dame allemande, j'ai écrit au commandant d'un navire de guerre autrichien, le « François Joseph I » pour lui demander une entrevue. Réponse immédiate et très aimable. A bord, le Commandant me fit le meilleur accueil, et comme je lui demandais de donner à ses hommes l'occasion de faire leurs Pâques, il me répondit: « Très volontiers, car c'est pour moi la meilleure manière de leur faire du bien et de faire plaisir à leurs familles. » Le samedi suivant 114 matelots venaient se confesser et le lendemain recevaient la Sainte Communion en notre église Saint-Joseph. Le lundi, le Commandant venait me remercier et me demandait à être présenté à Monseigneur. Depuis lors, nos relations ont continué à être de plus en plus cordiales. Le Père Barmaverain, qui avait confessé les hommes de langue italienne, est allé dîner avec moi à bord. La semaine suivante, le commandant et deux officiers dînèrent à leur tour à Zi-ka-wei, et visitèrent le Sen-mou-yeu, l'Observatoire, T'ou-sè-wè. Enfin hier (14 avril) le commandant envoya à T'ou-sè-wè ses musiciens pour récréer les orphelins; et il vint lui-même avec 30 officiers passer en revue nos petits chinois, revêtus de leurs costumes militaires. Le commandant m'a dit qu'il allait faire, sur les œuvres de la Mission, un long rapport très louangeur, qui passera, paraît-il, sous les yeux de l'empereur! Tous les dimanches, une soixantaine d'hommes viennent assister à la messe de dix heures.

J'ai aussi écrit au commandant du navire de guerre allemand. Aussitôt un officier catholique est venu me voir, et dès le dimanche suivant une vingtaine de matelots venaient faire leurs Pâques.

Auprès des hollandais, j'ai eu moins de succès. Le commandant est pourtant très aimable, mais à son bord, il y a peu de catholiques. Un seul est venu se confesser et communier.

Les américains ont à bord un aumônier catholique, qui leur a dit la messe le jour de Pâques.

Quant aux anglais, tous les dimanches, 30 à 40 viennent assis-

ter à la messe. Parmi eux, 20 à 25 sont venus faire leurs Pâques.

Les marins français du Dupleix, de la Décidée et du d'Iberville, n'ont pas répondu à une invitation faite de vive voix à l'amiral et au commandant. Il est vrai que ces marins sont mouillés entre Woosung et Chang-hai; de plus j'ai appris par un officier que le matin, même le dimanche, ils n'étaient pas libres; c'est bien regrettable, mais cela les excuse. »

L'amiral, avec son Etat-Major, est venu faire une visite à Zi-ka-wei, le mercredi de Pâques. Le lundi suivant, un détachement d'environ 150 hommes, en armes, avec 2 canons et la musique, faisait une promenade militaire jusqu'à T'ou-sè-wè. Plusieurs officiers en civil s'y étaient rendus individuellement. Réception simple et tout à fait réussie: quelques morceaux de musique, copieux goûter offert aux officiers, sous-officiers et marins, salve de pétards, tirés par les marins eux-mêmes à leur grande joie. Une heure et demie fut vite écoulée, et le détachement reprit la route de Chang-hai entraîné par les accords vibrants de Sambre-et-Meuse.

IMPRESSIONS D'UN CHINOIS PAIEN APRÈS UNE VISITE A ZI-KA-WEI.

(*Ming-lih-pao, 19 mai 1911.*)

Je suis allé hier visiter la plus grande église de Chang-hai. J'ai remarqué avec admiration dans sa bibliothèque les milliers d'ouvrages chinois traitant les événements remarquables des dernières dynasties des Ming; dans ces ouvrages entrent les vies de Zi-kwaong-ki, Kieng-cheng et Ghin-sè-zè que les missionnaires ont composées plus spécialement parce que ces trois chinois étaient tous, à la fin de la dynastie des Ming, des chrétiens... Les professeurs d'histoire de nos écoles ne sont vraiment pas aussi forts que ces missionnaires!!

J'ai visité aussi avec beaucoup d'intérêt l'orphelinat administré par ces missionnaires. Dans tout ce qu'ils enseignent aux enfants, ils insistent beaucoup sur l'industrie; les 400 orphelins, qui y sont accueillis, peuvent tous vivre de leurs propres travaux. Vraiment nos écoles primaires ne sont pas à même de donner d'aussi bons résultats!!

Je suis allé aussi voir avec beaucoup plus d'intérêt encore les salles de peinture, de cordonnerie, de sculpture, d'orfèvrerie, et

l'imprimerie. Les ouvrages magnifiques qu'on expose aux yeux des visiteurs sont tous faits par des orphelins de moins de 16 ans... Les écoles moyennes que nous dirigeons ne sauraient vraiment obtenir des effets aussi brillants!

Dans cette église, grâce à une dizaine de religieux, ces missionnaires ont su rendre tous les enfants instruits; nos éducateurs, en Chine sont des milliers, mais jusqu'ici aucun n'a pu trouver malgré des études assidues, un système pour que tous nos enfants chinois reçoivent l'instruction indispensable... J'ai grande honte de nos éducateurs chinois!!

L'AVENIR DU PAPE DE ROME.

(Extrait du Kôh-fong-pao du 29 avril 1911).⁽¹⁾

Une chose qui ne peut convenir à tout siècle, ne peut pas conserver son existence pendant longtemps. Cette chose, c'est le Pape.

Au moyen âge de l'histoire, l'Europe entière était dans les ténèbres. La religion romaine seule fut dans son éclat. Elle était alors bien nécessaire pour son temps. Comme elle était dans sa prospérité, les rois n'étaient acceptés par le peuple que lorsqu'ils avaient été baptisés par le Pape; quand celui-ci les excommuniait, ils étaient affligés et malheureux, comme perdus dans les enfers. Henri IV d'Allemagne, que l'histoire cite parmi les plus illustres rois, fut obligé de rester trois jours le visage défiguré, les pieds nus hors de la ville de Kanossa pour apaiser la colère du Pape. A cette époque-là la force et l'influence du Pape étaient vraiment incomparables. Mais nous savons bien que lorsqu'on abuse trop de sa force et de son influence on en vient à ne pas être aimé; et peu à peu on va jusqu'à être détesté par le ciel même. Martin Luther et Calvin furent les premiers héros à s'insurger contre Rome. N'étant point généraux, ils surent cependant causer la plus grande révolte par l'Europe entière; ce qui fut cause des progrès actuels des royaumes en Europe. Depuis ce temps, pendant une centaine d'années, la religion romaine ne cessa de perdre son activité et de devenir de plus en plus faible, jusqu'à ce que le roi d'Italie, pour rendre son royaume plus grand, eut enlevé au Pape tout son pays; c'est alors que la papauté commença à ne plus avoir aucune valeur dans l'histoire.

1. Cet article, digne des manuels de nos « primaires », montre que les sornettes classiques contre l'Église pénètrent même les milieux populaires en Chine.

Malheureusement n'étant point au courant des affaires du monde, le Pape actuel ne réfléchit pas; il ne sait pas que s'il pouvait se montrer un peu humble et se mettre un peu au-dessous des souverains de l'Europe, sa dignité au moins pourrait être conservée, mais à la manière dont il arrange les affaires, il se montre aussi orgueilleux et fier que jamais; il paraît espérer retrouver la force et l'influence qu'il avait eue il y a cent ans; il veut que l'on le considère comme le premier souverain du monde. Ce qui le prouve, c'est que l'an dernier, quand Roosevelt faisant un tour dans l'Europe demanda à être reçu par lui, le Pape voulut lui faire promettre de ne pas aller visiter la mission méthodiste si bien que Roosevelt mécontent s'en alla sans lui dire au revoir. Un autre événement pourrait encore prouver la fierté du Pape; c'est que, l'année dernière, comme les souverains des Etats de l'Europe voulaient faire une visite au roi d'Italie qui les avait invités au 50^{me} anniversaire de la fondation du royaume d'Italie, le Pape donna un ordre les empêchant de s'y rendre; c'est à cause de cela que l'empereur d'Allemagne, un des dits souverains, fut très mécontent.

En un mot, si le Pape ne pense pas à changer sa manière il est probable qu'il ne pourra pas même conserver sa dignité et son avenir sera déplorable.

Ce qui nous cause du chagrin, c'est qu'il n'est pas le seul qui soit ainsi.

CHANGHAI EN RÉPUBLIQUE.

Du P. C. Baumert.

Tsang-ka-leu, 25 février 1912.

Les choses ont été bien vite en vérité. A Chang-hai, le coup s'est fait dans la nuit du 3 au 4 novembre, et nous nous sommes réveillés en république, le matin même de la fête de St-Charles, mon grand patron. Chang-hai pourra donc désormais avoir sa rue du 4 Novembre, tout comme Paris a la rue du 4 Septembre. Je vous ai alors envoyé un journal qui vous a donné le récit de ces débuts. Une troupe d'hommes décidés, bien armés, sortis on ne sait d'où, poussés on ne sait trop par qui, se sont jetés sur l'arsenal; il y a eu bataille, morts d'hommes, quelques exécutions et ce fut fini. Aussitôt, les drapeaux surgirent de tous côtés; le très grand nombre étaient blancs tout uniment; le blanc fut la couleur de rallie-

ment; les volontaires, les troupes de police, en passant au nouveau régime, portaient un brassard blanc. Le nombre même des drapeaux indiquait une poussée vraiment forte, un mouvement qui répondait aux aspirations populaires. Sur les drapeaux se trouvaient souvent des inscriptions : *République; Chine*, c'est-à-dire, la Chine aux chinois. On n'entendait, on ne voyait partout que l'opposition des deux caractères *Han* et *Man*, chinois et mandchoux; *Glorieuse résurrection de la grande Chine. Ils nous ont rendu notre pays.*

Il semble donc assez clair que si les promoteurs furent avant tout les ennemis de l'autorité établie, bien décidés à arracher le pouvoir au clan impérial et aux familles dirigeantes pour le remettre aux mains des masses, leur idée ne fit si bien son chemin que parce qu'elle s'appuya sur une antipathie de race qui jaillit partout prompte, ardente, unanime, par suite irrésistible et victorieuse. Ce fut, dans la secousse actuelle, le grand malheur et la réelle faiblesse des *T'sing* de ne pas avoir dans leurs veines un sang chinois; leur détresse les laissa isolés; elle ne souleva pas ces héroïsmes, ces longs dévouements qui honorèrent la fin des Ming.

Il n'y eut guère, je crois, à Chang-hai qu'un seul homme, Kou-hong-ming à faire entendre l'accent de la fidélité dynastique. Les élèves du Nan-yang collège, où il était préfet des études, firent si bien qu'ils obtinrent aussitôt son renvoi; des européens lui accordèrent quelques éloges platoniques; dans les milieux chinois, sa voix resta sans écho, sans résultat.

Tous les autres hommes en vue donnèrent aussitôt leur adhésion au nouvel ordre de choses; vous savez leurs noms, et vous avez vu plusieurs d'entre eux à Zi-ka-wei: Dang-wen-tche, académicien, notre voisin, président du Nan-yang collège; Ou ding-fang, qui deux fois assista à la distribution des prix; Tchang-k'ien, premier académicien, chef des notables de l'Aurore; Li-bing-sa, autre notable, devenu mandarin, chef du district de Chang-hai; Sen-mé-yun; Zen-te zié, dont le fils étudie à l'Aurore, et beaucoup d'autres. Toute cette élite donna en bloc et apporta un énorme appoint au nouveau parti; ce n'étaient pas des révolutionnaires de carrière. Sans doute, ils voulaient le progrès, ils le voulaient fortement et en saisissaient toutes les occasions; on se souvient encore à Zi-ka-wei du premier discours que fit Tchang-k'ien devant les païens qui nous demandaient de leur ouvrir des cours, il y a 7 ans de cela: « Les Pères veulent fonder une école, c'est un bien pour la Chine, nous leur donnons tout notre appui. » Mais ces hommes voulaient le progrès dans l'ordre, ils ne rêvaient pas encore d'un bouleversement so-

cial, ils restaient, tous les dehors l'indiquaient, vraiment loyalistes. Ils croyaient mieux pour le bien de la Chine de ne pas aller d'un bond aux extrêmes. J'ai souvenance encore d'une conversation qui eut lieu dans un petit salon de Zi-ka-wei; seul le Père Li y assistait; après avoir bien regardé si personne ne nous écoutait, je fis allusion aux idées nouvelles, et demandai enfin: « Qu'en pensez-vous? » Le noble interlocuteur me répondit: « Cette dynastie ne semble pas avoir traité son peuple plus mal que les autres dynasties; elle veut le bien de la Chine; il ne nous reste donc, dans ce statu quo, qu'à travailler de notre mieux pour le salut de notre pays. » Mais quand les troubles vinrent, quand ils virent les Mandchoux isolés dans une désaffection générale, ils crurent sonnée l'heure du ciel, ils estimèrent la poussée irrésistible et pensèrent qu'une nouvelle attitude donnerait plus de bien en faisant couler moins de sang.

Tout cela ne concerne que Chang-hai. Ailleurs les choses allèrent moins doucement. Tel mandarin donna son nom au nouveau parti, puis s'esquiva. Tel autre, Sen-pao-ki, au Chantong, donna son nom, puis se rétracta. Sen-ven, le président provisoire; Ou-ding-fang, le ministre des affaires étrangères, Zen-te-zié, le vainqueur de Nan-king, et Lieu-yong-fo, commandant des volontaires cantonnais, qui fut jadis, me dit-on, chef des Pavillons Noirs. Si c'est vrai, il veut donc sur ses vieux jours, cueillir un regain de gloire.

Dans ces quatre mois, les faits culminants ont été les batailles de Ou-tchang, la prise de Nan-king, l'abdication impériale. C'est déjà du passé. Où en sommes-nous? Il est difficile d'en parler, les circonstances changeant tous les jours. La république est faite, dit-on; le nouveau drapeau flotte partout, symbolisant avec ses cinq bandes en couleur l'immense empire qui entend bien changer de gouvernement sans rien diminuer de son domaine; en haut, la bande rouge pour les Chinois, puis la jaune pour les Mandchoux, ensuite la bleue pour les Mongols, le blanc pour les Mahométans du Turkestan, le noir enfin pour les Thibétains. A l'ombre du nouveau drapeau, on multiplie les cérémonies funèbres à l'honneur des morts, des mortes aussi, car il y eut, dit-on, des amazones qui voulurent aller au combat pour délivrer leur patrie. L'école *Ou-pen*, à Chang-hai aurait été le centre de ce mouvement féministe. Mais il faut surtout penser aux vivants, et, de vrai, la besogne est bien lourde. Il faut relever le commerce qui a bien souffert et qui ne reprend que difficilement, au grand détriment des pauvres travailleurs. Il faut surtout rétablir la paix, car enfin cette période a été l'âge d'or pour tous les voleurs et brigands de

grands chemins. Nos missionnaires de l'intérieur ont bien souffert, le P. Allain surtout, pillé deux fois, qui s'en tire la vie sauve, mais sans grand'chose de plus. Ici même dans le voisinage de Chang-hai, les coups d'audace sont plus fréquents que jamais; le nouveau gouvernement a à agir de tous les côtés, et il n'est pas encore assez organisé pour le faire partout avec succès. — Il faut aussi discipliner ces masses armées, levées à la hâte, recrutées au hasard, appelées pour le service de l'ordre et trop prêtes peut-être à se transformer en pillards. Reste enfin à organiser la république elle-même, et ici on peut s'abandonner à toutes les hypothèses, mais il y a si peu de données que presque personne n'ose même émettre des prévisions. Parfois un mot est lancé: « nous prendrons aux républiques française et américaine ce qu'elles ont de mieux. » Voilà qui n'éclaire pas beaucoup. Ce que tout le monde reconnaît c'est que ce sera un bien difficile travail, que d'unifier, sous un même régime, avec une même loi, un si colossal empire; sans parler du Thibet, du Turkestan, de la Mongolie, la Chine elle-même n'est-elle pas plutôt une agglomération de nations qu'un peuple vraiment un? L'homme du Nord a-t-il même tempérament que l'habitant de Chang-hai, et l'un et l'autre ressemblent-ils beaucoup au bouillant cantonnais?

Vous devinez bien ce que tous nous nous demandons dans nos âmes de missionnaires? L'ère nouvelle va-t-elle donner à l'Évangile, avec la liberté, l'espérance de futurs triomphes? Sans doute, les vainqueurs du jour renient l'idolâtrie et veulent faire la guerre aux pagodes, mais que mettront-ils à la place? Espérons donc qu'au lieu d'une législation tracassière, ils sauront donner à l'Église, que plusieurs connaissent et estiment, une vraie liberté, à la grande manière, pour le plus grand bien de la Chine.

D'ores et déjà nous constatons bien des changements autour de nous. Je ne parle pas des queues qui tombent; je ne parle pas non plus de la coiffe traditionnelle, le vieux « *mao-tse* » qui disparaît devant une invasion de chapeaux et casquettes européennes aux formes les plus inattendues, ni du chapeau et du manteau de cérémonie, impitoyablement proscrits comme appartenant à la dynastie des Ts'ing, mais de ce quelque chose de bien plus foncier, de ces idées qui sont dans l'air et envahissent les âmes, et vont sûrement changer la moralité générale. Les jeunes têtes surtout ne peuvent assister à de tels bouleversements sans se laisser séduire par ce souffle d'indépendance. Toutes les scènes qui se sont passées dans les écoles l'ont bien montré, et ce n'est pas un petit honneur pour Zi-ka-wei d'avoir pu mener le semestre jusqu'au bout. En tout

cas, cette soumission confiante et respectueuse des enfants, qui donnait à bien des familles chinoises un air si patriarcal, ce culte de la hiérarchie, cette déférence envers les supérieurs, qui était dans les meilleures traditions de la race, semblent bien en péril. Beaucoup le voient, beaucoup le disent; et il est curieux de voir les hommes d'âge mûr, les plus pondérés, se tenir fortement en garde, et par un effort peut-être inconscient, prodiguer, avec cette belle aisance que nous admirons, leurs civilités et leur respect, comme s'ils voulaient tenir tête au flot montant.

Je finis; prions; déjà le sang d'un martyr, le P. Costanet, au Yun-nan, prie avec nous. Prions; Dieu aura pitié de son Eglise, et lui préparera de beaux jours; revenez vite, pour y travailler avec nous.

In X^{to} servus et frater
C. BAUMERT.

COMMENT LES JOURNAUX CHINOIS TRAITENT LEUR GOUVERNEMENT.

Le traître Tsiao-tié, qui a vendu la carte d'Etat-Major de la Mandchourie au Japon par l'intermédiaire de sa femme (une japonaise), vient d'être condamné à mort par le Gouvernement.

Nous avons les impressions suivantes sur cette affaire :

1° Au Japon, les femmes ignorantes savent également servir leur patrie, mais en Chine les hommes instruits trahissent la patrie avec plaisir pour leur compte personnel.

2° Le Gouvernement ne massacre pas les grands traîtres comme Na-tong (membre du Conseil privé), Tchao-zu-ling (membre du Oué-Ou-pou) ⁽¹⁾, mais tue un petit traître sans renom. Il agit conformément à ce proverbe : « tuer les petits voleurs et récompenser les grands brigands. »

3° Tsiao-tié n'était pas riche, n'avait ni protecteur, ni puissance, et cependant il osait marcher sur les traces des hauts fonctionnaires traîtres de Pékin. Il ne voulait pas attendre; il était trop insensé.

4° Si Tsiao-tié trahit la patrie, c'est simplement parce qu'il voulait s'enrichir et s'ennoblir. Donc tant que les chinois aimeront avec passion l'or et le bouton mandarinal, la Chine sera toujours le refuge des traîtres. »

(Tiré du *Che-pao (le Temps)*, 13 avril 1911.)

1. Ministère des affaires étrangères.

*
**

Un autre journal se moque ouvertement des anciens monarques et pousse à l'assassinat des ministres de Pékin. Voici ses paroles: « pour louer le monarque, les Chinois l'appellent toujours « saint homme. » Ki-cheou (le dernier monarque de la dynastie Hia, 1766 avant J.-C.) était le plus cruel et tyrannique des monarques chinois. Cependant, quand il était sur son trône, tout le monde l'appelait « saint homme. » En Chine, le mot saint a perdu son vrai sens.

Les monarques chinois sont très nombreux. Mais à part Yao et Sen, les autres monarques ne sont pour la plupart que des malfaiteurs.

Si les fonctionnaires chargés d'enquêter sur les accusations portées contre Thao Zu-ling protègent ce dernier, le peuple doit les massacrer. Il doit également massacrer ceux qui n'attaquent pas les fonctionnaires qui se font protecteurs de Tchao Zuling. »

*
**

L'assassin Ouen Cheng-tsai, du Maréchal Tartare de Canton, a été décapité. Dans son interrogatoire, il a dit au juge que les membres de sa Société avaient pour seul but de tuer tous les fonctionnaires Mandchous.

*
**

Une grande panique règne à Pékin parmi les hautes autorités depuis que la nouvelle de l'assassinat du Général Fou-Ki y est parvenue. Les membres du Grand Conseil ont requis le Ministère de l'Intérieur et le Commandant de la Gendarmerie de la ville d'envoyer des gardes de police pour accompagner tous les hauts fonctionnaires du premier rang qui ont des positions importantes, quand ils se rendent à la Cour ou en reviennent.

M. KENNELLY, S. J.

EN TEMPS DE FAMINE.

Pour montrer en quels termes de cordiale collaboration nos missionnaires se trouvent avec certains ministres protestants, voici les conseils que M. Lobenstine a fait parvenir à nos Supérieurs.

Experience has proved that those engaged in famine relief are exposed to greater dangers than ordinary to health and life. These dangers are caused by fatigue and exposure without the usual home comforts, but especially by the large numbers of people suffering with fever, with whom one is constantly brought in contact. Recent researches make it seem probable that the two commonest fevers, relapsing and typhus, which occur in the famine stricken population, are carried from man to man by means of lice. It was formely thought that typhus was exceedingly infectious and readily carried by effluvia from the persons of patients. While this has not been yet disproved experience in recent epidemics tends to show that much importance should be attached to avoiding the acquiring vermin from infected persons. It is perhaps too soon to omit the precautions suggested by the old view that infection was readily carried through the air. Yet it is certainly wise to lay great stree upon precautions suggested by the newer knowledge.

1. Those in charge of famine camps should use every effort to avoid the heading of numbers of people together. Huts should be small and not too close together. If possible, not more than two or three persons should live in one hut, and the same persons should always occupy the same huts.

2. Those falling ill should be removed to separate huts reserved for this purpose, and if they have fever the huts they occupied should be vacated and the straw in them burned. Their clothes should not be used by others.

3. Those in charge of relief should most carefully avoid having their clothes or bedding come in contact with those of Chinese. This needs constant vigilance as coolies carrying baggage, trolley coolies etc. think nothing of throwing their clothes on top of those belonging to their employers.

4. There is another disease, and a very fatal one and always common in N. Kiangsu and Anhwei, carried it is believed by bed bugs. It is therefore wise for each person engaged in relief to have his own portable cot and to pay some attention to keeping it clean of these pests. The tugs on the Grand Canal are badly

infected with bed bugs and so are most native inns and houses.

5. In choosing a place of residence it is wise to remember that many temples have been occupied by refugees, and these should be avoided. As much as possible avoid going indiscriminately into native houses especially where there is illness.

6. Most men engaged in famine relief for any length of time find it advisable to have a servant who can cook foreign food. They live under considerable strain at the best and need to avoid the danger of a digestion handicapped by unaccustomed food.

Traduction :

L'expérience a prouvé que ceux qui portent secours aux victimes de la famine sont exposés à des dangers plus grands que d'ordinaire, pour la vie et la santé. Ces dangers sont causés par la fatigue, les risques encourus sans les secours ordinaires, mais surtout par tous les malheureux, atteints de fièvre, avec lesquels on se trouve continuellement en contact. D'après des recherches récentes, c'est probablement par les poux que les deux fièvres les plus communes parmi les faméliques, « *relapsing* » et le typhus, se communiquent d'homme à homme. Jadis on pensait que le typhus est excessivement infectieux, et se gagne facilement des malades, par émanation.

Toutefois l'expérience des récentes épidémies tend à établir qu'il est très important d'éviter la vermine provenant des personnes infectées. Il est peut-être encore prématuré de dédaigner les précautions suggérées par l'ancienne idée que la maladie se propage à travers l'air. Toutefois il est sage d'attacher une grande importance aux précautions suggérées par une science plus récente.

1. Ceux qui sont chargés des camps de famine doivent faire tous leurs efforts pour empêcher la réunion d'un grand nombre de personnes sous un même abri. Les huttes devraient être petites, et pas trop rapprochées. Si possible, deux ou trois personnes seulement doivent occuper une hutte, et la même personne devrait toujours occuper la même hutte.

2. Il faut transporter ceux qui tombent malades dans des huttes séparées; s'ils ont la fièvre, les huttes qu'ils occupaient, doivent être abandonnées, et la paille brûlée. Leurs habits ne doivent pas être donnés à d'autres.

3. Ceux qui sont chargés des secours doivent soigneusement éviter que leurs habits ou leur literie soient en contact avec les habits ou la literie des chinois. Cela demande une vigilance

continuelle car les coolies, porteurs des bagages, ou conducteurs de chariots, s'inquiètent peu de jeter les habits sur ceux de leurs employeurs.

4. Il y a une autre maladie, très grave, et toujours commune dans le N. Kiangsu et Anhwei, transmise, pense-t-on, par les punaises. Toute personne, engagée dans la distribution des secours, fera donc sagement d'avoir un lit portatif et de le préserver de cette peste. Les remorqueurs sur le grand canal sont absolument infectés de punaises; de même aussi beaucoup d'auberges indigènes et de maisons.

5. En choisissant un lieu de résidence on fera bien de se rappeler que beaucoup de temples ont été occupés par des réfugiés; il faut les éviter. Autant que possible éviter d'aller indistinctement chez les habitants, surtout là où il y a eu des malades.

6. La plupart de ceux qui doivent pendant un certain temps s'employer au secours des faméliques, estiment sage d'avoir un cuisinier capable de faire de la cuisine européenne. Ils sont soumis à des fatigues considérables, et ont besoin d'éviter que la digestion ne soit troublée par une nourriture inaccoutumée.

THE FAMINE IN CHINA.

An official statement and appeal.

Issued by the Central China Famine Relief Committee.

The Situation.

Two and a half million people in dire need of help.

Appeals received from three main districts aggregating 30,000 square miles with a population of seven millions—the Hwai River district in northern Kiangsu and Anhui, the Wuhu district in the Yangtse valley, and the Hankow district in Hupeh.

The break up of families and the gradual lapse into a condition of apathy of the people in the Hwai River district with a population of five millions, of whom a million and a half will need relief; severe famine last year, scant crops for five years past, work animals eaten last year, business at a standstill, schools closed, the weak becoming beggars, the strong becoming robbers, two to four hundred hangings or decapitations in town after town of this district during last year's famine, sale of wives and daughters, often into lives of vice.

The failure of the Manchu government to keep the rivers

dredged and embankments repaired. Benevolent Chinese who have given liberally in the past, now themselves ruined. The country in the throes of a revolution—due in large measure to such conditions as these which is absorbing the attention and resources of the people to the exclusion of all else.

The Policy of the Committee.

To save life is the supreme aim.

To give relief without pauperising—only in return for labor, except in the case of those unable to work.

To make this labor count in preventing future floods. Dykes and canals will be repaired, and all work will be planned by competent engineers so as to give it a practical place in a larger project of reclamation.

To induce the Government and local gentry, as far as possible, to give immediate relief and to undertake their own reclamation work.

To co-operate with Mr C. D. Jameson, the engineer sent out by the American Red Cross Society, and with influential Chinese who are pledged to this work, in making a thorough study of the situation with a view to the formulation of a program of conservation, which the new government will probably undertake.

To make the alleviation of suffering in connection with this famine the occasion of a great expression of international goodwill to the New China. The China of yesterday feared and hated the foreigner, and not without reason. The New China will respond to friendship.

Appeal.

\$3.00 will support a family for one month. The entire amount necessary to provide work for the 600,000 families needing help from the middle of February until harvest in the middle of May, is estimated at \$5,000,000. Of this a large part will be raised in China.

We appeal to Canada and the United States, to give \$1,000,000. It is imperative that money begin to come in by the middle of February in order that great loss of life may be avoided. The utmost efforts will not avail to avert the whole of this great calamity.

*Please Send Your Contribution Today,
It Will Save Life.*

There should be a fund raised in your locality. Contributions may be paid into your local bank for transmission to the International Banking Corporation, New York or San Francisco, who will cable them to the « Treasurer of the Central China Famine Relief Committee. » Contributions may also be sent to any Foreign Mission Board.

Help Cement the Friendship Between China and the West

Traduction:

LA FAMINE EN CHINE

Circulaire officielle et appel, lancés par le Comité Central de Secours aux affamés de Chine.

La Situation.

Deux millions et demi de personnes sont dans un besoin urgent de secours.

Les demandes viennent de trois districts principaux, comprenant 30.000 milles carrés avec une population de 7 millions; le district de la rivière Hwai au nord du Kiangsou et de l'Anhui, le district de Wunu dans la vallée du Yangtse, et le district de Hankow dans le Hupeh.

La dispersion des familles, la chute graduelle de la population jusqu'à un état complet d'apathie, dans le district de la rivière Hwai, dont un million et demi sur cinq millions d'habitants ont besoin de secours; une cruelle famine l'an dernier, des récoltes insuffisantes pendant les cinq dernières années, les animaux de travail mangés l'an dernier, les affaires arrêtées, les écoles fermées, les faibles devenant mendiants, les forts devenant voleurs, de deux à quatre cents pendus ou décapités dans les différentes villes du district durant la famine de l'an dernier, des femmes et des jeunes filles vendues, souvent vouées à une vie coupable.

L'impuissance du Gouvernement Manchu à draguer les rivières et à réparer les digues. Des chinois bienveillants, jadis généreux, aujourd'hui ruinés eux-mêmes. Le pays dans les angoisses d'une révolution, due pour une large part à ces circonstances, et qui

absorbe l'attention et les ressources du peuple à l'exclusion de tout autre objet.

La ligne de Conduite du Comité :

Sauver les vies est le but suprême.

Secourir sans faire des pauvres, seulement pour mettre à même de travailler, sauf le cas d'incapacité de travail.

Utiliser ce travail pour prévenir les inondations futures. Les fossés et les canaux seront réparés; le travail sera préparé par des ingénieurs compétents, qui le feront entrer dans un projet plus étendu de défrichement et de culture.

Pousser le Gouvernement et les notables locaux, autant que possible, à donner des secours immédiats, et à entreprendre pour leur part ces travaux de défrichement et de culture.

Coopérer avec M^r C. D. Jameson, l'ingénieur envoyé par la Société Américaine de la Croix Rouge, et avec des chinois influents, qui se sont engagés à ce travail, pour faire une étude approfondie de la situation et aboutir à formuler un programme de réformes que le nouveau gouvernement entreprendra probablement.

Faire de tous ces secours aux affamés, une occasion d'exprimer à la Nouvelle Chine une bonne volonté internationale. La Chine d'hier craignait et détestait l'étranger, non sans raison. La Nouvelle Chine répondra à des sentiments amicaux.

Appel.

3 dollars (15 francs) soutiendront une famille pendant un mois. La somme, nécessaire pour fournir du travail aux 600.000 familles dans la misère, depuis le milieu de février jusqu'à la récolte de la mi-mai, est estimée à 5 millions de dollars. Une grande partie de cette somme sera trouvée en Chine.

Nous demandons au Canada et aux Etats-Unis de donner 1 million de dollars. Il est de toute nécessité que cet argent commence à arriver au milieu de février, pour prévenir de nombreuses morts. — Les plus grands efforts ne parviendront pas à détourner complètement cette immense calamité.

Prière d'envoyer votre contribution aujourd'hui. Elle sauvera des vies

Il faut que des fonds soient recueillis dans votre localité. Vous pouvez remettre votre contribution à la banque locale avec charge

de la transmettre à la société internationale de banques, à New-York ou San-Francisco. Avis en sera donné par télégramme au trésorier du comité central de secours aux affamés de Chine. — Les contributions peuvent aussi être remises aux comités des Missions Etrangères.

Aidez à cimenter l'amitié entre la Chine et l'Ouest.

A travers le Kiang-sou.

FAMINE ET BRIGANDAGE.

(Lettre du P. J. Tchang).

Tou chan, 27 nov. 1911.

Mon Révérend Père Recteur,

P. C.

Je suis actuellement en plein milieu de brigands! Avant les vacances on souffrait beaucoup à cause de la famine, mais on souffrait assez patiemment. La dernière inondation, plus terrible que celles des années précédentes, a rendu les gens de cette contrée trop malheureux. On ne peut plus souffrir en silence. La plupart n'a plus rien à manger; cependant on ne peut pas garder le jeûne pendant tout le temps.

Depuis ces deux derniers mois on ne pense qu'à piller autant qu'on peut. Il y a presque tous les jours et partout de petits brigandages. De plus, les soldats fugitifs de Tsing-Kiang ont passé par ici, il y a deux semaines, et ont donné un grand mauvais exemple et en même temps on entendait parler des révolutions des Kèi-min-tang: alors les habitants de ce pays sont devenus de plus en plus audacieux: il y a plusieurs lettrés ou notables, vauriens du pays, qui donnent de mauvais conseils à tant de faméliques; il les font venir chez eux et forcent les familles voisines assez riches de les nourrir; en cas de refus, ils les amènent à aller piller. Quand ils ont pareils clients assez nombreux, par exemple quelques dizaines ou centaines, alors ils les conduisent à aller piller solennellement aujourd'hui tel village ou bourg, demain tel l'autre. Quand ils vont piller quelque part, ils attirent au passage les faméliques de plus en plus nombreux qui les suivent en espérant pouvoir aussi prendre quelque chose. Pen-

dant ces deux dernières semaines, sans compter les familles de la campagne pillées, il y a 5 ou 6 bourgs qui ne sont pas très loin de T'ou-chan, qui ont été ouvertement et entièrement pillés de la sorte! Et je ne parle que des bourgs dans mon district. Et T'ou-chan c'est un bourg aussi. Tous les jours j'entends dire que les brigands viendront demain ou tel jour. Vraiment ces jours-ci on ne parle que des brigands. Tous les marchands n'osent plus faire le commerce, ils cachent leurs marchandises je ne sais où; toutes les portes des rues sont fermées, on ne peut dormir tranquillement: j'entends tous les jours de mauvaises nouvelles. Le bourg de T'ou-chan est heureusement protégé tout autour par une rivière et une digue. La digue a 5 portes. Près de chaque porte on a mis depuis quelques jours 30 hommes plus ou moins armés pour la défense. Pendant la journée ou la nuit de temps en temps ils donnent quelques coups de canons chinois pour terrifier, croit-on, les ennemis.

Ma résidence se trouve près de la porte d'Est. Ici il y a donc aussi 30 gardiens dont le chef et quelques-uns sont chrétiens; le *Tong-che* (Tong-ze) du bourg leur a recommandé de défendre spécialement le T'ien-tchou-t'ang qu'on regarde comme une maison sacrée et inviolable. Il est vrai que les chrétiens et païens m'ont dit toujours qu'on ne voudrait certainement pas piller le T'ien-tchou-t'ang. Cependant si ces affamés viennent, je ne sais comment faire. Je n'ai ni longue barbe pour effrayer les gens, ni fusil, ni canon, ni aucun instrument de fer pour résister aux attaquants. Je n'ai qu'un moyen: je prie et je fais prier tous les jours par une centaine d'élèves, qui sont dans mon école interne, les bons Anges Gardiens de nous protéger. En effet ils nous ont merveilleusement protégés jusqu'à présent. Tous les autres bourgs ou villages environnants ont été attaqués; seul le bourg de T'ou-chan reste encore intact, quoique nous vivions dans une terreur panique. De plus, tout cela n'empêche pas qu'on fait des constructions pour mon école de filles et de tous côtés on me porte encore des briques ou des pierres à me vendre à bas prix, et plusieurs richards, commerçants du bourg, ruinés par cette famine, m'ont proposé de me vendre leurs terrains, maisons et boutiques.

Si j'avais de l'argent, ce serait une très belle occasion de les acheter assez facilement et avantageusement pour louer ensuite aux autres marchands, et chaque année on rapporterait sans doute une grosse somme de revenu; mais cela n'est qu'un rêve! Depuis trois jours surtout les bons anges ont manifesté leur puissance: le

24 courant après-midi, on a annoncé qu'une centaine de brigands, suivis par un grand nombre de faméliques attaquaient et pillaient successivement deux ou trois villages qui se trouvent au S.-E., 5 ou 6 lis seulement d'ici, Alors une partie de nos gardiens (qui sont en tout au nombre de 150 car, comme je viens dire, il y a 5 portes: à chaque porte on a mis 30 hommes), accompagnés d'une troupe de cavaliers de ce bourg, et d'un grand nombre de jeunes gens de la société autrefois des « Grands Cou-teaux », tous plus ou moins armés, les uns portant une lance, ou un grand couteau, d'autres un fusil ou un autre instrument de fer, sont partis vaillamment pour combattre: ils ont obtenu une grande victoire, les ennemis, repoussés, sont retournés chez eux dans un village appelé Liéou-tsiu, trou de brigands, 4 lis seulement au S.-O. de Tou-chan. Nos soldats les ont poursuivis, en ont tué une trentaine et pris comme captifs 13 personnes et brûlé finalement leurs maisons! Ces 13 captifs sont gardés chez les cavaliers mes voisins; à 8 h. dans les ténèbres de la nuit, deux d'entre eux se sont sauvés et on a remarqué qu'ils ont sauté un mur et sont entrés dans mon enclos: quelques soldats alors sont venus avec des lanternes et ont fouillé dans tous les coins et n'ont rien trouvé; c'est qu'ils ont la chance d'être sortis dans l'obscurité par la grande porte ou en sautant encore un mur: je n'ai que des murs de terre pas très élevés. A cause de cette bataille les habitants du bourg avaient plus de peur encore: on disait que les vaincus réunissaient des pillards pour venir se venger et en même temps tant d'autres (des milliers), se préparaient à nous attaquer. Les bons anges interviennent encore. Voici, ce matin, presque 70 cavaliers de Siu-tcheou-fou sont arrivés ici et puis le sous-préfet de P'i-tcheou est arrivé aussi avec environ 60 cavaliers et 50 fantassins: il a visité dans son passage plusieurs rendez-vous de brigands et fait brûler par ses soldats leurs maisons, et prendre un Tong-che, leur chef; le mandarin cette fois est en costume d'un guerrier. On a affiché des proclamations conçues en ces termes: « qu'on retranche sans aucune formalité de procès la tête de ceux qui oseraient piller », on dit qu'une telle administration vient du nouveau gouvernement qui a chargé un nommé Tsiang, résident à Tsing-kiang-pou, de gouverner cette région de Siu-tcheou-fou. Ce soir le sous-préfet a interrogé les captifs et nous allons voir ce qu'il va faire demain.

Le 28, ce matin pendant l'action de grâces après la messe j'ai entendu un ou deux coups de canon et j'ai appris ensuite que c'était le moment solennel de couper la tête à 5 captifs qui ont

avoué leur crime, on avait lâché les autres reconnus comme simples affamés. Après avoir assisté à cet extrême supplice, le sous-préfet est allé avec tout son cortège militaire d'abord au village de Lieou-tsin, dont j'ai parlé ci-dessus, et fait brûler encore 5 ou 6 maisons de voleurs, puis se dirigea vers le nord de T'ou-chan et a fait brûler plusieurs maisons de brigands dans un village appelé Cha-pou, et se mit en route ensuite, vers le Sud-Est de T'ou-chan, jusqu'à l'ancienne ville de Pi-tcheou. Partout il a détruit les demeures des brigands. Enfin dès aujourd'hui nous avons une paix parfaite, nous pouvons respirer et bien dormir ce soir; toutes les portes du bourg sont ouvertes, on ose sortir et faire des voyages, car auparavant personne n'osait faire de voyage: il y avait des brigands qui restaient en route pour surprendre les voyageurs: ainsi le Père Ministre a envoyé il y a 10 jours, un courrier à Soei-ning et il a été attaqué deux fois en route par des brigands. 4 jours après il a envoyé un autre courrier pour porter une lettre au P. Noury à Siu-tcheou-fou, et ce courrier devait passer par T'ou-chan, 8 lis avant d'y être arrivé il a rencontré 5 hommes armés qui lui ont enlevé quelques centaines de sapèques que le Père lui avait données comme frais du voyage, une couverture, et un ou deux vêtements d'hiver et enfin déchiré la lettre! Avant-hier un frère d'un élève, qui est dans mon école, est venu pour une affaire et il a rencontré plusieurs fois des brigands. Un autre jour, j'ai envoyé quelqu'un à P'i-tcheou pour porter au P. Maynier 18 billets équivalants 18 mille sapèques et il a rencontré aussi des gens qui lui ont arraché tous ses habits excepté le pantalon qu'ils lui ont laissé grâce à plusieurs bonnes paroles accompagnées des génuflexions suppliantes, et mon argent a pu être sauvé, car mon courrier prudent avait une heureuse idée de le cacher justement dans son pantalon! Une autre fois, quelqu'un m'a vendu du riz et je lui ai donné des sapèques; en retournant il a été pillé et perdu tout ce que je lui avais donné! *O tempora! o mores!* Quelles gens! quel pays! Vraiment c'est un pays de brigands, je commence maintenant à le croire. Cependant il ne faut pas croire que tous sont brigands de profession; pour la plupart certainement sont un peu forcés par la famine.

Maintenant les mandarins ont puni quelques vrais brigands. Cela empêche *ad tempus* les troubles, mais n'en enlève pas la cause qui est la famine.

J'espère qu'ils pensent à y remédier surtout. Sans ça, avant la récolte de blé il reste encore 6 ou 7 mois à passer. Comment

pourra-t-on vivre quand on n'a rien déjà maintenant de quoi se nourrir? Veuillez prier et faire prier encore les bons anges de nous secourir toujours.

En union de vos SS. SS.

Inf. in Xto servus.

J. TCHANG.

LA VIE AUTOUR DE DANG-MOU-GHIAO.

Lettre du P. R. Joüon aux élèves de Marneffe.

Je commence par rassurer mes 17 Chérubins du 18 juin 1908 en leur disant qu'aucune lance de Boxeurs ne m'a encore transpercé, et que la fameuse peste de Mandchourie ne m'a pas encore soufflé sa fétide haleine. Je me porte encore mieux que la tour Eiffel qui, elle, a besoin d'un fameux badigeon tous les 4 ou 5 ans!

Ceci posé, voici quelques faits typiques que je cueille dans ce mois consacré à saint Joseph, le « grand patron de la Chine. »

*
**

Le 1^{er} mars, nous avons eu un cas stupéfiant de choléra. Nos 85 garçons et 60 filles en étaient au second jour de leur retraite qu'ils faisaient avec autant de dévotion que vous il y a 3 ans avec le R. P. Justin Havret. Ils venaient d'entrer à l'église pour l'instruction de 9 heures, quand soudain le petit Lou-kia (Luc), âgé de 13 ans, tombe entre les bancs en poussant des cris. On l'emporte à la porterie, et il se tord de douleurs sur sa natte. La peau devient jaune sous les ongles: c'est le terrible « *souo* » (choléra). Mon digne curé (un Espagnol, qui a 30 ans de Chine), étant en tournée apostolique, je fais vite appeler l'unique Docteur de l'endroit, c'est-à-dire le perruquier du village. Cette sommité de la Faculté arrive avec un étui malpropre, en exhibe un poinçon, et se met à faire de nombreuses piqûres sur la poitrine et le dos du patient pour en faire sortir le sang. Ensuite, il remet son poinçon dans l'étui, allume sa longue pipe et s'en va. Cependant l'enfant semblait empirer, et le Prédicateur de la Retraite le confesse en toute hâte. C'est alors qu'on apporte le fameux remède japonais contre le choléra. On ouvre la capsule en plomb, et par petites doses on fait avaler la poudre rouge.

L'enfant, malgré ses douleurs, voulait continuer à prier, et te-

nait son chapelet à la main. Je lui suggérais cette invocation : « *Seng Lou-kia Kieû-ngou!* Saint Luc, sauvez-moi! » Et de fait, son saint Patron, qui est le Patron des médecins, l'a mieux soigné que le perruquier chinois. Dès le lendemain, le petit Luc était sur pied; il passait la journée assis au soleil et le surlendemain il sautait dans la cour de récréation comme un lapin sur le bord du grand étang de Marneffe. Vous voyez par cet exemple la forte constitution des chinois. Aussi, nous n'avons ni infirmerie ni par conséquent de « piliers d'infirmerie », de ces habitués paresseux qui constituent généralement la queue des classes.

*

**

Dang-mou-ghiao (où je suis en district depuis 6 mois, à 5 heures de Chang-hai en barque et à 4 heures en brouette), Dang-mou-ghiao et les environs se sont payé ce mois-ci une petite révolution, et de mes yeux j'ai vu les meneurs qui battaient le tam-tam sur le grand pont en pierre pour appeler à leur aide les « apaches » chinois. Ces gens de corde et de tripots en voulaient à notre Conseil municipal qui, très justement, veut fermer les maisons de jeu défendues par la loi. (N. B. Sur les 12 Conseillers, 4 sont catholiques très fervents, dont Monsieur le Maire). Le mouvement gagna les environs. Les meneurs firent croire au peuple crédule qu'on allait transformer toutes les pagodes en écoles, mettre des impôts sur les poules et les chèvres, etc., etc. Bref, on tua un notable, et on brûla une trentaine de maisons. Alors, de la ville de Tsé-souo on télégraphie à Chang-hai, et 200 soldats arrivent, les uns à pied, les autres en barques militaires, pour... ne prendre personne et ne tirer aucun coup de fusil! Les révolutionnaires ont eu le temps de s'en aller tranquillements, prêts à recommencer à la première occasion: voilà comment s'exerce la justice!

Ce passage de la troupe, le 4 mars, nous a valu la visite officielle de trois mandarins dont l'un portait même mon nom *Tseû*. Ah! que les temps sont changés depuis le grand Confucius! Au lieu des prostrations d'autrefois et d'un protocole dispendieux et plus compliqué que celui de l'Elysée, ces grands Messieurs au chapeau surmonté de globules en verre colorié, me trouvent (ainsi que mon digne curé) vêtu d'une soutane de la « Belle Jardinière », chaussé de brodequins du « Bon Marché », et coiffé de... rien du tout. (J'avais encore la même ceinture que je portais à Marneffe). Ils s'avancent souriants, et sans plus de façon me tendent leur main où je n'aperçois aucune bague. Un vigoureux « shake hands »

nous met tous à l'aise. Ils me demandent de quel noble pays je suis, et je réponds fièrement: « *F'èh-kôh-gnen*: français! » Puis on se met à table, et nous offrons un cigare, un verre de vin blanc et quelques gâteaux. Vraiment, c'était aussi simple qu'à l'auberge de M. Dubois, à Oteppe où nous sommes allés quelquefois ensemble acheter du pain et du beurre les jours de promenade. Devant un tel spectacle Confucius a dû se voiler la face, mais tant pis pour lui, car la Chine se modernise à vue d'œil.

*
**

Je vais souvent faire des « répons », c'est-à-dire réciter des prières devant les cercueils, avant qu'on ne les transporte au beau milieu d'un champ de fèves ou de colza *SUR* lequel ils séjourneront des années et des années avant qu'on ne se décide à les recouvrir de terre. Donc, le 21 mars, je suis allé en barque faire des « répons » à la chrétienté de Saint-Luc pour l'âme d'une bonne vieille (du nom de Julia) que j'avais extrémisée, et à qui j'avais le lendemain porté le Bon Dieu (entre parenthèses, le vent était si violent qu'il emporta le toit de ma chaise à porteurs!). J'arrive donc à la maison mortuaire: toutes les femmes sont en blanc (signe de grand deuil), et les garçons portent des bandeaux blancs sur le front. Le corps de la vieille, revêtu d'une couverture usagée, reposait sur le couvercle du cercueil, et ce couvercle était supporté par deux petits trétaux. Tout auprès était le cercueil ouvert, sur le bord duquel des enfants étaient assis et ne semblaient guère tristes; dans un coin, les hardes de la vieille et des étoffes rouges et bleues avec lesquelles on devait l'enterrer. En tournant autour du cadavre pour l'asperger et l'encenser, j'entendais des gloussements, je me penche, et j'aperçois une poule qui, tranquillement, picorait sous le cadavre dans la terre boueuse. Les hommes à ma droite, les femmes à ma gauche, la voyaient très bien, mais personne ne trouvait la chose déplacée! Alors je donne un coup de pied à la poule qui, pour se consoler, va picorer dans les crachats dont les assistants émailent le sol.

*
**

Nos écoles de Dang-mou-ghiao sont aussi florissantes que le cher Collège de Marneffe; mais parmi nos garçons, que de changements depuis 6 mois! Des souliers européens en cuir jaune et

des casquettes de jockey en velours s'introduisent; des « queues » sont déjà coupées par ordre des parents; le petit *Se-teh-waong* (Etienne), dont le nom propre signifie « né dans un champ » a été le premier à nous arriver ainsi... *soulagé*. Le jeu de ballon fait florès, les balles que le cher Etienne Retour m'a envoyées ont un succès fou, les crayons européens remplacent en partie les pinceaux chinois, et le jour n'est pas éloigné où M. et M^{me} Vallon (français) qui ont déjà fait à Chang-hai des envolées superbes sur leur biplan Sommer, viendront doubler le clocher de notre église de N.-D. de Lourdes.

J'ai mis par le bateau 32 jours de Paris à Chang-hai; par le Transsibérien, il ne faut que 14 jours et demi; par aéroplane, 75 heures suffiront. Je vous invite tous les 17 à venir me voir par ce genre de locomotion, et je vous recevrai aussi bien que j'ai reçu les 3 mandarins dont je vous ai raconté la visite. Adieu, vive Marneffe, et vive la Chine!

René JOÜON, S. J.

I Mai 1911. UN ENTERREMENT CHRÉTIEN.

Dans ma première lettre, je vous ai narré la cérémonie des « répons » que je fis le 21 mars dernier devant le cadavre de la bonne Julia. Après mon départ sous des cataractes diluviennes, on l'a mise bien habillée dans le cercueil de famille, puis on a laissé le *meuble* dans un coin de la maison, personne n'y faisant plus guère attention jusqu'au jour solennel de l'enterrement.

Ah! ce jour-là, il faut bien faire les choses, dépenser beaucoup d'argent en décorations, offrir à manger et à boire à tous les invités, payer des musiciens, des brouettes, des pétards, la chaise du Père, etc. Bref, plus on dépense et plus on a de la piété filiale, et c'est là pour les Chinois une question de « *facè* » c'est à-dire « *essentielle* ».

Le 23 avril, un bon mois après la mise en bière, on m'invite à présider l'enterrement. Quatre porteurs viennent me prendre en chaire à Dang-mou-ghiao, et tel jadis le « Roi-Soleil » se rendant de Versailles aux Tuileries, je m'achemine (ou plutôt on m'achemine) vers Zi-yé-ghiao sous un soleil torride, au milieu des champs de colza et de fèves d'où s'exhale une odeur d'engrais humain qui rappelle d'assez loin l'eau de Cologne! — Trois quarts d'heure de ballottements excellents pour la digestion. A la chrétienté de S. Luc, mon arrivée est signalée par 3 coups de pétards.

Quel tableau! Femmes chrétiennes tout habillées de blanc, qui après

avoir récité les prières, se jetteront sur le cercueil en versant des larmes de crocodile, — enfants revêtus d'une longue chemise blanche en signe de deuil! portant sur le front un bandeau blanc, et comme ceinture une grosse corde en chanvre pour signifier que la défunte a rudement travaillé pendant sa vie, — gens attablés à boire du thé, — musiciens païens qui m'accueillent par quelques accords discordants de violons, de flûtes et de cymbales!

Dans la chambre mortuaire au sol en terre battue une roue de noria pend le long du mur, des instruments de labour dans un coin; puis sur deux tréteaux, le cercueil entouré des 6 cierges que le courant d'air fait couler en cascades sur le drap mortuaire, mais personne ne se dérange!

— Je revêts le surplis et la chape, puis coiffé du bonnet du sacrifice, je crie de ne plus parler, et finis par obtenir un silence tout à fait relatif, car nous ne sommes pas à Marneffe!

— Bon! La dernière fois, c'était une poule qui prenait ses ébats sous le cadavre; cette fois-ci c'est un gros chien qui, attiré par l'odeur, se glisse entre mon catéchiste et moi, et se faufile sous le cercueil. Je proteste, on fait mine de le chasser, mais la foule est entassée, et pas d'issue! De guerre lasse, je laisse le chien assis victorieusement, et continue les encensements liturgiques. Car il en faut de l'encens, et fameusement! D'abord parce que le cercueil ne sentait pas la rose (à cause de la chaleur); et puis parce que ce qui frappe nos Chrétiens, ce n'est pas la beauté des prières auxquelles ils ne comprennent pas grand'chose, mais la mise en scène, les évolutions du Prêtre, les coups d'encensoir et de goupillon: tout est là.

Encore un accroc! Derrière la Croix et en face de moi, on avait suspendu un voile bleu pour remplacer la fenêtre absente. Des païens regardaient par derrière à la dérobée; ils s'enhardissent en me voyant si bien pontifier, grimpent sur le support de la fenêtre et finissent par faire tomber le voile. Des protestations s'élèvent: « Ce sont des païens, qu'ils s'en aillent! » Je calme la petite effervescence, car c'est sans mauvaise intention que l'accident est arrivé.

Enfin, voilà les prières terminées. Nous ruisselons tous de sueur, et on enlève le drap mortuaire. Coup de théâtre: toutes les pleureuses se jettent sur le cercueil pour vouloir l'empêcher de partir. Je dois les bousculer pour regagner ma chaise, et l'on vient m'y dévisager comme si j'étais un nouveau Bouddha incarné! Des enfants font des cornets avec des feuilles de poireaux et en tirent des sons amusants.

Coup de pétard: c'est la morte qui quitte sa maison. Huit porteurs ne sont pas de trop pour un tel monument et de temps en temps on dépose le cercueil sur deux petits tréteaux pour reprendre haleine. Attention à ne pas dégringoler dans les canaux, car les ponts boiteux n'ont que la largeur de 2 ou 3 planches, et aucun n'a de garde-fous!

Et le convoi s'avance à la file indienne par des sentiers étroits, car au P'ou-tong, les seules vraies routes sont les canaux. Quelle débandade! La Croix et les enfants de chœur ouvrent la marche; puis vient la chaise du Père; puis, loin derrière, les porteurs et leur colis; puis les pleureuses, les parents et les curieux. On crie, on piaille, on maudit, et personne n'est là pour commander et se faire obéir: hélas! pas d'ordonnateur des pompes funèbres de Paris!

Enfin, on arrive dans le champ mortuaire. Ombragé de mon parapluie du Bon Marché, je bénis la tombe, et houscule encore les pleureuses pour pouvoir encenser une dernière fois le cercueil, — puis, au moment de la descente du corps, un artiste qui n'a rien de lyrique souffle lugubrement dans une sorte de grosse longue-vue pour dire que l'âme est bien partie; des pétards crépitent, les joueurs de flûtes entonnent une mélopée, et je rentre à reculons dans mon domicile portatif.

1^{er} Incident:

Au moment où je m'assieds, un jeune homme select se penche vers moi.

— « Bon Zour, mon Père. »

Surpris d'entendre parler notre belle langue à 17.000 kilomètres, je demande ravi:

— « Qui êtes-vous? »

— « Ecole municipale franzaize. »

— « Ah! Vous savez, c'est moi qui ai porté le Bon Dieu à cette bonne Julia. »

— « Oui, beau temps auzourd'hui. »

— « Comment vous appelez-vous? »

— « Ze suis de la Première Classe. »

— « Très bien, mais quel est votre nom? »

— « Léonide, Léonida. »

Je crois que c'est plutôt *Léonidas*, nom prédestiné pour défendre les futures Thermopyles contre l'invasion des Barbares d'Occident! Mais comme français, c'est plutôt faible, n'est-ce pas? Et ce futur Bachelier du Céleste Empire aurait besoin d'aller faire un stage au Collège de Marneffe.

2^e Incident :

Voilà que mes porteurs veulent me planter là, sous prétexte qu'ils ne sont pas assez nombreux. 2 suffiraient, et ils sont 4. Ils pensaient que j'allais capituler, me laisser faire, et repartir tout seul à pied. Je m'écrie: « J'y suis, j'y reste, et je coucherai dedans s'il le faut! » Me voyant si décidé, ils m'enlèvent comme un fétu et... en route!

Bref, quels enseignements se dégagent de cet enterrement qui ressemble aux autres:

1^o Des « prières »; peu ou point.

2^o De la mise en scène, de « l'exhibition! » beaucoup.

3^o De « l'argent » dépensé: énormément.

Mais ce qui me touche le plus, c'est la vue du grand Crucifix doré porté triomphalement dans la campagne chinoise à la vue de tous les païens, et je me disais: « C'est aujourd'hui la fête de S. Georges qui a terrassé le dragon. »

Que la Croix adorable de Notre-Seigneur terrasse à jamais le dragon chinois, le hideux démon qui tient enchaînées 400.000.000 d'âmes dans un honteux esclavage: Ainsi soit-il! »

Pater Noster, adveniat regnum tuum!

René JOÜON, S. J.

JOURNAL D'UN MISSIONNAIRE.

(Lettre du P. J. Couturier à son frère).

Fong-Hien, 26 mars 1912.

Mon cher Henri,

Je t'écris aujourd'hui de ma sous-préfecture de Fong-Hieng. Tu as reçu ma lettre envoyée le 18 mars, où j'ajoutais au crayon, le jour du départ: « Je ne suis pas encore volé. » Depuis... Saint Joseph m'a exaucé le jour de ma fête. — Pas comme je l'avais pensé tout d'abord. — Mais il a bien mieux fait que je n'aurais cru: il m'a envoyé l'épreuve... comme ses meilleurs souhaits de fête. Je ne m'en plains pas: le ministère est grandement entravé pour le moment... mais les bénédictions divines viendront ensuite plus abondantes.

Comme j'ai beaucoup de choses à dire, je prends mon petit journal, l'abrégeant, le complétant, le commentant au besoin.

25 février. — 1^{er} dimanche de Carême. 85 communions. Les 27, 28, 29 février, retraite pour 19 chefs de village.

3 mars. — Dimanche. — Eglise pleine. —

Rentrée de l'école et ouverture du catéchuménat de femmes.

40 communions de femmes de la campagne.

4 Baptêmes d'enfants.

A l'école une soixantaine de garçons et une cinquantaine de filles.

Au catéchuménat, 25 femmes.

4 Mars. — Arrivée d'autres chefs de village pour la 2^{me} retraite. Ils sont 10. — Clôture le 7 au matin.

8 mars. — Arrivée de la lettre du P. Supérieur, qui demande d'organiser le voyage des Présentandines à Chang-Hai.

9 mars. — 3 Baptêmes d'enfants.

10 mars. — Dimanche: de nombreux brigands à Tchang-T'ien. 15 lis au S. E... Messe dite un peu plus tôt.

Pas de Sermon.

11 mars. — Examen des catéchumènes.

12 mars. — 9 baptêmes d'adultes.

13 mars. — Départ des Présentandines.

18 mars. — Veille de Saint Joseph.

Arrivée de brigands pendant la prière du soir à 2 lis au N.-O. de ma résidence. — 30 cavaliers. — Ils ont de magnifiques bêtes. Cela nous annonce une suite fort nombreuse pour demain. Dès 4 heures du soir, arrivée dans mon enclos de chrétiens et de païens de 3 villages (San-koan-miao, Hoang-tchoang et Ting-ta-tchoang) avec bœufs, ânes, chevaux, habits, grains. Les chrétiennes dans l'église, les païennes dans le bâtiment réservé d'ordinaire aux chrétiens de l'extérieur le Samedi, — les bêtes un peu partout. — On récite de tous coins des prières à Saint Joseph.

19 mars. — Fête de Saint Joseph. Dans la nuit, 3 h. 1/2 on me réveille pour un petit écolier qui se meurt; il reçoit l'Extrême-Onction et la Confirmation. Il était mort à 5 h. —

Messe vers 6 h.: bel ornement. Encens. 17 communions. 10 h. enterrement du petit élève a 2 lis S.-O. Je rentre un peu vite avec les écoliers. Les brigands! Les voilà! Ce sont de grands brigands, comme nous disons. — Ils ont pour eux le nombre, l'audace, et les meilleurs fusils à tir rapide! (Suivant les conseils de la prudence, de la sagesse humaine comme aussi ceux des supérieurs, il n'y a qu'à céder à la force; ouvrir les portes; ruser, prévoir d'avance pour cacher les choses les plus précieuses. Il faut aussi que les brigands trouvent quelque chose à prendre). Depuis plusieurs jours, nos deux ciboires étaient enterrés en bonne place; dans la nuit, on avait de même enterré dans la chaux mes

deux caisses d'ornements. Tout le reste était dans l'état habituel, 11 h. 10, en effet, les voilà dans ma chambre. C'est une première bande: aujourd'hui et demain j'aurai 10 ou 11 visites du même genre.

1^{re} Visite: on emporte un fusil, un revolver, de menus objets de mon principal catéchiste.

2^e Visite: Un peu après midi je suis à table: douze hommes environ, tous armés naturellement. — Assez bonnes paroles.

3^e Visite: Un chef plus important avec une douzaine de cavaliers qui pénètrent dans mon enclos. Il faut donner à manger à leurs chevaux, leur offrir le thé, leur préparer leur repas. Ils sont arrivés vers 2 h. à peu près au moment du chapelet. Ils repartent vers 4 h. 1/2, après un inventaire de plus en plus investigateur. — Mes tiroirs, mes placards, mon armoire à l'étage, l'écurie, tout est inspecté. — On emporte brides et selles.

4^e Visite: vers 5 h. 1/2. — On voudrait régler une affaire avec le Père: lui emprunter son char pour 3 jours!!!. Après l'inventaire, voilà le pillage qui commence. Pendant qu'on parle d'emprunter mon char, on a déjà fait sortir mon cheval, suivi bientôt de mon mulet. Il est plus de 6 h. quand ils partent. Ils n'ont pu emmener mon char, faute de cocher. Le mien était absent.

Le soir, mon principal catéchiste qui a défendu comme il a pu mes affaires, me dit: « Ils reviendront; ce sera plus fort demain; il a peur pour lui-même; certainement il sera maltraité et gravement injurié, sinon blessé. » Je le laisse libre de partir ou de rester. Il part. J'ai un autre catéchiste qui peut m'aider. Messe plus tôt, après nuit tranquille.

20 mars. — 8 h. du matin. Ils reviennent ceux-ci ou ceux-là (en ces deux jours plus de 50 brigands ont pénétré chez moi).

6^e Visite: Mon mulet et mon cheval sont là pour emmener mon char. On commence le déménagement de mes habits (même soutanes, pantalons), de mon linge, de mes couvertures et de mes couverts.

7^e Visite: Cela reprend de plus belle un peu après 10 h. C'est le moment des démonstrations: on me redemande des fusils. (De fait, j'en ai quelques-uns pour me défendre des petits brigands, qui viennent en moins grand nombre et avec de mauvais fusils, surtout pour voler les grains). Pour la forme, une fois à mon bureau, on me menace du sabre; une fois, à l'étage on me menace du revolver. Le déménagement de mes vêtements continue. Il est à peu près midi, quand ils vont à la sacristie; l'ornement dont je m'étais servi le matin, deux chapes, les tentures

de fête, les soutanes d'enfants de chœur, les coussins, etc... Tout cela disparaît; — tous les tiroirs ouverts. — Ce qui ne leur va pas, laissé à terre, en désordre. Ils ont fait aussi main basse sur une bonne partie des vêtements laissés par les Présentandines en leur absence.

L'ostensoir est sauvé par mon sacristain qui fait à un brigand la salutation à deux genoux, réservée aux supérieurs.

8^e Visite : Voici qui est tout à fait chinois : On me rapporte un imperméable, quelques objets de sacristie, etc... Somme toute peu de chose, en disant : « le Lao-ta, c'est-à-dire le chef ne veut pas les affaires du père ». Un brin de politesse même au milieu du brigandage !

9^e et 10^e Visites : Vers 3 et 4 h. « *Tarde venientibus ossa.* » Il ne me reste plus grand'chose.

En résumé et en employant une formule chinoise. Je perds : De 10 parties de mes vêtements, 9. Je n'ai à peu près sauvé que ce que j'avais sur moi, plus quelques bas, mouchoirs, une culotte, un imperméable.

De 10 parties des vêtements des Présentandines, 6.

De 10 parties des objets de la sacristie, 4.

Je perds mon char, mulet, cheval, harnais, selles, fusil, revolver.

Vers deux heures, je m'étais décidé à me retirer et à aller passer deux jours chez le P. Lecointre, qui, lui, a aussi été « brigandé » quelques jours plus tôt, un peu moins violemment.

Vers 3 h. je donne aux élèves la liberté de rester chez moi ou de partir; il en reste 17. A la venue des brigands, chrétiens, païens, leurs grains, leurs bêtes, tout avait disparu peu à peu, pillé par les brigands, ou emporté par ces braves gens pour chercher un autre refuge.

A 7 h. du soir (20 mars). Je pars à pied (15 lis); puis je trouve une brouette et je me fais brouetter (45 lis) jusque chez mon bon voisin le P. Lecointre. J'arrive à 4 h. du matin. Repos. Puis sainte messe.

21 mars. Avant-hier, 19 mars; pendant qu'on commençait à me piller, vers midi 500 soldats de l'armée républicaine étaient arrivés à la sous-préfecture (35 lis). — Dans la matinée du 20 mars, mon premier catéchiste put voir le *Ming-Tcheng-Tchang*, c'est l'appellation du titulaire de la nouvelle charge qui remplace celle de sous-préfet.

Le 20 mars, vers 1 h., alors qu'on pillait ma sacristie, mon premier catéchiste après une longue séance chez l'ancien sous-préfet, actuellement *Ming-Tcheng-Tchang*, obtient l'assurance du Se-

Ling, commandant en chef des troupes républicaines, arrivées la veille à Fong-hien que le lendemain 21 mars on ira de bonne heure à San-koan-miao pour attaquer les brigands.

De fait, le 21, alors que j'étais déjà arrivé chez le P. Lecointre, 400 Ké-ming-tang partirent pour San-koan-miao, accompagnés de mon catéchiste et d'un de mes domestiques. Il y avait 50 cavaliers, deux canons et deux mitrailleuses.

Les républicains sont arrivés à San-koan-miao à midi; ils ont dîné sur l'espace libre à l'Est de la résidence; on leur a donné du thé. Un petit mandarin militaire a vu le désordre de ma chambre et de la sacristie.

Le Se-Ling a dîné sur la place avec ses hommes. Les brigands avaient fui vers l'Ouest; les cavaliers républicains se sont avancés rapidement vers Wang-Ta-Tchoang (4 lis au nord) et ont tué 8 brigands. L'un d'eux avait beaucoup aidé la veille et l'avant-veille lors du pillage. Dans le cercueil, il est revêtu d'un de mes pantalons volés. Depuis, des chrétiens ont fait retirer le pantalon ensanglanté qu'on a rapporté chez moi. Les Ké-ming-tang retournent à la nuit à Fong-hien; ils ont fait une utile démonstration et une marche de 90 lis.

Nuit du 21 au 22 mars. Pendant que je dors tranquille à Tai-tao-séou, mes gens dorment tranquilles eux aussi à Sang-kao-miao.

23 mars. Je reprends le chemin de la ville et de Sang-kao-miao.

A 10 h. du matin, sur la route, lettre de 2 catéchistes : « que le Père ne retourne pas à Sang-kao-miao; les brigands ne sont pas loin. »

J'arrive à la ville à midi.

Nouvelles peu rassurantes: les voici:

Dans la nuit du vendredi au samedi (22-23 mars) nombreux incendies.

1^o Les brigands sont à 15 lis environ à l'Ouest. On les dit 2.000; cette horde pourrait se reporter vers l'Ouest (disons en passant que les brigands venus chez moi sont habitants ou originaires du Chang-tong).

2^o De plus des bandes de paysans armés de lances (Kan-tsé-hoei) s'organisent vers l'Ouest à 10 lis de San-kao-miao.

Je vais voir le Sé-Ling, commandant les troupes, pour le remercier et lui demander protection: « Demain, dit-il, j'enverrai des cavaliers ». — Peu de choses: il a envoyé 5 cavaliers en éclaireurs.

Je verrai les circonstances et je serai prudent; je me décide pourtant à passer la nuit et à dire la messe du dimanche à San-kao-miao.

Nuit tranquille. Messe assez matinale.

24 mars. Après la messe, je rentre en ville en brouette. — J'y fais rapporter dans une petite caisse ce qui me reste de vêtements (c'est un euphémisme) et de linge (à peu près, item) et mes deux caisses de messe.

25 et 26 mars. — Je suis tranquille à la ville « *intra muros* ». Si le calme est à peu près revenu, j'ai encore de quoi me défendre contre les pillards et les petits brigands; je retournerai à San-kao-miao pour le dimanche des Rameaux. Comme j'ai été bien dépouillé, il y a espoir que les brigands me laisseront tranquille pendant quelque temps. Ils n'ont pas pillé mon grain. Mais ils ont vendu au rabais les grains des chrétiens du village de San-kao-miao aux pillards et aux pauvres qui accompagnent toujours la marche des grands brigands. J'espère après Pâques aller voir mon Père Ministre du Siu-tcheou-fou. Dans 3 mois, peut-être, certainement dans 4, j'irai pour les vacances à Chang-hai et certainement j'aurai encore quelques histoires à raconter. Encore une fois, le Bon Dieu veille étonnamment sur nous. Mon district a été si bien protégé par saint Joseph, que depuis le 15 juin 1911, j'ai pu malgré tout avoir 101 baptêmes, 200 garçons et 100 filles dans les écoles; aucun missionnaire n'a été, au Kiang-nan, tué ou blessé; mais la mort a fait bien des vides dans nos rangs; et les supérieurs ne peuvent plus combler les vides: il faut laisser des postes vacants, *Operarii autem pauci!* L'ancien gouvernement, quand nous étions autrefois pillés, donnait de fortes indemnités, qu'en sera-t-il désormais? Les promenades militaires des républicains ne suffisent pas pour ramener l'ordre dans le pays. C'est une bénédiction de la Providence qu'ils soient venus à Fong-hien ces jours-ci: on peut labourer et préparer les semailles de sorgho.

Je n'oublie aucun de vous et j'espère que vous priez beaucoup pour que notre apostolat ne soit pas trop longtemps entravé.

Bien affectueusement à toi.

JOSEPH.

Des missionnaires du Siu-tchéou-fou occidental, seul le Père Marivint n'a pas été volé par les brigands. Je ne parle pas de la ville de Siu-tchéou-fou où il n'y a eu aucun dommage pour les missionnaires.

RÉVOLTE DE SOLDATS A NANKIN.

(Extraits d'une lettre du P. Gain, 12 avril).

Cette nuit, vers 1 h. du matin, j'ai été réveillé par des coups de fusils... M'étant levé, de la varande j'aperçus d'abord un incendie du côté de l'Est, mais la fusillade semblait venir du Nord au-delà du K'ou-léou; elle continua jusqu'à l'aurore, par intermittences, en se rapprochant de nous, sans cependant envahir notre quartier des deux portes de l'Ouest. Que s'était-il donc passé? Hier soir, deux régiments du Kiang-si reçurent un acompte sur l'arriéré de leur solde. Un bataillon manifesta spécialement sa mauvaise humeur de ne pas être intégralement payé. Le capitaine voulut raisonner ses hommes, et menaça de les punir. Ceux-ci trouvèrent la chose mauvaise, et fusillèrent leur capitaine. Attiré par le bruit, le colonel accourut et voulut sévir. Mal lui en prit, car il fut aussitôt fusillé. Dès lors ce fut la débandade, et les soldats révoltés se répandirent en ville, pour piller. Vers minuit l'alarme fut donnée, et les coups de fusils qui me réveillèrent étaient tirés par les troupes fidèles qui, dans l'obscurité, ne purent arrêter les pillards; ceux-ci saccagèrent grand nombre de maisons, tant à San-pai-léou qu'à Pé-men-kiao, un des quartiers les plus commerçants de Nankin.

Notre généralissime Hoang-hing par malchance se trouvait à Chang-hai. Il est rentré ce matin; vite il lance à la fois les troupes fidèles, parmi lesquelles nos Cantonnaires, pour arrêter les pillards, et une proclamation promettant le pardon aux rebelles qui remettront immédiatement leurs armes. Tous se sont soumis, sauf 500 qui manquèrent à l'appel. Alors les rues de Nankin ont revu la chasse à l'homme des 9 novembre et 3 décembre derniers: tout soldat du Kiang-si rencontré les armes à la main ou en possession d'un butin illicite était passé par les armes.

Entre 2 et 3 h. du soir, j'ai voulu aller faire une visite à M. Rousse-Lacordaire, et à M. Goubault, vice-consul de France, au pied du Pékiko. Pour me rendre j'ai dû traverser la zone du pillage et de la répression. De fortes patrouilles parcouraient les rues, ou gardaient les carrefours. Je croise une troupe de soldats escortant six voleurs qu'on conduisait devant le palais de la Présidence pour y être fusillés. Tous ces soldats circulaient en silence, l'air lugubre, le fusil chargé, et les officiers revolver au

poing. Toutes les boutiques étaient fermées, et la foule massée sur les deux côtés de la rue, haletante, n'osait souffler mot.

J'arrive chez M. Rousse-Lacordaire. A peine étais-je assis, qu'un grand tapage se fait à la porte de son jardin. A l'extérieur on frappe à coups redoublés; à l'intérieur ses domestiques se barricadent. Le maître donne l'ordre d'ouvrir et nous sortons dans la rue. Ceux qui frappaient étaient des voisins qui demandaient un refuge contre le flot qui arrivait du haut de la rue, course effrénée de soldats habillés de bleu après trois autres, habillés de jaune kaki, et tous brandissant leurs fusils ou leurs sabres. Les trois « kaki » se précipitent par une porte en face de nous, et la ferment derrière eux. Bientôt la maison est entourée, la porte enfoncée, et les « bleus » entrent bayonnette en avant. Les chasseurs ne tardèrent pas à sortir avec leur gibier, non pas tous, car un des trois « kaki » profitant du brouhaha, avait eu le temps de jeter ses armes et ses hardes, et d'endosser des habits bourgeois, avec lesquels je le vis tranquillement sortir par une porte latérale et gagner le large en se mêlant à la foule, sans être poursuivi.

Soit dans l'attaque, soit dans la chasse, soit par le peloton d'exécution, on estime à plus de 100 les soldats qui ont perdu la vie dans cette bagarre... On croit que nous ne sommes pas au bout de nos misères. Continuons donc à prier. »

UN ÉPISODE DE LA RÉVOLUTION CHINOISE.

Le P. Joseph Sen écrivait de Tsen-pou (P'ou-tong) le 17 mai : « Le bruit courait qu'il y aurait ici du tapage le 14; de fait, ce jour-là toutes les boutiques sont fermées; le sous-préfet de Nè-wè, invité par un grand notable du pays, arrive vers midi. Il entre à la chambre de commerce, qui est aussitôt entourée par une cinquantaine de mendiants qui crient que le prix du riz est trop cher, etc. Le sous-préfet cherche les notables pour arranger cette question, mais un seul est présent, les autres se cachent, même celui qui l'avait invité à venir. Le sous-préfet, embarrassé et se voyant joué, exhorte le peuple à s'entendre le plus tôt possible avec les autorités locales; il quitte la chambre de commerce pour regagner sa barque. La foule le suit... alors il distribue 30 sapèques à chaque mendiant pour acheter du riz, mais les boutiques refusent de vendre du riz pour une somme de 30 sapèques. Les mendiants jettent alors pierres et briques sur la barque du sous-

préfet. Celui-ci voyant le danger, sort, exhorte encore le peuple, mais sans succès, alors il tire un coup de revolver en l'air... inutile; il vise, et aussitôt un homme tombe; alors tumulte, les pierres pleuvent plus nombreuses; bref quelques soldats qui accompagnaient le sous-préfet, sont obligés de faire usage de leurs fusils, et tous de se sauver. Le sous-préfet descend à terre, et entre dans un Ze-dang; de nouveau poursuivi, il a heureusement le temps de sortir par une porte latérale et va se réfugier dans une famille chrétienne, où il reste caché jusqu'au soir. La nuit venue, il regagnait Chang-hai, et le lendemain des soldats sont venus pour maintenir l'ordre. Après son départ, la barque du pauvre sous-préfet était pillée puis brûlée. — Maintenant tout est tranquille.

Cause du tumulte? — On dit que le principal notable aurait mis de sa propre autorité des douanes un peu partout... Fureur des commerçants qui auraient payé les mendiants pour aller s'installer le 14 à la chambre de commerce. Le principal notable se voyant menacé aurait invité le sous-préfet à venir ce jour-là à Tsen-pou, pour une raison quelconque. Et le pauvre sous-préfet paya les pots cassés. »

ON DEMANDE UN VICAIRE.

(Lettre du P. Hermand.)

Un ministre dans le pétrin! Ce n'est pas rare, et il n'est pas besoin d'aller le chercher en Chine, hein? ça se trouve partout : les ministres de la vieille République Française y sont souvent, comme ça va arriver aux ministres de la jeune République Chinoise : oui, mais, ces ministres-là, quand ça en a assez, ça démissionne, ça passe le portefeuille à un ami et ça rentre dans la bonne petite vie bourgeoise que permettent de solides rentes. Un ministre de section au Kiangnan n'en saurait faire autant, sans quoi on y verrait les dix dixièmes des ministres troquer leurs sections contre des districts. Vous ne me croyez pas? Si on faisait l'expérience!

Le premier, ça serait le Père Z..., qui se trouve être mon ami intime. Le pauvre, voilà quinze jours, il a été lancé comme un bolide dans la misère!

Encore un qui cherche de la sapèque, n'est-ce pas? — Pas du tout, mon petit. Il voudrait bien mieux que cela : il voudrait... un vicaire.

Le status d'août lui en avait donné un, comme les status précédents en avaient toujours nommé dans ce grand centre de W... — Mais un beau jour; — non, je dis mal, — une belle nuit, entre minuit et une heure du matin, mon ami le ministre, rentrant à W... d'une tournée au S.-O., trouva son vicaire souffrant et dut l'expédier consulter la Faculté... d'où le vicaire n'est pas revenu: il soigne son asthme dans un poste plus paisible.

La belle affaire, direz-vous! Ce ministre-là se noie dans un petit verre d'anisette. Un vicaire, on va lui en donner un autre, ou bien... qu'il s'en passe.

Mon Dieu, si ça se donnait comme un sermon, bien sûr qu'on lui en donnerait un autre de vicaire: un sermon ça se fait, ça s'improvise au besoin, c'est plus ou moins beau, voilà tout. Mais un vicaire? Pour en donner un, il faudrait en avoir un: or, le pauvre Kiang-nan a été si éprouvé, si maltraité, si fauché et raclé par la mort depuis dix-huit mois, qu'on ne peut même pas remplacer les curés. Mon ami Z..., le ministre, qui sait la bonne volonté de ses supérieurs, mais en même temps l'impossibilité où ils sont de pourvoir aux postes vacants, n'ose même plus leur demander ce petit vicaire qu'il lui faudrait. C'est un ministre raisonnable, pas vrai?... mais ça n'empêche pas qu'il est dans le pétrin.

Se passer de son petit vicaire! Il le faut bien; mais qui va en pâtir? Le grand centre de W..., les chrétientés qui en dépendent, la section, les chrétiens, les missionnaires, le ministre.

Chaque samedi, il arrive à W... un millier de chrétiens pour passer le dimanche. Combien ce ministre sans vicaire parviendrait-il à en confesser, même s'il pouvait faire du 120 à l'heure? Il ne faut pas songer à remettre cette clientèle au lundi, au mardi... Ils ne sont tenus de se brouetter à l'église qu'un dimanche par mois, quand leur tour est venu... Alors, bien de ces pauvres gens n'auront pas les sacrements comme ils le désireraient, à qui la faute? Et les fêtes. Pâques!... Oh! Pâques! Ils seront cinq mille!... Tenez, n'en parlez pas!

Les écoles, la grande œuvre du vicaire. J'ai connu jadis à W... un vicaire qui y passait la plus grande partie de son temps et qui disait: « Rien qu'avec les écoliers, j'ai du travail pour toute la journée. » Je crois bien: surveillance des enfants et des maîtres, catéchismes, instructions, confessions, préparation à la Première Communion, examens de doctrine...

Gamins et gamines, ils ont été deux cents en même temps: pour cause d'instruction religieuse forcée, une cinquantaine ont quitté

l'école. Je parle de la surveillance des maîtres d'école : oui, car, hélas, ils sont souvent loin d'avoir le feu sacré du métier : loin de l'œil du patron qui les paye, ils se moquent pas mal de faire bâcher les élèves : ils dorment, fument, lisent les journaux, font de la politique... et de la graisse.

Il y a l'œuvre des catéchumènes : ces pauvres catéchumènes, si on veut en faire quelque chose, il faut s'en occuper activement, les visiter, les exhorter, les surveiller, les instruire. Ceci serait en grande partie, la fonction du vicaire.

Il y a tout le train d'une grande maison à gouverner, à administrer, où il faut tout voir par soi-même : ici, les jardiniers qui plantent les choux : là des maçons qui réparent un mur ; les cuisiniers qui font la popotte ; le portier qui paresse. Il y a les finances à administrer, si plate que soit la bourse ; grosse question que d'équilibrer le budget !

Et comment voulez-vous que le pauvre ministre sans vicaire fasse tout ça ? Il est pris tout le jour ; on le demande à droite, à gauche. Les « affaires » lui arrivent de tous les points de la rose des vents : ça commence toujours, ça ne finit jamais. Il y a les gens crampons qui viennent dix-sept fois en trois jours ; il y a de bons gros bêtas qui ne savent pas vous exposer leur « petite affaire » et à qui il faut tout soutirer : heureux si en une heure vous parvenez à y voir quelque chose ; il y a les gens éloquents, eux, grands parleurs, qui, une fois le robinet ouvert, discourent indéfiniment... puis finissent par vous dire : « maintenant, c'est clair, le Père Ministre a bien compris ! — Pas précisément, mon ami, ton bavardage m'a submergé ! » Il y a le bonhomme pressé et intransigeant qui voudrait que le Père Ministre s'en aille illico voir Mr le Gouverneur, pour réclamer à cor et à cri une bique qu'on a volée au pauvre bonhomme, et qui s'étonne que le ministre ne s'émeuve pas d'un si grand malheur, événement qui engage la face de la Sainte Eglise.

Il y a des gens qui viennent chercher le Père pour une Extrême-Onction, un enterrement. Il y a les baptêmes de bébés. Il y a des gens qui se disputent à mettre d'accord. Il y a les relations avec les gros bonnets de la République, qui sont fort aimables : échanges de visites, réceptions... Il y a le Père Nord qui écrit à son ministre : « Venez » ; le Père Sud qui écrit « Je vous attends » ; le Père Ouest qui écrit : « Accourez ! » ; le Père Est qui écrit : « J'ai besoin de vous. »

Il y a... il y a... ah ! grand Dieu ! qu'on voit de drôles de choses, quand on est ministre, entre six heures du matin et

dix heures du soir, si ce n'est pas de dix heures du soir à six du matin.

Il y a, tout de même, encore des amis qui vous persécutent: Père Z... écrivez-nous donc un peu!

Soit, le Père Z... vous écrirait bien, s'il avait un vicaire... Trouvez-en un, petit ou gros, jeune ou vieux, et, je m'en porte garant, il vous écrira; cherchez parmi vos amis... vos amis d'Ore, de Canterbury, de Jersey, de Marneffe, de France.

Comment leur faire appel?

Tenez, voilà.

Figurez-vous que mon ami Z..., ministre dans le pétrin, parce que sans vicaire, me dit l'autre soir: « J'ai envie d'écrire aux Semaines Religieuses et Revues Catholiques de France et de Navarre cette réclame:

« On demande un vicaire à W... (Chine). »

— « Ce serait un peu bref. Quelle est l'âme de bonne volonté qui, disant cela, se trouverait alléchée? » Et je proposai cet entre-filet:

« A W... (Chine), on demande un vicaire, jeune, actif, intelligent, bonne santé, parlant couramment le chinois: — installation confortable: la plus grande chrétienté du Kiang-nan; vie réglée; loisirs pour faire des études spéciales, si l'on veut; belle église, faubourg grande ville; grandes facilités de s'approvisionner: eau de source délicieuse, poisson frais tous les jours. Postes, télégraphe, téléphone, électricité. Chemin de fer: 3 heures de Chang-hai, service de vapeurs dans toutes les directions. Pays magnifique; montagnes, lacs, relations agréables... etc... etc... »

Si vous aviez vu, mon cher, le regard torve du Père Ministre son sourire de pitié et comme d'un grand coup de pinceau, il m'a rayé ma littérature.

« Ça tout ça, mon bon, c'est vrai, très vrai... mais vous ne savez pas amorcer un vicaire... un vrai... On prend des mouches avec du miel, des imbéciles avec des compliments, des électeurs avec de belles promesses... mais un vicaire!... Si j'en veux un à W..., voici comme je tournerai ma petite réclame:

« Un vicaire, s. v. p.

« A prendre un poste de vicaire à W... (Chine). Vie laborieuse, occupée, monotone de maître et surveillant d'école et de catéchiste. Population chrétienne nombreuse (six mille), simple, sympathique, bonne, mais pauvre, mal habillée, gens rudes; puces en

été, poux en hiver, odeurs fortes dans église et écoles, été comme hiver. Demande beaucoup de patience et d'abnégation, à raison de quoi beaucoup de bien à faire; consolations spirituelles. Grands talents pas nécessaires, non plus que santé d'hercule: seulement de la bonne volonté et du surnaturel. Si veut, apprendra la langue en trois mois... Qui en veut?

Et mon ami Z..., le ministre, ajouta en souriant: « Si quelqu'un y mord, à cette machine-là, — et il y en aura pour sûr, — et qu'il obtienne de ses supérieurs de venir ici, au bout de six mois il me dira: « Farceur de Père Ministre, va, ce que vous promettiez est vrai; j'ai des puces, j'ai des poux, je suis asphyxié, je travaille comme un nègre... mais n'empêche que c'est le paradis que votre W... »

— « Un peu, mon neveu! »

Si vous avez un ami, là-bas, en Occident, à qui le cœur en dit d'essayer...

A travers le Ngan-hoei.

AU KOUO-YANG PENDANT LA RÉVOLUTION.

(Lettre du P. Dannicau P. de Lapparent).

Kouo-Yang, 3 janvier 1912.

Mon Révérend Père,

P. C.

Votre œuvre doit être singulièrement difficile cette année où toutes les têtes d'étudiants sont plus ou moins en l'air: vous n'en aurez que plus de mérites.

Au Kouo-yang, nous arborons n'importe quel drapeau pour essayer d'avoir la paix. On s'est débarrassé d'une armée républicaine en lui donnant 2000 ligatures et en se disant Républicain. On fait risette aux Impériaux de Potcheou en leur demandant un Sous-Préfet quelconque à la place de celui qui s'est enfui. Une girouette serait notre vrai drapeau. Les paysans ne savent même ce que c'est que la République. Quant aux brigands locaux, ils terrorisent tout le monde en pillant et en brûlant et en tuant tous les citoyens qui ont quelque chose. Ils vont même jusqu'à enlever de jeunes citoyennes.

Plus ombre d'autorité. Plus le moindre commerce. Tous nos

soldats réguliers ou improvisés ne valent pas mieux que les satellites de l'ancien régime.

Grâces à Dieu, jusqu'ici, je n'ai pas eu trop à souffrir. Entre Toussaint et Noël, plus de 350 élèves ou catéchumènes ont tranquillement passé par mes écoles internes. Mais, les rumeurs devenant trop fortes, j'ai dû renvoyer les enfants et ne garder que les hommes qui, eux, pourront s'en tirer à la moindre alerte.

Il y a eu tant de décès causés par le typhus, il y a tant d'émigrants anciens et nouveaux que la population réduite au moins d'un quart et bouleversée par toutes ces Révolutions entre *Voraces* et *Coriaces*, républicains et impériaux, ne pense pas trop à un autre malheur que lui réserve le printemps: la famine, qui sera plus horrible que l'an dernier, car, aucun secours à espérer de nulle part. A moins, que la nouvelle République ne fasse tomber des cailles rôties dans tous les becs!!! Mais, j'en doute.

Ce qu'il y a de certain pour le moment, c'est que, manque de vrais mandarins et de vrais soldats, le Kouo-yang est à la merci des brigands locaux. La protection de Dieu n'en sera que plus évidente si nous nous en tirons sans aucun malheur.

Reverentiæ Vestræ servus in X^{to}... infimus.

J. DANNIC.

S. J.

BIENFAITS DU COMITÉ DE LA FAMINE.

(Du P. Dannie).

Aux âmes bien nées la reconnaissance étant facile, je viens encore avec plaisir vous remercier des bienfaits du Comité envers le Kouo-yang dont je suis le Curé. Vous avez dépassé nos espérances: la récapitulation suivante en sera la meilleure preuve.

En Mars, le Comité nous a envoyé 30.000 dollars ou mexicaines que nous avons distribués entre 110.000 personnes.

En Avril, le Comité se rendant compte que, même avec de l'argent, on ne pouvait se procurer de vivres dans les pays de famine, commença à nous envoyer toutes sortes de denrées.

1^o 10,699 livres de blé américain. La livre pour le blé comme pour tout le reste, fut la livre chinoise de 16 onces ou 604 grammes. Les grains de ce blé étaient bien plus gros que les grains du blé local. Sans la faim qui pressait, nous aurions conseillé de garder ce grain comme semences, car, les semences du terroir sont si malingres qu'elles auraient bien besoin d'être renouvelées.

Mais, la faim pressait et les faméliques ont tout dévoré immédiatement.

2^o 68,598 livres de tourteaux de Mandchourie. 42 livres pièce!... Jamais au Kouo-yang on ne vit si beaux tourteaux. Gros et gras, ces tourteaux de Mandchourie, encore pleins d'huile, contrastaient avec les chétifs tourteaux du Kouo-yang, ne dépassant pas 10 livres et tellement comprimés, surtout dans les mauvaises années, qu'ils sont secs comme de l'amadou. Ordinairement les tourteaux servent aux bestiaux. Au moins, les cuit-on quand on les sert au genre humain. Mais, ventre affamé n'a pas de patience, et il fallait voir comme les faméliques les croquaient tout crus, aussitôt reçus. A cause de la simplicité de la cuisine, ce fut même la denrée la plus populaire du Comité.

3^o 213,618 livres de farine de blé américain. Naturellement, ça fut du superfin pour le Kouo-yang où jamais l'on ne vit de farine si blanche. Aussi la distribuâmes-nous de préférence aux faméliques distingués, c'est-à-dire, aux citadins et citadines. Les faméliques qui préféraient la quantité à la qualité n'avaient qu'à échanger cette belle farine contre la farine du pays, au taux d'une livre et demie de farine chinoise contre une livre de farine étrangère. Ainsi, tout le monde y trouvait son compte et les pauvres qui gagnaient une demi-livre et les riches qui mangeaient un pain plus blanc. Mais, le clou de cet article, ce furent les jolis sacs en toile européenne qui contenaient la farine. Sur ces sacs, il y avait des caractères européens, des caractères chinois, des blancs, des nègres, des jaunes, un amiral Togo, un Abraham Lincoln, que sais-je?... J'ai été étonné de ne pas y voir Roosevelt. On s'arrachait ces sacs que nous vendions au profit des pauvres. On s'en fabriquait des culottes, des chemises, et actuellement, la mode est de se pavaner avec cette toile bariolée. Quel peuple enfant!...

4^o 66.760 livres de pois divers. Il y avait surtout des pois noirs qui, en temps ordinaires, servent à nourrir les animaux de labour, mais ont servi cette année à sustenter l'aristocratie Kouoyanaise. Ces pois ne poussent guère au Kouo-yang.

Dans le courant de Mai, nous sont arrivées, comme par enchantement les provisions suivantes et cela, chaque chose en son temps, comme si l'on était à Paris ou à Londres, et non dans un pays à moitié sauvage comme le Kouo-yang.

5^o 203,850 livres de riz beau et sec nous venant surtout de Ou-hou, le grand entrepôt de riz dans la Province du Ngan-hoei. Ordinairement, au Kouo-yang, on ne mange guère de riz: on n'y

mange que du pain cuit à la vapeur, moitié froment, moitié sorgho. Mais, cette année, le riz était devenu le fond de l'alimentation, fond malheureusement trop coûteux pour qu'on le mangeât à l'état solide. On ne le dégustait qu'à l'état liquide, étendu le plus possible d'eau, afin d'allonger la sauce. Les plus riches, depuis 5 ou 6 mois, ne faisaient que 2 repas par jour, 2 repas de cette bouillie insipide si peu nourrissante pour les campagnards.

6°. 695,546 livres de magnifique sorgho de Mandchourie. Cette Mandchourie, si jalouée par les Russes et les Japonais, m'a l'air bien plus fertile que la préfecture de Yng-tchéou-fou, du moins, à en juger par les beaux spécimens de grains qu'elle nous a envoyés. Le sorgho est arrivé juste à temps pour être semé. Nous conseillions aux faméliques de ne pas tout manger, mais de penser aussi un peu à leurs semailles, sans quoi, l'année prochaine ce sera encore la famine, en vertu de cette philosophie élémentaire que qui ne sème, ne peut récolter. Hélas! ventre affamé n'a pas d'oreilles, et, je ne garantis pas qu'on n'ait pas mangé tout ce précieux sorgho. Après nous le déluge!... semblait dire la moyenne des affamés. Nous ne pouvons attendre au 15 août, époque de la récolte du sorgho pour manger notre petite part de bonheur.

7°. 14 caisses de pommes de terre américaines. Tels, d'autres Parmentier, nous en avons profité pour essayer d'introduire au Kouo-yang, la pomme de terre européenne, originaire du Chili, d'après les savants, mais qui, au dire des Chinois ne vaut pas la leur, parce qu'elle n'est pas aussi sucrée.

8°. 10 caisses de lait américain. Plus européen que Chinois, le Comité a été sentimental, paternel et maternel. Il pensait aux mères faméliques qui ne pouvaient allaiter leurs enfants et aux pauvres bébés qui n'avaient même plus de mamans, et il nous a envoyé du lait de première qualité. Ailleurs, l'idée eût été excellente. Au Kouo-yang ni mères, ni enfants n'ont voulu de ce lait. Aussi l'avons-nous vendu aux boutiques et l'argent reçu a été distribué aux mendiants de profession, catégorie encore bien au-dessous des faméliques.

9°. 5 caisses de poissons et 5 caisses de biscuits. Tout vendu également au profit des mendiants.

Enfin, au commencement de juin, le Comité nous a envoyé expressément pour être semées et non pas mangées.

10°. 70,648 livres de maïs de Mandchourie. Il n'y a qu'une douzaine d'années qu'on a tenté d'acclimater le maïs au Kouo-yang

et il faut avouer que, jusqu'ici, il n'a guère réussi. N'importe, nous essaierons encore puisqu'il est arrivé juste à temps pour être semé.

11°. 73,989 livres de pois jaunes ou verts. On les sèmera aussitôt après la récolte du blé, entre le 15 et le 30 juin. Malheureusement, il y en a trop peu, à peine de quoi ensemercer 6 sur 51 Cantons que compte le Kouo-yang. Je me demande comment on ensemera le reste, car, impossible de trouver des semences dans le pays même. Le principal ennui de ces pois, surtout des petits pois verts, est qu'ils craignent l'inondation. Or, le Kouo-yang est inondé en moyenne 7 ans sur 10.

J'ai fini d'énumérer les bienfaits palpables du Comité. Entre argent et vivres, je crois qu'il y en a bien pour 350,000 francs. Mais, ce qu'il y a de plus admirable, c'est le dévouement et le savoir-faire des Missionnaires Américains, M. Lobenstine, en tête. Encore une fois, tout nous est arrivé juste à temps, comme une lettre à la poste non entre Nanking et Kouo-yang, mais comme une lettre à la poste entre Paris et Lyon. Tout nous est arrivée, sans avaries, ni avanies, au plus fort des crises de famine. Sans le Comité, le peu de grain qui restait encore au Kouo-yang, serait monté à un prix fou, inabordable aux huit dixièmes de la population qui, par le fait même, n'aurait eu qu'à se révolter ou à crever de faim. Aussi le Comité a été une vraie Providence en cette année 1910-1911, la plus terrible dont se souviennent les vieillards.

En mars, le comité n'aida que 110,000 personnes environ avec ses 30,000 dollars ou 37,800 ligatures. En avril-mai, le Comité étendit ses bienfaits à peu près à 140,000 habitants, les plus misérables entre les 400,000 citoyens du Kouo-yang. 37 sur 51 Cantons ont été secourus. Les 14 autres Cantons n'ont rien eu que de belles paroles mandarinales. Nous aurions bien voulu les aider aussi, mais, hélas!... quelque grandes que fussent les ressources du Comité, elles étaient encore bien au-dessous de nos misères.

Les billets en règle, les familles nous venaient Cantons par Cantons avec leurs maires et gardes-champêtres. Les distributions se faisaient dans la superbe pagode de Confucius. Toutes ces pagodes se ressemblant, il me suffira de dire que, dans la première cour, se tenait la foule des familles admirablement alignée et enrégimentée par le chef de camp et ses 50 soldats. Les beaux arbres de la cour donnaient de l'ombrage aux malheureux, atté-

nuant un peu leur horrible puanteur. De la première, ils passaient un à un dans la cour d'honneur, puis sur le grand perron du temple où on leur donnait soit de l'argent, soit des vivres. 7 ou 8000 familles ont ainsi défilé devant nous, tous les jours, pendant 2 mois et demi. Mandarins civils et militaires, lettrés et notables, nous assistaient à qui mieux mieux. Et l'âme de Confucius, le Saint Chinois par excellence, censée trôner dans la tablette du maître-autel, devait sympathiser également avec notre Comité, car, lui aussi fut un ami du peuple, au moins, d'après ses Livres.

N'empêche que c'est au Christianisme que sont dues l'initiative et les largesses du Comité. Vive surtout l'Amérique, comme disait le P. Perrin, mort martyr de son dévouement au Comité et aux familles, vive l'Amérique qui donne ses aumônes à tous les malheureux quels qu'ils soient et n'a pas dédaigné d'associer de pauvres Religieux Français à sa belle œuvre humanitaire et chrétienne entre toutes les plus belles œuvres!...

J. DANNIC.

JAPON.

LETTRES DU P. BOUCHER.

Tokyo, 8 mars. — On nous télégraphie que l'accord est fait, et que les actes de vente vont pouvoir être signés incessamment.

La conférence des Religions continue son cours... platonique. Rien de pratique, sinon l'aveu qu'on a fait fausse route en faisant fi de la religion.

Vous ai-je dit que le P. Hoffmann enseigne l'allemand à l'École de guerre, 6 heures par semaine? Il a dans sa classe un prince du sang; il est le plus fort de tous ses camarades, très simple du reste, mais fort distingué aussi. On interroge Son Altesse, à son tour. Il est capitaine de cavalerie, je crois.

26 mars. — Après des pourparlers interminables, le 23 courant, on nous a remis les papiers promettant de nous abandonner la propriété des terres et maisons en question dans un certain espace de temps, à condition que nous payions le prix complet au jour de l'enregistrement qui se fera le 28 et le 29. Dès le 30 nous prendrons possession de la résidence du général Ta-

kushima, maison européenne et maison japonaise. Les ouvriers y feront le plus tôt possible les travaux d'accommodation nécessaires pour que nous puissions nous y transporter. Le général qui a conduit toute l'affaire, est un ancien ministre de la guerre, conseiller privé. Seulement il n'est pas riche.

Notre résidence sera juste à côté de l'Ambassade d'Autriche, séparée par un canal et une rue du palais du prince impérial, tout près de la nouvelle école des Dames de Saint-Maur. *Deo gratias!*

10 juin. — « Nous sommes installés ici; mais les ouvriers ne nous ont pas encore quittés. »

Adresse : Tokyo, Kioicho 7, Kojimachi.

NÉCROLOGIE.

LE PÈRE GAST.

(Lettre du P. Robinet)

« Le vendredi, 1^{er} mars, le Père était à Sainte-Croix. Sainte-Croix est une chrétienté au N.-O. de Ts'ong-ming, d'environ 160 chrétiens. Elle a une crèche très florissante; mais le Klong-sou, construit vers 1870, tombe en ruine, ainsi que la chapelle, qui est du reste insuffisante. Le P. Gast y donnait la mission; le temps était très mauvais, froid et pluvieux. Ces circonstances sont-elles pour quelque chose dans l'événement? Pour le dire, il faudrait d'abord savoir exactement de quoi est mort le Père, et on ne le sait pas. Le vendredi matin, il était déjà fatigué: à peine 5 confessions et encore coupées par quelques instants de repos dans sa chambre. La dernière fois qu'il s'y rendit, il y resta plus longtemps, et quand on alla le chercher pour la messe, il avait la figure défaite de quelqu'un de sérieusement atteint. Pendant la messe, il voulut prêcher comme d'habitude, mais ce fut à peine 10 minutes; puis il reprit la messe, semblant pressé de l'achever, et après 10 petites minutes d'action de grâces, faites assis, il se retirait dans sa chambre. Quand on lui demanda s'il voulait déjeuner, il refusa, et dit seulement de préparer son lit, en ajoutant une couverture et un « kia-lou » (chaufferette). Puis: « Que personne ne vienne; si j'ai besoin de quelque chose, je sonne-

rai. » Personne ne vint et il ne sonna pas: à midi il ne voulut rien prendre, le soir non plus. Le samedi matin, il se fit préparer du lait et du café avant la messe, de façon à pouvoir les prendre aussitôt après. Ni confessions, ni communions; pas de sermon, et pour son action de grâces il se retira dans sa chambre. Quand le catéchiste vint le voir, après quelques instants, il se fit servir le lait, mais le vomit aussitôt; il essaya encore d'en prendre, mais ce fut toujours sans succès. Alors, il se coucha, tremblant la fièvre, et demanda d'autres couvertures. Vers 4 h. le catéchiste revint, le Père était debout, mais il ne voulut encore rien prendre; peu après il se coucha. Vers 7 h. on voulut lui offrir quelque chose; il dit qu'il ne voulait rien, qu'il ne fallait pas revenir. — D'ordinaire, vers 5 h. 1/2 le matin, il sonnait pour qu'on apportât de l'eau. Le dimanche, rien, 6 h., 7 h., rien. Comme les chrétiens commençaient à arriver, le catéchiste vint frapper, doucement d'abord, puis plus fort... toujours rien!... Il est jeune, il eut peur, il appela les administrateurs: ceux-ci frappèrent très fort par la fenêtre extérieure... Rien! Alors on brisa une vitre, on ouvrit la fenêtre et l'on entra; puis, poussant la petite porte de la chambre à coucher, ils trouvèrent le Père, en costume de nuit, renversé à terre, près de sa table. Il était mort!... Tout était en désordre: vêtements, lit, livres; le Père, se trouvant mal couché, étouffant peut-être, s'était levé et, à tâtons probablement, avait gagné sa chaise; là, sans ses vêtements de dessus, le froid très vif qu'il faisait avait dû aider la mort; alors le Père avait joint les mains, dans une dernière prière, puis s'était affaissé: c'est les mains jointes qu'on l'a trouvé le lendemain aux pieds de sa chaise. — Alors le catéchiste mit de l'ordre, aida les administrateurs à faire la dernière toilette, et la veillée commença, dans la chambre voisine d'abord, puis vers 10 h. à l'église. Le Saint Sacrement était là, et ce fut même Lui qui, la nuit suivante, fit tout seul la veillée du corps de son missionnaire. — Toute la journée du dimanche, les chrétiens se succédèrent nombreux, venant prier auprès du corps de leur Pen-daong. Le lundi passa de même; et enfin, le mardi, malgré la pluie qui ne voulait pas cesser, par des chemins affreux, le corps, porté par 8 hommes, partit pour le grand Kong-sou. Ce fut la dernière visite que le Père fit à son district, visite d'adieux, que rendait plus triste encore cette triste journée de pluie. On passa la nuit à Saint-Marc, car c'est une trotte de Sainte-Croix au Kong-sou, presque 70 lis. Enfin, le mercredi on arrivait, et le jeudi avait lieu l'enter-

rement. Voilà ce que j'ai pu recueillir sur les derniers moments du Père Gast.

Il a été frappé à son poste, en pleine mission: c'est encore une belle mort.

Une des dernières lettres qu'écrivit le Père, datée du 13 février, nous le montre tout entier à ses œuvres: il stimule ses chrétiens, pour honorer le Sacré-Cœur, à entrer dans l'Apostolat de la prière. Il fait des projets pour améliorer et reconstruire quelques églises; il en voudrait une dédiée à Notre-Dame de Lourdes, en reconnaissance d'une guérison tout à fait miraculeuse, accordée dernièrement à Lourdes à un membre de sa famille. Déjà quelques-uns de ses plans sont approuvés, et il espère en commencer bientôt l'exécution. Mais Dieu l'avait jugé dès maintenant digne de recevoir sa récompense.

MORT DU PÈRE BIES.

Une lettre du P. de Geloës nous donne quelques détails sur les derniers moments de son vénéré Père Ministre: « Le soir de la fête de saint Joseph, un domestique de Se-tchéou arrive et me dit: « Le Père Ministre n'est pas très mal, mais il n'est pas bien, il n'a pu écrire et désire vous voir. » Et en même temps on me demande pour une Extrême-Onction dans une autre direction, mais pas loin, 4 ou 5 kilomètres. Je pars pour l'Extrême-Onction; à 11 h. j'étais de retour. A 1 h. du matin, je célèbre la sainte messe, et à 2 h. dans le noir me voilà en route. Pour la première fois (du moins sur les routes, car une petite bande de brigands est venue déjà dans ma chambre me voler 40 tiao, moi dormant), je me trouve au milieu d'une bande de brigands, mais ils m'ont seulement demandé si c'était bien la route de Se-tchéou. — A 7 h. j'étais au chevet de mon cher Ministre, en délire, la figure en feu, les mains noires et les pieds gelés. Je lui rafraîchis la tête, lui réchauffe les mains et les pieds, et la connaissance revient. Je cause avec lui de la gravité de son état. — « Pas du tout! pas du tout! me dit-il; ah! je me connais bien, demain je célébrerai la sainte Messe. » — « Mais, mon bon Père, vous ne pouvez pas remuer! » — « C'est vrai, c'est vrai, pour le moment, mais je me connais, les forces reviennent vite... » — « Eh bien! Père, moi je désire me confesser. » — « Mais moi aussi, moi aussi. » Nous nous confessons donc, mais à la fin de sa confession, voilà la difficulté de parler qui revient. Je lui parle de l'Extrême-Onction. — « Mais enfin, je me connais bien, je dirai la messe demain. »

Etant toujours près de lui, je n'insistai pas : la fièvre ne montait pas, mais les idées n'y étaient pas. Et c'était un spectacle édifiant et touchant d'entendre ce beau vieillard s'imaginant qu'il célébrait le Saint Sacrifice, essayer d'en réciter les prières. Toute la journée, puis la soirée se passa ainsi. J'apprenais qu'il y avait environ 8 jours il s'était trouvé mal et avait perdu connaissance un instant, après le repas. Malgré cela il avait voulu visiter une chrétienté, à plus de 100 lis, comme il l'avait promis. En route il était tombé une fois, car, disait-il, « sa mule était fatiguée ! » Le lendemain, les chrétiens de Li-kia-wei-tsé le voyant vraiment fatigué, veulent le reconduire à Se-tchéou. Il s'y oppose et va encore plus loin pour donner le Bon Dieu. Il ne pouvait monter sur sa mule ; on a dû l'y hisser, et l'y soutenir comme on a pu. Arrivé à sa chrétienté, pauvre petite mesure, on l'a couché. Le lendemain, 19 mars, il a voulu célébrer la sainte messe pour ses chrétiens ; avec une énergie incroyable, il y est arrivé. Les uns disent qu'il a mis 4 h., d'autres 5 h., car il était midi bien passé quand il eut fini. Et alors il est tombé sans connaissance. Les chrétiens effrayés l'ont mis sur une brouette et l'ont amené à Se-tchéou, par ces routes épouvantables !... Et ce voyage éreintant l'a fait plutôt revenir à lui ; rentré dans sa chambre, il marchait assez bien ; il a voulu m'écrire, mais, ne le pouvant, il m'a envoyé chercher. C'est bien là l'Apôtre qui tombe sur la brèche ! — Vers 10 h. du soir, la fièvre montant et la respiration devenant plus pénible, je lui reparle d'Extrême-Onction ; j'obtiens les mêmes réponses. Alors mon bon Ange m'inspire de lui dire : « Comment, Père, quand votre grand saint Patron, saint Jacques, recommande tant aux malades de recevoir l'Extrême-Onction, vous n'écouteriez pas les conseils de celui que la sainte Eglise vous a donné comme protecteur spécial ? » Et le bon Père de marquer comme un mouvement de surprise, de se mettre à pleurer, puis jetant sur moi un regard extrêmement doux : « Père Paul, merci, merci, oui, oui, » dit-il tout à fait doucement et distinctement.

J'ai de suite fait appeler tous les domestiques et maîtres d'école ; ceux-ci voyant le Père plus calme me disent : « On peut attendre, ça ne presse pas, il est mieux. » Le bon Père, qui les a entendus, me dit : « Maintenant, maintenant. » Je lui demandai où était son Crucifix des Vœux ? — « Volé, volé », et il me montre le petit crucifix qui était sur son prie-Dieu. Je le lui donne, et il me dit « merci ». Je lui renouvelle l'absolution, récite les prières de l'indulgence plénière, l'engageant à bien se remettre dans les mains du bon Dieu. — « C'est bien, c'est bien »

me dit-il. Et avec pleine connaissance et dévotion admirable, il recevait l'Extrême-Onction. Il a paru beaucoup plus calme, et jusque 4 ou 5 minutes avant son dernier soupir, il disait avec moi « Jésus, Marie. » A 3 h. il partait pour le ciel, et j'avais la consolation peu de temps après de célébrer la sainte messe pour lui. »

LE PÈRE BIZEUL.

Le P. Bizeul est mort le dimanche des Rameaux, à 4 h. 1/2, d'une maladie de cœur qui devait le tenir depuis longtemps. C'est à la suite des exercices de gymnastique trop violents qu'il pratiquait chaque jour, que le mal se serait aggravé. Le Père était arrivé à Chang-hai, le 18 mars, très oppressé, mais persuadé que ce ne serait rien et qu'il allait se relever. Le médecin lui-même le croyait tout d'abord. — Mais une crise d'étouffements étant survenue le vendredi suivant, le docteur déclara que le Père ne pouvait vivre plus de 36 heures. Il vécut cependant plus d'une semaine, sans grande souffrance toutefois. Après l'Extrême-Onction, qu'il reçut pieusement le soir même de la crise, un mieux apparent se fit sentir. Est-ce ce mieux, et la confiance qu'il avait mise dans la petite Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus pour le guérir, qui l'entretinrent dans l'illusion sur la gravité de son mal? Toujours est-il qu'il avait peine à croire qu'il ne se relèverait pas. — La maladie néanmoins s'aggravait chaque jour: le cœur usé n'avait plus la force d'envoyer le sang dans les extrémités du corps, qui refroidirent complètement et moururent les unes après les autres plusieurs jours avant la fin. — Averti qu'il n'y avait plus aucun espoir, et invité à s'abandonner à la volonté de Dieu, le Père répondit: « Oh! parfaitement! Oh! parfaitement!... Oh! tout à fait! » Mais il ajoutait: « C'est curieux, le Bon Dieu ne me donne pas du tout l'impression que je vais mourir. » — Cependant le dimanche matin, montrant ses mains violacées au médecin, il dit à demi-voix en nous regardant: « On va filer ce soir? » Le soir, en effet, le Bon Dieu l'appelait à Lui. Le P. Bornand eut le temps d'accourir; mais le pauvre moribond n'avait plus, je crois, sa connaissance; s'il entendait encore les invocations qu'on lui suggérait, ses yeux ne pouvaient déjà plus suivre l'image du Crucifix. — L'agonie a été très calme et très douce, et nous pensions à ce qu'il nous disait pendant sa maladie: « Je ne m'ennuie pas, je ne souffre pas; je suis parfaitement heureux et paisible. »

A la nouvelle de la mort de leur Pen-t'ang, les chrétiens, de Fan-tchang ont été consternés. Voici quelques détails fournis aimablement par le R. P. Rouxel :

Ou-hou, le 14 avril 1912. — «... Le P. Tchang, de Tch'ao-hien, qui s'était rendu à Fan-tchang pour les fêtes pascales, m'écrivit qu'à l'annonce de la fatale nouvelle ce fut une vraie désolation dans sa maison, dans la chrétienté et aussi au dehors, car le Père était universellement estimé et aimé pour son infatigable dévouement aux malheureux et aux malades.

Dès que je pus, je me rendis à Fan-tchang pour consoler ces pauvres gens; il serait plus vrai de dire pour pleurer avec eux. J'arrivai le lundi de Pâques au soir, et vis par moi-même qu'on n'avait rien exagéré. Je décidai qu'on ferait un service le mercredi de Pâques, c'est-à-dire une absoute et des répons après la messe. Aussitôt, d'eux-mêmes les chrétiens se mirent en devoir d'orner l'église de tentures funèbres, d'improviser un catafalque et de préparer tous les accessoires, musique, gongs, etc., en usage pour les défunts de distinction en Chine.

Pendant ce temps je procédais avec le F. Tcheng au triage des notes, papiers, objets personnels du défunt, qui certes, frappé en pleine vie, ne s'attendait pas à disparaître si tôt. Ce fut une bien triste journée; mais je fus fort édifié de la pauvreté vraiment extrême de ce bon religieux. En particulier son vestiaire était absolument misérable. J'envoyai le tout aux Présentandines, pour le garder à la disposition du successeur: mais j'estime que quelqu'un qui aurait donné 15 dollars de l'ensemble, aurait fait un marché désavantageux.

Le P. Bizeul était plein de contrastes. A le voir en société et aux vacances, si vivant, si gai, si facile aux mots drôles et aux boutades originales, on l'eût pris facilement pour un Roger Bon-temps, et qui se la coulait douce. Rien pourtant de plus contraire à la vérité. Après l'avoir pratiqué plus de 10 années, je puis dire que le P. Bizeul était très surnaturel, très régulier dans ses exercices de piété. Partisan convaincu et pratique du strict nécessaire, il avait réduit ses besoins personnels à un minimum dont peu de missionnaires se contenteraient: tout à peu près passait à ses œuvres et aux pauvres. Je le savais déjà; mais je l'ai constaté une fois de plus en faisant son pauvre inventaire; et cela m'a beaucoup édifié.

Les chrétiens spontanément ont décidé que pendant un mois on réciterait le chapelet pour le repos de l'âme du seul missionnaire qu'ils eussent connu. Le mercredi, il y a eu plus de 90

communions à la messe: et ce fut très solennel et très touchant. C'était le cas sans doute de dire quelques mots de consolation et de doctrine à ces braves néophytes, mais je ne l'ai pas pu, j'étais trop ému : car si la mission perd un vaillant apôtre, je perds aussi un charmant voisin, un aimable hôte, et un ami très sûr. Tous ceux qui l'ont connu savent combien il faisait pour la joie de tous, avec un savoir faire et un entrain inlassables. — Les idées de Dieu ne sont pas les nôtres. D'ailleurs le bon Père avait mérité sa récompense, et peut-être en lui épargnant une trop longue maladie, le bon Maître lui a fait une grâce spéciale, qui sait?

LE PÈRE PLANCHAIS.

(Lettres du P. Dezaire).

Nagasaki, hôpital Saint-Bernard, 12 mars. — « J'ai bien fait de m'en tenir à ma première idée et de m'arrêter à Nagasaki... Pendant toute la traversée rien de particulier ; le P. Planchais a mangé de bon appétit, et pas un seul vomissement durant le trajet et même jusqu'à aujourd'hui. Débarqués à l'hôtel du Japon, un français qui patronne cet hôtel vint me voir, et nous nous mîmes à la recherche d'un hôpital et d'un médecin. Il me parla d'un ancien hôpital situé sur une colline en dehors de la ville, dirigé par un comité européen et sous la coupe d'une vieille sœur de l'Enfant-Jésus. Je cours le visiter et faire les démarches nécessaires pour faire admettre le Père. L'hôpital Saint-Bernard est tout simplement une maison japonaise à étage, avec véranda, servant d'hôpital. Une vieille religieuse très alerte et depuis 14 ans à ce poste, attend toujours des malades qui ne viennent pas, mais quand il en vient un, c'est tout son bonheur. Un boy et une cuisinière, et voilà toute la maisonnée. L'endroit est sauvage, entouré de bosquets de sapins et de chênes ; en bas toute la rade ; à droite, à travers les arbres, la ville... c'est délicieux : l'air est excellent et l'eau aussi. Nous nous y sommes transportés le 9 : le Père est au régime du lait et du grand air ; il demeure couché et est porté sur la véranda l'après-midi ; il est joyeux. J'ai pu obtenir de dire la messe à l'hôpital, pour la consolation du Père malade. »

Vendredi soir, 5 avril, un télégramme reçu à Zi-ka-wei, nous annonçait la mort du P. Planchais ; une lettre du P. Dezaire, du 31 mars, ne laissait déjà plus grand espoir : « Pour notre ma-

lade, je n'ai à vrai dire presque aucun espoir. L'enflure se généralise; la tête n'est pas toujours bien libéré, et autre chose de mauvais augure se manifeste du côté du cœur. Par contre, il mange passablement et digère avec des alternatives de diarrhée qui prouvent que le sprow est la maladie dominante; il n'est plus transportable, ce qui lui enlève toute idée de changer d'endroit. D'ailleurs il se plaît ici (à Nagasaki).

7 avril 1912. — Le Seigneur a permis que le Père restât dans l'illusion jusqu'à la fin, bien que je lui aie dit formellement plusieurs fois que le mal était sans remède et sa fin prochaine. Il me répondit une fois, le matin même de sa mort: « Alors je vais mourir » et aussitôt avec le plus grand calme, il ajouta: « C'est à vous d'avoir l'œil, il faut soigner la nourriture, le soleil commence à venir, je compte sur lui... » Une heure après je lui donnai l'Extrême-Onction et l'indulgence « *in articulo mortis.* » Il avait toute sa connaissance et répondit à tout distinctement. Dans la suite, il continua à s'entretenir avec nous disant: « Il fait bon ici, quelle paix, l'on n'entend que le vent dans les arbres ». Et à la sœur qui lui demandait de se souvenir d'elle en Paradis: « Bien certainement. »

Les quinze premiers jours qu'il fut ici, tout espoir n'était pas perdu. Il remontait et n'avait plus cette pâleur d'autrefois. La fièvre après une semaine avait cessé, il digérait bien et toute dyssenterie avait disparu. Cependant dans la suite l'enflure se manifesta de nouveau et gagna peu à peu tout le corps, enflure légère, mais de bien mauvais augure. A partir du 19 mars, je vis clairement que nous ne pouvions plus lutter contre la maladie, d'autant plus qu'à ce moment j'acquis la certitude qu'il était tuberculeux, et que ce mal s'était porté à l'estomac et au sommet de l'intestin. Le médecin japonais, qui le soignait ainsi que la sœur disent qu'il n'y a aucun doute à avoir là-dessus. Le bon Père mangeait comme un homme en pleine convalescence et s'affaiblissait de plus en plus. Depuis notre départ de Chang-hai, il ne voulait pas que je le quitte, et demandait toujours avant de prendre quoi que ce soit si j'avais dit de le lui donner. Les huit derniers jours on le veillait jour et nuit, et quand c'était moi, il voulait que je lui donne la main. Je finis par savoir pourquoi: il me dit qu'il se sentait comme entraîné par un courant, comme un homme qui tombe dans un trou, et que cette impression cessait dès qu'il me tenait la main; cela indiquait suffisamment que le cœur aussi défailait. Comme je lui demandais s'il souf-

frait? — « Mais pas du tout, sauf que j'ai du mal à respirer à fond. » Les cinq derniers jours furent calmes: avec simplicité, avec paix, et un bon sourire presque ému qui ne l'a point quitté jusqu'à la mort, le cher Père, s'éteignait doucement. Il a expiré à 8 h. 1/2 du soir, le Jeudi-Saint; ce ne fut que la dernière demi-heure qu'il fut sans connaissance apparente. Étaient présents à ses derniers moments le R. P. Gracy, supérieur du Grand Séminaire et le P. Procureur adjoint; ils étaient venus malgré le mauvais temps par des chemins difficiles, après une longue journée de confessions.

D'ailleurs ces bons Pères ont été pour nous d'une charité et d'une délicatesse exquis, venant nous visiter souvent. A cause de la Semaine Sainte l'enterrement aura lieu lundi 8 avril. L'office aura lieu à la cathédrale; le corps sera ensuite porté au cimetière des Pères des Missions Étrangères d'Urakami.

9 avril. — Le service funèbre a eu lieu à 8 heures; il y avait une assistance d'environ 300 personnes, malgré le très mauvais temps. Un très grand nombre ont accompagné le corps jusqu'au cimetière (deux grandes heures de marche), ne cessant de réciter le chapelet. C'était très consolant. (Du P. DEZAIRE).

LE FRÈRE LIEU.

C'est le soir de la fête de saint Ignace que le bon vieux frère Lieû nous a quittés. Malgré son grand âge, (on avait fêté cette année à Zi-ka-wei ses 70 ans), il travaillait encore, tenant lui-même tous ses comptes avec un ordre parfait, écrivant de sa main l'histoire de T'ou-sè-wè. Pourtant depuis quelques mois la faiblesse augmentait, et dans les derniers jours, il ne pouvait plus descendre à l'atelier, il devait travailler dans sa chambre. Toujours édifiant par sa régularité à suivre tous les exercices de la Communauté, il voulut encore assister, le 30 juillet, à l'exhortation domestique, et se fit conduire en jinrickshaw à Zi-ka-wei. Ce fut sa dernière sortie. Le lendemain, fête de saint Ignace, quoique très faible, il voulut descendre à la chapelle pour faire la Sainte Communion à la fin de la messe de 5 h. 1/2. Un quart d'heure après il était pris d'un fort vomissement. On le fit transporter à l'infirmerie de Yang-king-pang. Dans l'après-midi le P. Platel lui administrait les derniers Sacrements. Il n'y avait plus d'espoir en effet, dans la soirée, vers 11 heures, le Frère rendait doucement sa sainte âme à Dieu.

LE PÈRE LÉMOUR.

(Lettre du P. (Desnos.)

Nganking, 1^{er} août 1912.

« Le cher Père Lémour nous a quittés ce matin à 7 heures. A mon retour de Wuhu, voyant le grand changement opéré chez lui par la maladie, je lui conseillai d'aller à Chang-hai, il ne voulut pas: il attendait une réponse du R. Père Supérieur. Enfin hier soir nous l'avions amené à consentir à partir avec les PP. Durand et Vanara (de passage à Nganking), mais ce soir seulement. — Or, pendant la nuit, il se leva pour aller de sa chambre à la salle. En passant devant la chambre du P. Durand, il fut pris d'un étourdissement et faillit tomber. Le Père accourut immédiatement et pouvait à peine le soutenir. J'accourus à mon tour et nous pûmes l'asseoir près de la fenêtre. Il avait une soif dévorante. J'allai au puits lui chercher de l'eau fraîche. Ayant bu quelques gorgées il se trouva mieux et se recoucha. A cinq heures nouvel essai de se rendre de sa chambre à la salle: impuissance complète. Nous l'aïdons à faire sa toilette, il divaguait. Rentré dans sa chambre, il but à nouveau du soda, il se trouvait mieux et avait repris ses sens. Je restai avec lui. Puis au son de la cloche, il me dit d'aller célébrer la sainte messe. Je fis monter un domestique pour lui tenir compagnie. — Après ma messe, je remonte et trouve le pauvre Père étendu sans connaissance sur le parquet. Il était tombé de tout son poids sur le nez qui était écrasé, et sur l'arcade sourcilière gauche. (Il avait, paraît-il, dit au domestique d'aller réciter la prière avec les autres.) — J'essayai de le relever. Impossible. J'appelle les domestiques. Les deux Pères arrivent. Je lui donne vite l'Absolution et l'Extrême-Onction. Il est mort quelques instants après, à 7 heures, le jour de la saint Pierre-aux-liens, son patron. Sa dernière messe a été en l'honneur de saint Ignace. Comme il n'y a pas de cimetière ici, nous allons l'enterrer ce soir dans l'enclos, à cause de la terrible chaleur. Demain nous ferons un service à l'église. En perdant le cher Père Lémour, la Mission est privée d'un vigoureux et vaillant apôtre... Jusqu'à la fin, il a parlé des luttes du passé et de celles qu'il comptait engager à l'avenir. »

LE PÈRE A. DE GRANDMAISON.

(Lettre d'un Catéchiste du Père.)

Le 25 juillet, le Père de Grandmaison allait à Tao-kia-tchang pour dire une messe. Le 26, il rentrait à Han-chan; sur la route il eut beaucoup à souffrir de la chaleur. Le soir du 31 la fièvre montait jusqu'à 39°, dans la nuit jusqu'à 41°; le 1^{er} août, au matin, il avait encore plus de 40°; pourtant alors le Père conservait l'usage de sa raison comme d'ordinaire. Lui-même, après avoir consulté ses livres prit une médecine. Puis il m'a ordonné de louer une barque et nous avons décidé d'aller le 2 à Nanking pour sa maladie devint très grave: tout son corps était brûlant; puis le faire soigner. Hélas! dans l'après-midi (1^{er} août) vers 2 heures il perdit connaissance et vers 4 h. 3/4 il mourait. — Pendant sa maladie nous avons déjà envoyé une lettre à Houo-tchéou. Ensuite quand la maladie devint plus grave nous avons envoyé un homme exprès à Houo-tchéou chercher le Père Zi. Mais ce dernier n'était pas encore arrivé quand le Père de Grandmaison rendit le dernier soupir. »

DERNIERS JOURS DU P. A. DE GRANDMAISON (1).

Le 28 juillet, le P. André dit la messe à Han-schan en bonne santé.

Le 29 juillet, il fit un petit tour à cheval, pour visiter quelques chrétiens.

Le 30, il sortit pour visiter les champs qu'il avait achetés, avec de l'argent que sa mère lui avait envoyé; il paraissait très bien portant.

Le 31, fête de saint Ignace, après avoir dit la messe, il reprit sa promenade à cheval. A son retour il dîna comme de coutume, et ensuite se rendit à l'école des filles où il faisait construire une modeste paillotte pour loger ses catéchumènes.

Vers minuit, se sentant très fatigué, il appela son catéchiste très dévoué et se fit préparer un bain de pieds et après l'avoir pris il dit à son catéchiste de ne pas s'éloigner, il se couvrit chaudement afin de déterminer une transpiration qui ne fut pas assez abondante: la nuit fut donc mauvaise,

Le 1^{er} août, il se leva de grand matin, appela son catéchiste,

1. Détails communiqués par la famille.

lui ordonna d'envoyer un courrier à Han-schan, chez le Père son voisin pour lui annoncer qu'il passerait chez lui, et se rendrait à Nanking, ou même à Chang-hai, si besoin était. La chose fut faite. Vers 4 h. du matin, le P. André se sentant gravement atteint, s'en fut à l'Église et n'ayant pas la force de dire la messe, il se communia lui-même: c'était son dernier viatique. Il prit ensuite plusieurs remèdes qui ne firent aucun effet.

A 11 h., le P. André, préoccupé de son danger, manifesta le désir de voir le P. Zi son voisin, et dit qu'il était brûlé par la fièvre.

A 12 h., il prit encore en vain quelques remèdes, et ne perdait pas de vue son voyage à Nanking.

A 2 h., il fit louer une barque et se leva pour sortir, ce lui fut impossible et il dut se coucher.

Les catéchistes envoyèrent chercher le P. Zi pour les derniers sacrements. Quelques minutes après, le cher malade entra en agonie, et, seul, comme saint François-Xavier, et en pleine connaissance, il rendit sa belle âme à Dieu, vers 4 h. 3/4, le jeudi 1^{er} août 1912.

Les chrétiens du voisinage à la triste nouvelle, vinrent au nombre de 34 se confesser pour communier pour le Père le lendemain.

Prévenu aussitôt de la mort du P. André, le P. Rouxel donna des ordres pour que les papiers personnels fussent mis hors de toute main ou regards indiscrets, envoya de l'argent pour pourvoir à tout le nécessaire, et fit fermer la porte de la chambre du cher défunt...

LE PÈRE CAMILLE DE LA CROIX.

LE PÈRE DE LA CROIX DEVANT L'ARCHÉOLOGIE.

Notes et Souvenirs.

Article du « Pays de l'Ouest », 10 septembre 1911.

Le Père de la Croix naquit au château de Mont-Saint-Aubert, près de Tournai, le 14 juillet 1831. De ses années d'enfance, un souvenir dominait pour lui tous les autres: la fusillade des socialistes belges attaquant le manoir paternel. Peut-être, par la suite, et bien qu'il demeurât citoyen belge, son amour pour la France en fut-il accru; mais les liens plus anciens d'une double ascendance le rattachaient déjà à notre pays. Sa mère, Adèle de Lépine,

était de famille française et ses ancêtres paternels, les la Croix d'Ogimont, étaient établis à Valenciennes au XV^e siècle, lors du siège de cette ville par les Anglais. Que si le crépitement des balles socialistes éveilla la combativité native de son caractère, celle-ci du moins, et fort heureusement, devait rencontrer plus tard, loin du terrain politique, dans les luttes scientifiques, un aliment plus sain et des triomphes non sanglants. Il commença ses études dans sa province même, à Brugelette, dans un collège tenu par des Jésuites français. Lorsqu'en 1850 la liberté d'enseignement leur fut rendue, les uns et les autres revinrent dans leur patrie. Un collège s'étant fondé à Vannes, Camille de la Croix y suivit quelques-uns de ses anciens maîtres et c'est là qu'il termina ses études. Un an après, en juillet 1854, il entra au noviciat de l'ordre de Saint Ignace, à Issenheim (Alsace). Il en revenait comme maître d'études à Vaugirard en 1856. Ceux qui le connurent, fût-ce seulement dans les dernières années de sa vie, se le représenteront difficilement à vingt-cinq ans, dans un poste si tranquille. Ses chefs comprirent vite qu'ils avaient mieux à demander à ce tempérament enthousiaste et vibrant, voué par tous ses instincts, semblait-il, au culte des beaux-arts. Non sans succès, il s'était essayé d'abord à la peinture et l'on a vu de lui un *Saint François-Xavier* « d'un fort joli dessin, et d'une excellente couleur. » Que la physionomie de l'ardent apôtre des Indes ait tenté sa palette de préférence aux traits extatiques d'un contemplatif, voilà qui n'est pas pour nous surprendre, mais l'art musical, plus apte à traduire les sentiments extrêmes devait l'attirer davantage, et les maîtres d'alors, Gounod, Bazin, Auber, dont il s'était épris, ne dédaignèrent pas d'adresser leurs conseils et leurs encouragements au jeune compositeur. Devenu directeur des études musicales au collège de Metz en 1857, il suivait sans contrainte son goût naturel quand les trois années de théologie, obligatoires dans les ordres religieux, vinrent, de 1861 à 1864, le livrer à des méditations plus austères. Ordonné prêtre à Paris, il revenait, à la fin de 1864, prendre la direction musicale du collège Saint-Joseph de Poitiers. Tout le matériel scolaire de Brugelette, y compris sa riche bibliothèque, avait été transféré dans cet établissement nouvellement construit, somptueux et vaste. Le succès allait grandissant lorsque la guerre néfaste et les épidémies qui la suivirent firent licencier le collège, bientôt transformé en ambulance. Au bruit joyeux des élèves succéda la plainte des blessés. De chef d'orchestre, le Père de la Croix devint infirmier et ce ne fut pas un banal contraste que celui de sa douceur, de son,

adresse près des malades, opposées à la vivacité ordinaire de son ton et de ses allures.

La tempête passée, le collègue reprit sa destination première et le Père de la Croix ses attributions. Le vent de la prospérité se mit à souffler: dès l'année 1872 plus de 500 élèves accoururent et, dans la vogue croissante du collège, les solennités religieuses et profanes acquirent un éclat extraordinaire. Trois hommes, éminents à des titres divers, émergeaient en haut et puissant relief dans la plupart de ces solennités; l'évêque de Poitiers, hôte habituel de toutes les fêtes, célèbre par son apostrophe à l'Empereur et par la disgrâce qui en avait été la conséquence, autant que par l'éloquence de ses homélies; on vantait le charme de ses manières souvent opposé à l'obscurité de ses origines officielles; — pour accueillir l'évêque, au seuil du collège, un homme dont Phidias eût fait, en marbre de Paros, le maître des dieux, majestueux et superbe, doué d'un verbe prenant, fait pour traduire exquisément les sentiments les plus délicats, mieux que pour plaire, pour charmer. Naguère, dans un procès retentissant, l'ironie agressive d'un Jules Favre n'avait pu comprimer le murmure général d'admiration et de sympathie qui avait salué l'abbé Argand, s'avançant à la barre, dominant la salle de sa haute stature.

Un dialogue entre ces deux hommes: l'évêque, bientôt le cardinal Pie, et le recteur Argand, était un régal raffiné qui attirait au collège tout le Poitiers mondain. A côté d'eux, en face d'eux dans les représentations théâtrales, présidant à la partie musicale de la fête, un petit homme brun, à la tête barbue et chevelue, au teint pâle, aux yeux ardents, agitant frénétiquement devant l'orchestre, excellent d'ailleurs, une baguette qui semblait moins celle d'un chef d'orchestre que celle d'un magicien du moyen âge. Tout à son art, il semblait dans le sens étymologique du mot, le démon, ou si l'on a peur du mot, le génie de la musique. Que si quelques retardataires, battant les portes, venaient à troubler l'effet d'un *dolce* savamment préparé, une sorte de rugissement bref, lancé dans un furieux mouvement de crinière, ordonnait le silence, et nul, vieillard ou élégante dame, ne songeait à s'étonner; un sourire de la victime était sa réponse à l'apostrophe. A la chapelle, et quoi qu'il en puisse sembler tout d'abord, le Père de la Croix ne dépensait pas une moindre énergie. Pas grégorienne du tout sa musique d'église, et d'aucuns ou d'aucunes s'en offusquaient un peu. C'étaient des adaptations de Gounod, d'Au-

ber, de Rossini, un choix plus ou moins heureux de Lambillotte, ou des compositions personnelles.

Adossé au rebord de la tribune, où montait l'été la chaleur des fleurs, de l'encens et de la foule, je l'ai vu, quelquefois, les manches retroussées, le col de la soutane entr'ouvert sur sa poitrine velue, diriger un *Tantum ergo* ou un *Magnificat* comme on conduit une charge: on eût dit l'assaut du ciel, l'escalade des Titans conduite par l'un d'entre eux... Et pourtant, lorsqu'en dehors de toute pompe, il officiait lui-même à quelque autel retiré, nul n'était plus recueilli, nul religieux n'apportait à manier l'hostie consacrée des gestes plus lents et plus doux... c'était l'infirmier de 1870, soulevant et pansant un blessé très cher. Là encore, réapparaissait le contraste des sentiments les plus opposés en apparence: le recueillement profond du religieux pendant de courts instants, la fougue passionnée, et nullement contenue à l'ordinaire, de l'artiste. Ce dernier seul néanmoins — il n'est que juste de le reconnaître — attirait violemment et retenait l'attention des élèves et du public poitevin. Mais qui donc eût pu prévoir que sa passion pour la musique, exclusive de toute autre chose, allait brusquement se tourner vers un autre objet et sa vie s'orienter avec la même ardeur tempétueuse, vers un autre idéal?

Il en advint pourtant ainsi. Brusquement, la baguette du chef d'orchestre s'alourdit dans sa main et, métamorphosée en pioche habile, comme par l'effet d'un enchantement subit, elle alla réveiller sous la terre des cités ensevelies. Les mille voix de la presse célébrèrent les trouvailles heureuses du nouvel archéologue et ce concert, où les notes discordantes de la critique ne manquèrent pas toujours, étouffa, au point de les faire oublier, les derniers échos des sonorités orchestrales.

Et ceci se passait, il y a trente ans à peine, au pays de la fée Mélusine.

E. GINOT.

INAUGURATION DU MONUMENT DU PÈRE DE LA CROIX.

(Article du Courrier de la Vienne).

Elle ne devait pas, elle ne pouvait pas s'effacer de l'esprit et du cœur des Poitevins la mémoire du P. de la Croix! Et nous sommes reconnaissants à la Société des Antiquaires de l'Ouest

d'avoir pris l'initiative d'élever, dans un cadre merveilleusement approprié, le monument destiné à la rendre impérissable.

C'est qu'elle est étrangement curieuse et captivante, la physiologie de ce fouilleur, de ce savant, qui a promené sur les replis de notre vieux sol, comme sur tous les rayons de nos bibliothèques, le regard extraordinairement pénétrant que l'éminent artiste, M. Octobre, a si bien su faire revivre dans le bronze, pour en arracher les secrets du passé, qu'une sorte de divination, mise au service d'un travail acharné, lui permettait seule de surprendre!

Et, bizarrerie des choses d'ici-bas! le P. de la Croix, qui a vécu fasciné par le mystère de tout ce que le temps avait enseveli dans l'oubli, et qui était heureux seulement lorsqu'il était arrivé à éclairer et à déchiffrer ce qui paraissait l'inexplicable, se propose lui-même comme une énigme aux recherches et à l'analyse des psychologues!

Elles sont rares, les natures comme la sienne, faites de heurts et de contrastes aboutissant à d'aussi heureux résultats.

A Poitiers, vous l'avez tous vu, le P. de la Croix; presque tous, vous l'avez connu; pour la plupart vous l'avez aimé. C'est un original, disiez-vous d'autant plus volontiers que, vous le saviez, le qualificatif ne l'effrayait pas. Mais son originalité vous plaisait, parce que c'était celle de la science, de l'art et du bien.

Quelle vie mouvementée et variée dans son unité il a eue jusqu'à son extrême vieillesse, ce gentilhomme qui semblait fait pour être un d'Artagnan et qui, sur 80 ans, en a passé 57 dans l'état religieux!

A le voir se redressant dans sa petite taille comme un Napoléon, le visage aux traits fins, mais durement burinés et convulsionnés presque, l'œil en feu, la tête altière embroussaillée d'une longue barbe et de grands cheveux flottant dans le plus beau désordre au gré de tous les vents, le verbe sec et haut, la démarche vive et saccadée, on pensait se trouver en face d'un être indomptable et fougueux ne connaissant que le caprice et préparé pour toutes les folies.

Il eût été cela sans l'aide de sa remarquable intelligence, qui l'avait averti des dangers auxquels l'exposaient les ardeurs d'un tempérament en perpétuelle ébullition. Et tandis que d'autres mettent au service du mal les dons qu'ils ont reçus de la nature, cet être vraiment extraordinaire ne se contentant pas d'employer au mieux ses brillantes qualités, eut le secret de canaliser et de diriger ses défauts eux-mêmes pour les utiliser et les faire

tourner au bien; c'était un brave homme; c'était donc aussi un homme habile!

Mais n'avions-nous pas raison de vous dire que tout est contraste dans la vie peu banale de Camille de la Croix, qui né dans un château devant les sourires d'une grosse fortune, a abrité ses vieux ans et est mort pauvre, pauvre parce qu'il avait tout donné, sous le toit disjoint d'une baraque en planches? Jugez-plutôt.

Dès son adolescence, on se demande avec inquiétude ce qu'il adviendra de ce caractère marqué pour l'indiscipline. Qu'on se tranquillise: après quelques premiers bonds désordonnés, il assure sa course, et, se sentant épris d'indépendance, du coup il se met, par un prodigieux effort de volonté, à donner à cette indépendance l'expression la plus noble et la plus élevée en la poussant jusqu'à le rendre indépendant de lui-même; il se fait religieux et choisit l'ordre où, plus que dans n'importe quel autre, il faut obéir. Il se fait jésuite!

Certes, ce fut un jésuite un peu singulier que le P. de la Croix, parce que partout et toujours il ne pouvait que se singulariser. Ce fut un jésuite botté, éperonné presque, pourrions-nous dire, nous qui avons été son élève au collège, et avons connu ses brusqueries et ses rudesses, comme sa bonté, un jésuite dont la main tenait aussi souvent la pipe que le bréviaire, mais un jésuite profondément attaché à son ordre, auquel il tenait par dessus tout.

Artiste connaissant toutes les audaces et savourant les enthousiasmes les plus divers, il a été tour à tour peintre, musicien, architecte, archéologue. Et même, avant de se mettre à creuser la terre pour y faire les découvertes qui l'ont illustré, il avait voulu fouiller les âmes. Pendant plusieurs années, détail oublié! le P. de la Croix s'était exclusivement consacré à la direction spirituelle, et, à son confessionnal, dont ils ne s'étaient approchés tout d'abord qu'avec timidité, de nombreux pénitents ont goûté la bonté de son cœur et son indulgence pour les misères humaines.

En lui on sentait la race, et, cependant, cet aristocrate, qui avait souvent des éclairs de fierté, se faisait plébéien avec les plébéiens, dont il avait su gagner la particulière affection.

Belge de naissance, il garda toute sa vie le culte bien légitime de sa nationalité, tout en donnant son cœur à la France, à laquelle il laissait l'illusion de lui avoir toujours appartenu: cet

homme du Nord semblait être un méridional à tous crins, soit dit sans jeu de mots.

Enfin, il sut conquérir ceux-là mêmes qui faisaient le plus d'opposition à l'illustre Compagnie dont il affirmait en toutes circonstances sa fierté d'être l'un des fils: Paul Bert, Jules Ferry, Antonin Proust, pour ne citer que ceux-là, étaient ses admirateurs; Quicherat, son ami intime; et un ministre du gouvernement qui l'avait expulsé de sa cellule de religieux, s'empressa d'épingler sur sa soutane de proscrit la croix de la Légion d'honneur!

L'INAUGURATION

Samedi soir, à 4 heures, auprès de l'hypogée des Dunes, les Antiquaires de l'Ouest et la Société française d'archéologie réunis en Congrès ont procédé à l'inauguration du monument élevé à sa mémoire sous le haut patronage de S. M. le Roi des Belges.

S'étaient excusés: M. le Préfet de la Vienne, M. le Maire de Poitiers

Mgr. l'Evêque s'était fait représenter par M. l'archiprêtre de la Cathédrale.

Le soleil était un peu chaud; mais il n'avait pas empêché une foule élégante, — où les toilettes variées des touristes, parmi lesquelles on croyait voir passer sous des gazes et des mousselines multicolores quelques gracieuses prêtresses des temps antiques, se mêlaient agréablement aux crânes chenus et aux fronts graves des savants archéologues, — de venir saluer le buste du P. de la Croix.

Parmi les personnes présentes: le R. P. Adrien de la Croix, frère du défunt; M. le Vte de Ghellinck, délégué du gouvernement belge; M. Lefèvre-Pontalis, Directeur de la Société Française d'archéologie et Madame Lefèvre-Pontalis; M. Héron de Villefosse, membre de l'Institut, Président de la Section d'archéologie au Comité historique du Ministère de l'Instruction publique, Mlle de Villefosse; M. Thabaut-Deshoulières, Directeur-adjoint de la Société française d'archéologie de Bruxelles; M. Labaude, délégué de S. A. S. le Prince de Monaco; M. R. Chevalier, secrétaire général de la société française d'archéologie; Mme et Mlle Laporte-Bisquit; Marquis de Fayolle, Président de la Société archéologique du Périgord; Cte Charles de Beaumont Vice-Président de la Société archéologique de Nantes; M. Breuillac, délégué de la So-

ciété historique des Deux-Sèvres; M. Robert Triger, Président de la Société archéologique du Maine; M. Beneix, correspondant du *Figaro*, Directeur du *Pays d'Ouest*, M. René Valette, Directeur de la *Revue du Bas-Poitou*, M. Octobre, statuaire, et Madame Octobre; M. le général Marquis de Moulins de Rochefort, M. le général Papuchon, etc. etc.

DISCOURS DE M. DE LA MÉNARDIÈRE.

M. de la Ménardière, Président de la Société des Antiquaires de l'Ouest, prononce le premier discours.

C'est un exposé, présenté avec le talent et l'art habituels au savant professeur, des grandes lignes de l'histoire des provinces de l'Ouest, de l'époque gallo-romaine à l'époque carolingienne. L'orateur signale combien précieuses ont été pour la science historique les découvertes des monuments de ces époques mis à jour par le P. de la Croix.

Nous sommes profondément reconnaissants à M. le vicomte de Ghellinck-Waernewyck d'avoir bien voulu nous communiquer le texte de son discours, qui fit suite à celui de M. de la Ménardière et que nous sommes ainsi heureux de reproduire ci-après:

DISCOURS DU VICOMTE DE GHELLINCK.

MESSIEURS,

En présence du monument que vous inaugurez aujourd'hui, je sens mon cœur battre avec fierté et reconnaissance.

Avec fierté, parce que cet hommage est rendu à la mémoire d'un compatriote, d'un Belge illustre, qui a porté au loin la renommée de sa science et de ses travaux archéologiques.

Avec reconnaissance, parce que le Monument élevé au Père de la Croix transmettra à la postérité les sentiments d'estime et d'admiration que tous, ici, vous éprouvez pour celui, qui né sur terre belge, avait consacré son temps, ses travaux, son énergie à la France des temps passés, et qui, avec une ardeur inlassable, avait arraché au sol ses secrets, et retrouvé des monuments enfouis, perdus et oubliés depuis longtemps.

Il est nôtre, par sa naissance, mais il est vôtre par ses travaux et l'œuvre immense qu'il vous lègue.

Aussi, nous Belges, nous nous associons de tout cœur à l'hommage rendu à sa mémoire.

S. M. le Roi des Belges a bien voulu participer à la belle cérémonie d'aujourd'hui et par sa généreuse souscription et en accordant son haut patronage au projet d'érection du monument.

Le Gouvernement Belge vous est vivement reconnaissant de mettre ainsi en pleine lumière la valeur et les mérites de ce modeste mais illustre archéologue.

En face de l'Hypogée des Dunes, découverte capitale faite par le P. de la Croix, s'élèvera désormais son buste, supporté par une stèle.

C'était bien là le lieu propice, l'endroit désigné entre tous pour lui élever un monument.

Il y sera au milieu de ses découvertes, entouré des sarcophages et des fragments artistiques de toute sorte, exhumés par lui.

Sa mémoire restera unie aux fruits de ses travaux et de ses labeurs, et son souvenir planera ici sur tous les visiteurs du célèbre Hypogée.

Il en sera désormais inséparable.

Camille-Adolphe-Ferdinand-Marie de la Croix naquit en Belgique le 21 juillet 1831, au château de Mont-Saint-Aubert, près de Tournai.

Il était fils d'Arthur de la Croix et d'Adèle-Clotilde, fille du baron de l'Epine.

Il appartient à une ancienne famille de la noblesse belge, qui posséda sous l'ancien régime les seigneuries d'Ogimont, de Maubray, de Gages, de Seigneureuil et de Berjan.

Un de la Croix épousa au XVII^e siècle la dernière héritière de la maison de Cordes et par suite de cette alliance les de la Croix d'Ogimont prirent les armes de Cordes, mettant leurs anciennes armes en cœur de l'écusson.

Elevé dans un milieu très religieux, il entra en 1854 au noviciat des Pères Jésuites et, après avoir été ordonné prêtre, il fut envoyé à Poitiers en 1865. Le P. de la Croix faisait tout ce qu'il entreprenait avec fougue et ténacité.

Après s'être occupé, au Collège libre de Saint-Joseph, de musique et de dessin, il se sentit attiré peu à peu vers les choses du passé et, à partir de 1877, il commença à s'adonner aux recherches archéologiques, véritable passion qui ira toujours grandissant.

Le Père de la Croix possédait une belle fortune qu'il dépensa généreusement à ses bonnes œuvres et à ses travaux. Car si l'archéologue parlait en lui, l'homme de cœur, de foi, de devoir

et de charité faisait aussi souvent entendre sa voix. Et comme l'a très bien dit M. Ginot, dans le discours qu'il a prononcé le 17 avril 1911, aux obsèques du P. de la Croix, dans l'humble maison de bois, dans ce musée de planches transformé en chapelle ardente où reposait la dépouille mortelle du Père, on vit défiler pendant plusieurs heures de pauvres gens accourus des faubourgs et de la ville basse, en habit de travail, recueillis et tristes. Comme le dit M. Ginot, ces deux hommages se complètent : hommage des savants réputés, hommages des petits et des pauvres. Ils honorent l'homme de cœur et de science que l'on pleurait.

Le P. de la Croix achetait de ses deniers les terrains nécessaires à ses fouilles, puis léguait à la Société des Antiquaires de l'Ouest son hypogée des Dunes et toutes ses collections. Il ne pouvait donner une meilleure destination à sa fortune, que de la consacrer comme il l'a fait à ses fouilles et à ses travaux, élevant ainsi un monument impérissable à l'archéologie. Artiste dans l'âme, aimant éperdument le passé, il consacrait toute son énergie à ressusciter ces époques lointaines disparues.

Je ne vous redirai pas l'histoire de cette existence remplie ; d'autres, plus autorisés que moi l'ont fait. Ils l'ont plus particulièrement connu, aidé et assisté dans ses fouilles ; qu'il me suffise de citer le remarquable travail de M. Emile Ginot, ancien président de la Société des Antiquaires de l'Ouest. Pour la bibliographie du P. de la Croix, il analyse 170 ouvrages, études ou notices, dus à la plume féconde de l'archéologue, dont vous inaugurez aujourd'hui le monument.

Et de plus, le monde savant, remué par ses merveilleuses découvertes, les a analysées, louées et quelquefois discutées.

Cela a donné lieu au chiffre énorme de 334 publications diverses sur ses fouilles et découvertes, et cela sans y comprendre de nombreuses notices nécrologiques parues sur lui.

Qui de vous ne se rappelle encore cette belle et caractéristique figure ? La barbe épaisse, les longs cheveux encadrant un visage où la bonté se lisait, mêlée à une volonté énergique.

Car le P. de la Croix avait cette caractéristique des grands hommes : Vouloir, c'est pouvoir.

Et, lorsqu'il voulait une chose, domptant tous les obstacles, aplanissant toutes les difficultés, il arrivait toujours à son but. Ses nombreuses découvertes en sont la preuve.

Un simple indice lui suffisait et lorsqu'il l'avait trouvé, comme

il était doué d'une perspicacité merveilleuse, il prédisait la victoire, ayant à peine commencé les fouilles.

L'intrépide chercheur encourageait ses ouvriers, les excitait au travail par ses paroles à la fois rudes et amicales, qui le faisaient tant aimer; se mettant lui-même à l'œuvre, la pioche à la main, éventrant le sol, disparaissant dans les trous qu'il avait creusés, sans souci de salir ou de déchirer sa soutane.

C'était alors qu'il fallait le voir, ayant enfin trouvé! Il se redressait de toute sa hauteur, l'œil étincelant, il était triomphant et heureux, et comme transfiguré, et tenant à la main l'un ou l'autre débris exhumé, il faisait immédiatement à tous les assistants une conférence improvisée, pleine de verve et d'entrain, sur la découverte qui venait d'être faite.

C'était un véritable apôtre de l'archéologie et il avait le don de convaincre, souvent même ses contradicteurs.

Rappelez-vous le Congrès de Poitiers de 1903. Il y prit constamment la parole, instruisant, discutant et prouvant le bien fondé de ses théories.

J'ai eu le bonheur de le voir et de l'entendre et cette vision m'est restée profondément gravée dans la mémoire. Il fut l'âme de ce Congrès.

Je le vois encore et beaucoup d'entre vous se le rappelleront, se faisant un piédestal de n'importe quoi, pour mieux se faire entendre de la foule des archéologues pressée autour de lui. Il parlait avec conviction et chaleur et tout le monde l'écoutait. Sa conférence entre autres devant l'église Saint-Hilaire fut très appréciée.

Tel était l'homme, ardent, dévoué, convaincu, et avec ce caractère digne des temps passés, il devait réaliser de grandes choses, et il les a réalisées: vous en avez les preuves sous les yeux.

L'Hypogée Martyrium, la découverte de la « Memoria » de l'abbé Mellébaude, suffirait seule à rendre un homme célèbre. Mais à côté de cela, que d'autres trouvailles!

Ses recherches sur le baptistère de Saint-Jean; les fouilles entreprises à Nouaillé pour retrouver l'ancienne crypte de l'église abbatiale et le tombeau de saint Junien; les fouilles de Berthouville et de Saint-Maur de Glanfeuil; les ruines gallo-romaines exhumées à Sanxay; la découverte à Poitiers, sous la Cathédrale, de la chapelle de Saint-Sixte et de l'absidiole primitive, partie de la Cathédrale mérovingienne, et tant d'autres fouilles et recherches ayant produit quantité de sarcophages, de sculptures,

de stèles, d'inscriptions et de débris de toute sorte, dont le P. de la Croix a peuplé le Musée de Poitiers, les galeries lapidaires de la Société des Antiquaires de l'Ouest et le Musée Mérovingien du Temple de Saint-Jean.

Le P. de la Croix a fait siennes, durant toute sa vie, les paroles de saint Jean: *Colligite fragmenta ne pereant*. Et grâce à lui ces fragments ont été recueillis et ne périront plus.

Vous lui rendez aujourd'hui un hommage public et éclatant, et c'est de tout cœur, qu'au nom des Belges, je m'associe à cet hommage si mérité.

DISCOURS DE M. HÉRON DE VILLESOSSE.

M. Héron de Villefosse parle ensuite de l'intimité qui existait entre deux hommes bien différents d'opinions et de sentiments, mais que la science avait réunis dans une amitié touchante. « Je me souviens avec émotion, dit-il, de la joie de Quicherat le jour où le ministère de l'Instruction publique attachait la croix de la Légion d'honneur sur la poitrine de notre ami. »

L'orateur célèbre le coup d'œil pénétrant de l'illustre fouilleur qui devinait tout de suite et sans hésitation à quel endroit précis il fallait donner le coup de pioche.

Parlant de ses découvertes, il s'écrie : « Les plus retentissantes furent à coup sûr Sanxay et cet hypogée des Dunes où vous avez eu, Messieurs, l'heureuse idée de lui élever le monument que nous inaugurons aujourd'hui. C'est ici, en effet, que sa pensée se reportait sans cesse et avec le plus de douceur. Par une association d'idées, facile à comprendre, il unissait dans son cœur à l'hypogée des Dunes le Temple Saint-Jean où il a fondé, comme vous avez pu le constater tout à l'heure, le plus admirable musée de l'art Mérovingien, trait d'union entre l'art antique et l'art du moyen âge, et au-dessus duquel sa grande âme plane pour l'éternité ».

Il termine en remerciant l'éminent sculpteur au talent souple et délicat, dont l'habile ciseau a fait revivre avec tant de fidélité les traits de notre grand ami et tous ceux dont l'esprit subtil et ingénieux a su trouver pour entourer sa vivante image les emblèmes les plus propres à nous rappeler sa foi et ses travaux.

DISCOURS DE M. LEFEBVRE-PONTALIS.

M. Lefebvre-Pontalis se lève à son tour.

Il dit que 170 des congressistes qui ont pris part à la session du Congrès d'Angoulême sont présents à cette inauguration et rappelle que le P. de la Croix avait été l'âme de la session précédente de 1903.

Il énumère les travaux et les fouilles du célèbre archéologue : Sanxay, Nouaillé, Civaux, Antigny, Yzeure, Glanfeuil, les Bouchauds, Saint-Philibert-de-Grandlieu, Berthouville. « Ces noms, dit-il, sonnent comme autant de bulletins de victoires dues à sa « perspicacité et à sa persévérance ».

UNE PALME AU PIED DU MONUMENT.

Enfin M. Béneix, aux noms des régionalistes du pays d'Ouest, dépose une palme magnifique au pied du monument et assure que partout ses commettants mèneront le bon combat régionaliste.

*
**

M. de la Ménardière, dont nous regrettons vivement de n'avoir pu, comme nous l'espérions, nous procurer, pour en faire une analyse plus complète, le magistral discours, dans lequel il a exprimé avec des accents partant du cœur sa reconnaissance pour tous ceux qui ont contribué à l'érection de ce monument, et tout d'abord à Sa Majesté Albert I^{er}, Roi des Belges, qui n'a pas voulu y demeurer étranger et a bien voulu accorder à l'œuvre son haut patronage, pour aller, sans oublier personne, à M. Octobre, l'artiste heureusement inspiré, qui a doté notre ville du buste fait en souvenir de sa patrie poitevine spontanément, généreusement, M. de la Ménardière, disons-nous, prononce la clôture de la cérémonie et invite les assistants à visiter l'hypogée.

LA VISITE DE L'HYPOGÉE.

Tous se répandent alors sur le vaste terre-plein au milieu duquel s'élève souriant et d'une ressemblance étonnante le buste du P. de la Croix. L'habile artiste, comme l'a si parfaitement dit M. de la Ménardière, a bien rendu ce front large et puissant, ce visage énergique, ce regard perçant, toute la tête enfin dont l'ensemble rappelait ces races mérovingiennes à l'histoire desquelles il avait travaillé.

Les honneurs de cette visite sont faits tout d'abord au représentant du gouvernement belge, à qui ils revenaient bien, car

vraiment, la Belgique a donné des manifestations réitérées de tout l'intérêt qu'elle prenait à cette fête. C'est ainsi que M. le chevalier Marchal, secrétaire de l'Académie royale des sciences, lettres et beaux-arts de Belgique, avait envoyé un télégramme pour exprimer combien l'Académie royale s'y associait de cœur.

Pendant longtemps, tous ont admiré les magnifiques ruines de l'hypogée-martyrium, dont les substructions affectent la forme d'une chambre basse divisée en deux compartiments par une différence de niveau. Les sarcophages qui s'étalent au fond de ces salles et les inscriptions murales et lapidaires mises à jour par le P. de la Croix ont vivement sollicité la curiosité des visiteurs, que cette sépulture édiflée par Mellebaude vers le VII^e siècle a intéressés au plus haut point.

Et ce n'est que longtemps après la fin de la cérémonie que les derniers d'entre eux se sont retirés emportant un souvenir ému de tout ce qu'ils venaient de voir et d'entendre.

Ainsi s'est terminée cette journée consacrée à la mémoire vénérée d'un prêtre savant qui pendant près d'un demi-siècle a été l'une des figures les plus connues et les plus aimées de notre ville.

LE SERVICE DE SAMEDI MATIN.

Ne terminons pas ce compte-rendu fait au courant d'une plume impuissante à reproduire comme il aurait fallu l'intérêt des instants trop courts passés à l'hypogée-martyrium sans dire que le matin du même jour, à 7 h. 1/2, une messe de requiem avait été célébrée, à la chapelle du collège Saint-Joseph, par le R. P. Adrien de la Croix, pour le repos de l'âme de son frère.

A cette messe, à laquelle assistait une nombreuse délégation de la Société des Antiquaires de l'Ouest, M. l'abbé Compaing de la Tour Girard a prononcé une allocution qui a été un délicat et touchant panégyrique du défunt.

DINER INTIME.

Enfin, pour terminer la journée, un dîner intime, offert par le Conseil de la Société des Antiquaires de l'Ouest à ses hôtes les plus illustres et aux principaux membres des sociétés savantes qui étaient venus à Poitiers à l'occasion de la fête d'inauguration. M. le Président de la Ménardière a porté à S. M. le Roi des Belges un toast chaleureux que tous les assistants ont écouté

debout et qui les a vivement impressionnés. M. Ginot, ancien Président, dans une improvisation des plus heureuses, est venu à son tour lever son verre à M. le Vicomte de Ghellinck, aux divers orateurs qu'on a eu l'occasion d'applaudir au cours de ces cérémonies, et enfin à l'artiste, M. Octobre, dont il ne pouvait faire un plus délicat éloge qu'en lui disant :

« L'immortalité, que l'homme, ce passant, et l'art, ce magicien, peuvent donner ici-bas, M. Octobre l'a conférée à la physionomie vibrante du R. P. de la Croix. »

Et, maintenant, oui, l'immortalité est acquise au savant, bon et généreux qu'on vient de fêter et de pleurer. Son buste s'élèvera pour toujours, espérons-le, au milieu des sarcophages, des stèles, et des pierres tombales qui profilent parmi les arbustes et les fleurs leurs silhouettes qui lui ont été si chères, au-dessus de ce Poitiers des vieux âges, que sa pioche a creusé et fouillé, que son souffle a ressuscité. — *Cinéma.*

BIBLIOGRAPHIE.

Bibliographie des travaux archéologiques du R. P. de la Croix, précédée du discours prononcé à ses obsèques et d'une note biographique.

Par M. Emile Ginot, président de la Société des Antiquaires de l'Ouest.

Poitiers, Imprimerie Blais et Roy, 1911, in-8°, pp. 92.

Le volume renferme la liste:

1°. Des ouvrages, articles, lettres, publiés par le P. de la Croix.

2°. Des ouvrages, notices, et articles publiés sur les découvertes du P. de la Croix.

3°. Des articles nécrologiques et biographiques.

4°. L'iconographie : Portraits, bustes, statues du P. de la Croix, gravures des monuments découverts, etc.

En tout 556 numéros.

VARIA.

UNE STATUE DE JEANNE D'ARC A LAVAL.

C'est au mois de juillet 1910, que la pensée me vint de faire ériger à Laval une grande statue de Jeanne d'Arc — non pas dans

l'intérieur d'une église — mais au grand soleil, sur une place publique, où elle frapperait la vue de tous les passants et réveillerait sans cesse en eux le souvenir de sa radieuse mémoire. Dresser son image dans toutes nos grandes cités, n'était-ce pas là le vrai moyen de rendre durable *cet élan de dévotion* envers la sainte Libératrice de la patrie, qu'avaient suscité dans la France entière les magnifiques fêtes de sa béatification? Or, pour des raisons historiques bien connues, il appartenait à la ville de Laval d'être des premiers à donner cet exemple.

Un artiste lavallois de talent, M. Roger de Préville, était précisément l'auteur d'une Jeanne d'Arc très originale, très admirée, qui avait figuré au dernier salon et obtenu une médaille d'or à l'exposition d'art religieux: la vierge guerrière, revêtue de sa blanche armure, un genou en terre, serre contre son cœur son épée et son étendard. Dans une attitude pleine de noblesse et d'énergie, elle fixe le ciel, jetant vers Dieu un dernier appel qui lui obtiendra la victoire: *C'est la prière avant le combat!* Cette œuvre de haute inspiration fut tout naturellement choisie comme modèle de la statue projetée. On décida qu'elle serait en bronze, qu'elle aurait 3 mètres de haut et reposerait sur un socle en granit de même hauteur. Enfin qu'elle serait élevée par souscription populaire départementale.

L'emplacement fut vite trouvé: on avait dernièrement supprimé un bassin occupant le centre de la *Place Hardy de Lévari*, qui s'étend au-dessus de la Cathédrale. Ce terrain, resté vacant et entouré de chaque côté par deux grands squares, semblait attendre la statue de notre Bienheureuse.

Dès lors, il était possible de commencer les démarches pour faire aboutir le projet: elles devaient être fort longues et fort difficiles!... Avant tout, il fallait obtenir du *Conseil municipal*, la *concession du terrain*. Dans ce but, une pétition fut rédigée, et je dus aller solliciter une à une les adhésions à domicile: on se montra en principe très favorable à l'entreprise: j'obtins exactement 47 signatures de personnalités lavalloises appartenant à tous les milieux et un peu à toutes les opinions: hommes du monde, bourgeois, magistrats, commerçants, grands industriels. Mais, qui serait le président de ce *Comité d'initiative*, ainsi constitué? — Tous se dérobaient les uns après les autres, redoutant les responsabilités, l'argent à avancer, que sais-je? — Enfin, à force d'instances et de supplications, le Commandant de Saint-Roman finit par accepter!

Avant de présenter la pétition au Conseil municipal, il était

d'abord indispensable de pressentir le Maire, radical, M. Boissel, et de gagner sa sympathie. Les choses allèrent toutes seules, malgré les craintes que l'on pouvait avoir : « Jeanne d'Arc, dit-il, appartient à tout le monde... aussi bien à nous qu'à vous ! Je ne vois donc pas pourquoi on refuserait de glorifier cette héroïne nationale, et d'embellir notre ville avec sa statue, etc., etc. ».

C'était une première victoire. Mais, n'allait-on pas maintenant rencontrer au sein du Conseil municipal, composé presque uniquement de blocards, une opposition irréductible ? Il fallut solliciter un à un les plus farouches, les chefs de groupes. S'assurer sinon de leur adhésion, du moins de leur silence... Tous ces préliminaires traînèrent beaucoup en longueur : on laissa passer deux séances du conseil sans lui soumettre la pétition. Enfin, le samedi 25 février 1911, figurait à l'ordre du jour cette question, confondue parmi beaucoup d'autres : « *Une statue de Jeanne d'Arc à Laval.* » Le maire d'un ton indifférent lut le texte de la pétition ;

Le voici :

« A Monsieur le Maire, à Messieurs les Conseillers municipaux.

« Messieurs,

« Mandataires d'un groupe de vos concitoyens désireux d'honorer Jeanne d'Arc, à laquelle Laval fournit d'illustres compagnons d'armes, nous avons l'honneur de vous demander de bien vouloir nous accorder un emplacement, ainsi que l'autorisation d'y élever une statue de l'héroïne. Cette statue pourrait être érigée en tel endroit qu'il vous plairait de nous céder ; nous nous permettons toutefois d'indiquer que la Place Hardy semblerait se prêter admirablement à la réalisation du projet. Dans l'espoir d'une réponse favorable, nous vous prions d'agréer, Monsieur le Maire, Messieurs les Conseillers municipaux, l'expression de nos sentiments les plus distingués.

Le Président, J. de St-Roman, »
suivent 46 signatures.

Pendant la lecture de ce document, on avait mis en circulation quelques photographies de la statue : « Oh ! mais, c'est une œuvre d'art, s'écrie l'adjoint Môle ! »

« Y aura-t-il de l'argent à verser, » dit une voix ? — « Non, ils paieront tout ! » — « Les camelots du Roy ne viendront-ils pas ma-

nifester, lors de l'inauguration? » — « On restera sur le terrain purement patriotique! » — Il est passé au vote.

La demande fut accordée à l'unanimité!... C'était un triomphe et un triomphe vraiment inespéré!

Tous les journaux, rendant compte de la séance du Conseil municipal, publièrent la nouvelle, qui se répandit aussitôt en ville et dans le Département, et on commença à prêter au projet, ainsi officiellement approuvé, une sérieuse attention.

Le premier soin du comité fut de supporter les frais que demanderait l'érection du monument: on pensa que dix mille francs suffiraient; mais comment se les procurer? Nouvel arrêt, nouvelles tergiversations de plusieurs semaines. Enfin le président se décida à réunir dans son salon une quinzaine de dames, qui voulurent bien se faire les *aumônières de Jeanne d'Arc*. Deux par deux, l'une appartenant à la noblesse, l'autre au grand commerce, elles parcoururent les différents quartiers de la ville, et, en deux ou trois mois, elles recueillirent assez péniblement 4.500 francs.

Cette somme parut suffisante au comité, pour autoriser M. de Préville à commencer la statue. Il partit pour Paris, dans les premiers jours d'octobre.

Cependant, après ce premier effort, il fallait continuer à trouver l'argent! Le comité n'ayant pas l'air de s'en soucier, je lui proposai de faire appel au Département. Deux genres de souscriptions furent lancées: l'une pour les châteaux, l'autre pour les 276 communes de la Mayenne.

Hélas! les résultats furent maigres: une vingtaine de châteaux répondirent sur près de 200 qui avaient été sollicités, et à peine 80 communes envoyèrent leur offrande! Le trésorier du comité, après avoir fait sa caisse, constata qu'elle contenait 7.800 francs environ. De longs mois s'écoulèrent encore, avant que le comité voulut bien consentir à faire commencer les travaux du socle. Quand il s'y décida, l'entrepreneur objecta aussitôt qu'il ne pouvait répondre d'être prêt pour l'époque demandée, 19 mai 1912 qui était cette année la date de la fête liturgique de Jeanne d'Arc. On était déjà au mois de mars! que ne l'avait-on prévenu seulement au mois de janvier!... Mêmes lenteurs pour les travaux de fondations, et pourtant le terrain sur lequel devait s'élever la statue était fort sujet à caution: Là se trouvaient autrefois les fossés de la ville, s'étendant de la porte Becheresse à la Tour Renaise et à la Porte Saint-Martin. De fait, quand on commença à creuser, impossible de trouver un fond solide! Arrivé à 3 mètres 50 de profondeur, on dut prendre le parti de combler le trou avec

des moellons et du béton, pour faire une base suffisamment résistante.

Cependant l'inauguration de cette statue était assurément une occasion unique d'organiser en l'honneur de Jeanne d'Arc une grande fête populaire. C'était le plus grand désir de celui qui avait eu l'idée du monument, et cela répondait pleinement aux intentions de Monseigneur l'Evêque, qui, de son côté, se préparait à donner à la fête religieuse, dans la Cathédrale, une solennité et un éclat tout particuliers.

Un programme fut donc élaboré : La veille au soir, grande retraite aux flambeaux. Le dimanche matin, 19 mai, jour de l'inauguration, sonnerie des cloches de toutes les Eglises. Grand'messe en musique à la cathédrale, et panégyrique de la Bienheureuse par un Evêque. L'après-midi, un cortège historique parcourrait toute la ville, et la journée se terminerait à la cathédrale, par le *Te Deum* et un salut solennel du Très Saint Sacrement, avant lequel Monseigneur l'Evêque de Laval adresserait à son peuple une patriotique allocution.

Mais voici que le *Comité d'initiative de la statue*, qui allait si péniblement arriver au terme de l'œuvre entreprise, déclara se désintéresser de toute fête ! Il prétendit avoir accompli sa tâche : que si l'on voulait organiser un cortège ou un festival quelconque, il fallait faire appel à un nouveau comité.

Depuis plusieurs mois déjà, je travaillais plus ou moins secrètement, mais avec ardeur, à réunir les divers éléments de cette grande manifestation. Après maintes tentatives, il fallut tout d'abord renoncer au grand groupe historique à cheval, qu'auraient formé les personnes de la Société et qui devait représenter Jeanne d'Arc, avec Charles VII et sa cour, les seigneurs, chevaliers et chefs d'armée, en particulier les seigneurs de Laval et du Bas Maine.

Le mauvais vouloir et même le refus formel de participer à ce cortège de la part de ceux qui auraient dû être les premiers à nous aider à l'organiser, finirent par décourager les efforts les plus obstinés. On se passerait donc de la Société, puisqu'elle ne voulait pas marcher et on organiserait sans elle un cortège, moins riche assurément, mais encore très suffisant.

Pour aboutir, un comité fut constitué avec les directeurs ecclésiastiques de toutes les œuvres de jeunesse de la ville, l'aumônier du *Cercle Catholique*, un vicaire représentant chacune des paroisses et un certain nombre de jeunes gens, appartenant à l'industrie et au grand commerce. On se mit aussitôt à l'œuvre. Le cortège devait se composer de deux parties : l'une moderne, l'au-

tre historique. Cortège moderne: Avant-garde de *Cyclistes*, régiment de 500 *Gymnastes* (14 sociétés donnèrent leur adhésion, parmi lesquelles une viendrait du Mans, amenée par M. Robert-Triger, le grand organisateur des Fêtes de Jeanne d'Arc dans la Sarthe); 6 musiques, dont celle de Port Brillet, renommée entre toutes; la 2^e partie comprendrait 5 chars et groupements historiques, le dernier groupe représentant Jeanne d'Arc à cheval, entouré d'un brillant état-major et suivie de 60 à 80 hommes d'armes à pied portant épées, piques, arcs, arbalètes et autres armes de l'époque.

Après 3 ou 4 réunions du comité, tout allait à souhait: chacun s'était chargé d'une partie de la besogne: après 15 jours, on s'était déjà assuré de tous les principaux éléments du cortège.

Cependant les travaux du socle et des fondations n'avançaient pas! Encore trois semaines, et on allait être à la date du 19 mai!... Il fallut se poser nettement la question: « *Le monument sera-t-il prêt?* » A la suite de tous ces retards, de toutes ces lenteurs déplorables, voici que la grève des ouvriers maçons éclata: ce fut le coup de grâce! Ces messieurs du comité d'initiative semblaient se faire un malin plaisir de répéter que la statue ne serait pas en place, qu'il était insensé de préparer une immense fête pour inaugurer... un trou!

En vérité, avant de lancer des invitations fermes dans tout le Département et de faire apposer les affiches-programmes, la prudence exigeait que nous prissions nos assurances. On posa donc un ultimatum aux trois personnes de qui dépendait le monument. « Serez-vous prêt pour le 19? » Seul le statuaire signa la promesse que son œuvre serait en gare de Laval, le 15 mai, (c'est-à-dire 3 jours seulement avant l'inauguration).

Quant aux entrepreneurs du socle et des fondations, malgré les instances qu'on leur fit, ils refusèrent de s'engager. En face d'une pareille incertitude, il fallut s'arrêter! La mort dans l'âme, après avoir tout mis en train, le comité des fêtes se vit forcé de se retirer, laissant au comité d'initiative le soin d'achever tant bien que mal, l'œuvre commencée. Un article parut dans les journaux et une affiche fut apposée sur les murs de la ville, exposant nettement les raisons pour lesquelles « la grande fête de la rue qui se préparait pour l'inauguration de la statue de Jeanne d'Arc était d'ores et déjà supprimée! »

Cette démission sembla donner un coup de fouet à ces messieurs du comité d'initiative. Ils craignirent sans doute d'avoir à porter devant le public la responsabilité de cette nouvelle inattendue qui causa, surtout parmi les commerçants, une déception et un

mécontentement bien compréhensibles. De fait, les travaux furent poussés depuis lors avec une activité fébrile; la grève ayant cessé comme par enchantement, on doubla, on tripla le nombre des ouvriers, si bien que, la veille même de la date convenue, la statue se dressait sur son beau socle de granit, dérobée par une bâche aux regards avides des passants.

Tout était donc prêt pour le dimanche 19 mai!

L'article suivant, extrait du *Courrier du Maine*, dira en quoi consista la cérémonie d'inauguration, bien pâle et bien réduite, auprès de l'immense fête populaire qui eût soulevé l'enthousiasme dans toute la ville.

DE BEAUCOURT.

LA FÊTE DE JEANNE D'ARC A LAVAL.

Laval a dignement fêté dimanche la grande et sainte héroïne. Nombre de maisons étaient pavoisées et décorées avec goût.

A 11 heures, c'est devant une foule compacte que se déroule la cérémonie de l'inauguration de la statue de Jeanne d'Arc. Retenu par un deuil récent, M. Boissel s'était fait représenter par M. Môle qu'accompagnait une délégation du conseil municipal.

Quant à Monsieur le préfet... il s'était esquivé. Après avoir laissé espérer que la musique militaire serait autorisée à prêter son concours, il avait, le vendredi, fait savoir que, *le comité de la statue de Jeanne d'Arc n'ayant pas de caractère officiel*, il refusait l'autorisation demandée. On n'accusera pas, après cela, j'espère, notre préfet d'avoir l'esprit trop large.

Au pied levé, la fanfare du Cercle catholique avait accepté de remplacer la musique du 124^e; elle s'en tira d'ailleurs très brillamment.

Un premier morceau salue l'arrivée des représentants du conseil municipal qui sont reçus par M. de Saint-Roman et les membres du comité de la statue, puis M. de Saint-Roman prend la parole.

LES DISCOURS.

Le président du comité remercie d'abord le conseil municipal qui a compris que « Jeanne d'Arc fait partie du patrimoine commun de tous les Français », puis il ajoute :

Nous pouvons être fiers en effet, et avec juste raison, d'avoir dans notre histoire un événement aussi merveilleux que la délivrance de notre pays par une jeune fille de dix-sept ans. Quelle

autre nation pourrait montrer dans ses fastes quelque chose qui s'en rapproche?

Certes, on a vu ailleurs des jeunes filles, des femmes qui ont su se sacrifier pour leur pays. Mais une humble bergère, prendre du jour au lendemain le commandement des armées, faire preuve aussitôt d'une science stratégique admirable et en remonter aux vieux généraux, c'est ce qu'on n'a vu dans l'histoire d'aucun autre pays.

Laval et tout le département de la Mayenne, qui ont fourni à la Pucelle des compagnons d'armes restés célèbres, étaient bien qualifiés pour lui élever une statue.

M. de Saint-Roman remercie ensuite les souscripteurs, gros et petits, les dames qui se sont dévouées pour réunir les fonds de la souscription, l'artiste distingué qui a donné son travail et son talent, l'architecte qui a fait exécuter l'élégant piédestal de la statue; les autorités et l'excellente musique qui ont bien voulu rehausser de leur présence l'éclat de la cérémonie, puis il termine par ces paroles unanimement applaudies : « Puisse l'image de la grande patriote, en embellissant notre chère cité, nous unir tous de plus en plus dans l'amour de la Patrie. »

Au discours de M. de Saint Roman, M. Môle répond en termes excellents :

L'image de l'héroïne d'Orléans et de Patay, dit-il, si heureusement placée sur le chemin de notre vieux Lycée sera tous les jours pour notre jeunesse studieuse la leçon et l'exemple du plus pur patriotisme...

Aujourd'hui, grâce à l'active initiative du comité et de son président, grâce au talent de l'artiste lavallois qui a produit l'œuvre si belle et si expressive que nous admirons, nous sommes tous heureux de posséder de notre grande Française un souvenir tangible qui rappellera à tous les vertus patriotiques de l'une des plus belles figures de notre histoire nationale.

La musique du Cercle exécute l'hymne à l'*Etendard*; les conseillers municipaux et tous les invités, avant de se retirer, félicitent M. de Préville. La cérémonie officielle est terminée.

*
**

L'après-midi, à la Cathédrale, une assistance considérable se presse pour entendre l'éloquent panégyrique de la bienheureuse héroïne, que prononce Mgr Izard, évêque de Pamiers. Après le salut, Mgr Grellier et Mgr Izard s'avancent à la porte de la Ca-

thédrale et bénissent la foule qui les acclame. Les diverses œuvres, pensionnats et écoles libres se rendent alors, en chantant des hymnes à Jeanne d'Arc, au pied de la statue et apportent des fleurs.

LES COURONNES.

Parmi les couronnes déposées autour de la statue nous avons remarqué : celle de l'Action française, iris blancs et bleus, œillets blancs, nœuds et ruban tricolores; une superbe gerbe, également serrée d'un ruban tricolore, apportée par la Jeunesse catholique, et provenant aussi de la maison Trochon; les couronnes du Cercle catholique, du Souvenir Français, du Syndicat agricole lavallois, des Noëlistes, de la Société française de secours aux blessés militaires, de l'école libre de Grenoux, de Saint-Vincent-de-Paul, des pensionnats Notre-Dame de Pontmain, Sainte-Cécile et Sainte-Marie, de la Fraternité Saint-François, du Collège de l'Immaculée-Conception, la magnifique palme des Vétérans; les gerbes déposées par les représentants de la famille de Jeanne d'Arc: celle de M. Huyn de Verneville et celle du marquis de Virville. Notons enfin qu'une profusion de fleurs et de bouquets furent déposés individuellement par nos concitoyens.

LES ILLUMINATIONS.

Le soir venu bon nombre de maisons s'illuminent et la foule, paisible, se promène jusqu'à une heure assez avancée de la nuit, admirant surtout les diverses églises resplendissantes de lumières. Pas une rue qui soit restée dans l'ombre.

Comme on devait s'y attendre, aucun monument public n'était par contre illuminé. Cette abstention des autorités fut jugée peu convenable par certains jeunes gens qui ont tout à fait l'esprit d'apropos des Camelots du Roi et qui résolurent aussitôt d'y remédier dans la mesure du possible. Bientôt en effet une partie de la grille du jardin de la Préfecture se trouva pavoisée et illuminée comme par enchantement et présenta toute la soirée un spectacle qui divertit fort les promeneurs. Nos compliments à ces spirituels décorateurs improvisés.

*
**

Avant de terminer nous devons rendre un public hommage au

dévouement et à la patience inlassables de celui sans lequel Laval n'aurait pas eu de statue de Jeanne d'Arc. M. l'abbé de Beaucourt, jaloux de continuer l'œuvre de son vénéré et regretté père, M. le marquis de Beaucourt, dont les travaux considérables sur Jeanne d'Arc font toujours autorité, ne s'est laissé arrêté par aucun obstacle — et Dieu sait combien il dut en surmonter — pour élever un monument nouveau à la mémoire de la Libératrice de la Patrie. Les Lavallois qui ont le culte des gloires nationales lui en garderont une sincère reconnaissance.

Le Courrier du Maine, 26 mai 1912.

LE PÈRE DOMINIQUE ROOS.

(1736-1804).

Autobiographie d'un Jésuite Alsacien de l'ancienne Compagnie, traduite de l'allemand (1).

(« *Jahrbücher der Jesuiten zu Schlestadt* » publiés par l'abbé J. Géry, 1896).

Dominique Roos naquit à Schlestadt le 17 juillet 1736; son père, le cordonnier Joseph Roos, originaire de Ribeauvillé, était venu s'établir à Schlestadt en 1734; sa mère, Marie Anne Henninger, était veuve en premières noces du tonnelier Michel Heyer et en secondes noces de Jean Saxer, dont elle eut deux enfants. Elle mourut le 2 Novembre 1738 et son mari contracta une nouvelle alliance avec Thérèse Ochsel.

Dominique avait un oncle, Jacques Roos, né à Ribeauvillé, le 28 Juillet 1705, qui était entré dans la Compagnie au Noviciat de Mayence, le 15 Septembre 1730; il était tailleur de son métier, et fit ses grands vœux de frère coadjuteur, le 2 Février 1741.

Comme il nous le dira lui-même, le P. Roos rédigea ses *Mémoires*, en 1796 après son retour en Alsace de la captivité de Champlitte. On y trouve dans un récit plein de bonhomie et d'humour des détails intéressants sur la vie intime des collègues de l'ancienne Compagnie. La première partie comprend ses

1. Un article a paru sur le P. Roos, Dominique, dans la revue catholique d'Alsace en 1888. Le P. Roos fut arrêté en Alsace avec trois autres anciens Jésuites, les P.P. Gadois, Kuenemann et Sermonet, et bon nombre d'autres prêtres. Ils furent conduits à Besançon, puis à Champlitte pour être déportés. Mais après avoir languie et souffert quelque temps à Champlitte dans la prison, les PP. Gadois Kuenemann et Roos furent renvoyés en Alsace. Le P. Sermonet était mort en route à Belfort.

Histoire de la persécution révolutionnaire dans le département du Doubs par Jules Sancay tom. 4.

« SOUVENIRS D'ENFANCE » DE 1736 à 1746.

« Dans ma première enfance, écrit-il, je souffris beaucoup d'un mal d'yeux qui me rendit farouche et timide en présence des étrangers. Dès que je fus guéri, j'appris très vite à connaître et à prononcer les lettres de l'alphabet; j'appris également les prières et les premières questions du catéchisme. Je fis la connaissance de quelques petits camarades, et dans nos jeux nous nous amusions à dresser de petits autels, à imiter les cérémonies de la messe, à chanter des psaumes et des cantiques; nous préluions ainsi à nos occupations futures, car, presque tous, nous embrassâmes plus tard l'état ecclésiastique.

Notre lieu de réunion était la cour de la Halle, où nous organisions des processions de la Passion, avec croix et hallebardes. Grâce à Dieu il ne se trouva point parmi nous de garçon vicieux pour nous entraîner au mal!

Deux pauvres étudiants du collège, qui venaient à certains jours prendre leur repas chez mon père, m'enseignèrent à servir la messe et à déclamer des poésies allemandes. Vers le même temps j'appris aussi à me confesser. Je le fis pour la première fois à l'âge de cinq ans: je m'accusai avec componction de ne vouloir pas manger de haricots, parce qu'ils me causaient un dégoût insurmontable.

On me mit dans l'école allemande dirigée par Adam, un maître réputé, à qui succéda bientôt le brave homme de Bender. Sous sa direction je fis de rapides progrès, et je fus bientôt l'un des plus habiles en calligraphie. A dix ans, je commençai les rudiments du latin, mais mon père me garda à la maison, où un élève de quatrième me donnait des leçons de syntaxe latine et de calcul.

J'écrivais déjà assez correctement, quand mon père se décida à m'envoyer au Collège des Jésuites. Le P. Gremans était Préfet des Etudes; mon professeur, Maître Gerstuer, natif de Wurtzbourg, était un homme très pieux, mais peut-être un peu trop sévère. Après deux ans de régence, il fut envoyé sur sa demande dans la mission du Chili, en Amérique, où il passa de longues années. Lors de l'expulsion des Jésuites de l'Espagne, il fut renvoyé dans sa patrie où il obtint un bénéfice simple.

Une éruption à la tête me força de porter une perruque, qui fut pour moi une source de tracas et d'ennuis; car mes disciples n'avaient pas de plus grand plaisir que de m'arracher cette pauvre perruque pour la lancer dans les airs!

A sept ans j'eus la petite-vérole, qui me rendit aveugle pendant neuf jours et me défigura passablement. Ma mère, qui avait une grande dévotion pour St. Ignace, fit vœu de me faire porter l'habit de Jésuite, et me conduisit devant la statue du Saint pour me consacrer à son service.

A cette époque, le roi de France, Louis XV, fit un voyage à Schlestadt; mon père en manteau noir, avec les membres de la Magistrature, alla à la rencontre du monarque. Il me prit avec lui, et quand je vis le roi dans sa voiture, je me mis à pleurer, je ne sais pourquoi. Plus tard j'eus des raisons plus sérieuses de pleurer, quand parut l'édit royal supprimant la Compagnie de Jésus. J'étais alors au collège de Molsheim. L'édit fatal fit pleurer toute la France pendant les tristes événements qui se déroulèrent de 1790 à 1796, année où j'écris ces lignes...

En 1745 je fut douloureusement frappé par la mort de notre catéchiste, le P. François Sermonet⁽¹⁾, qui instruisait avec beaucoup de zèle garçons et filles, dans l'église des Jésuites. Il était aimé de tous et sa perte fit couler bien des larmes.

C'était un bonheur pour moi de me promener avec mon père à travers la campagne; il m'entretenait de la vie de Jésus, de Marie et des Saints, et faisait ainsi pénétrer plus avant dans mon âme les leçons que j'entendais à l'église et à l'école.

Ainsi s'écoula mon enfance, joyeuse et pure. J'étais indécis sur mon avenir: que deviendrai-je? artisan ou artiste, étudiant et prêtre, ou successeur de mon père dans son métier? Avant tout mon père voulut assurer mon salut éternel. Il me fit faire mes études sans épargner aucune dépense. J'aimais les religieux qui étaient toujours accueillis avec joie dans notre maison; j'aimais surtout les Dominicains dont nous étions voisins; j'étais heureux de leur servir la messe et de suivre leurs processions; j'étais comme de leur maison. Aussi je conçus une grande estime pour la vie religieuse, mais je n'avais pas encore fixé mon choix sur aucun ordre en particulier, m'abandonnant entièrement à la divine Providence.

1. Le P. François-Xavier Sermonet, né à Rosheim en 1705, entra dans la Compagnie le 28 septembre 1730, et prononça ses derniers vœux de coadjuteur formé le 15 août 1741, à Ettlingen. Il fut pendant quatre ans professeur d'humanités à Schlestadt, et après ses études de théologie à Wurtzbourg, il fut nommé procureur à Haguenau, puis à Schlestadt. C'était un homme d'un jugement mûr, entreprenant dans les affaires, habitué à les conduire, d'une grande piété envers Dieu, la Ste Vierge et les Saints, respectueux envers les Supérieurs, zélé pour le prochain. Il joignait à sa charge celle de catéchiste et se montrait infatigable à entendre les confessions et à visiter les malades. C'est dans cette œuvre de charité qu'il prit le germe du mal qui l'emporta en moins de dix jours. On avait beaucoup prié pour sa guérison; on pleura sa mort!... (Annuaire 1745).

« MA JEUNESSE » DE 1746 à 1756.

Le jour de la Toussaint 1747, je fus examiné par le P. Préfet du Collège assisté du professeur de sixième, et l'on me reconnut apte à suivre cette classe. Il s'y trouvait plus de 30 élèves; dès la première composition j'obtins la place de 3^e; dans les compositions suivantes, je fus très souvent 1^{er} et 2^e sans descendre jamais au-dessous du 8^e. Je restai donc un des dignitaires de la classe, appelés *décurions*, et je pris rang parmi les conseillers de la Congrégation des Saints Anges.

Cette même année je fus admis à faire ma Première Communion. Je m'approchai de la Sainte Table un cierge à la main; mes dispositions furent satisfaisantes. *Dei Deus, ut quod ore sumpsisti, pura mente ceperim.* Je fis assez de progrès dans la piété grâce aux Exercices spirituels de saint Ignace que nous donna un Père fort zélé.

Vers ce temps-là, la Princesse Marie-Josèphe, fille du roi de Pologne, Electeur de Saxe, vint à Schlestadt. On distribua aux élèves des cocardes blanches pour 50 thalers. Etant le plus petit, je me trouvai le premier de la longue file formant la haie pour acclamer la princesse à son passage; il pleuvait à verse!

Dans les séances du mois de Mai et de la Saint-Michel, on me donna un rôle à remplir; mais je n'eus pas de prix: j'étais trop timide et me troublais facilement dans les concours.

Je suivis mon professeur dans la classe supérieure, et j'emportai la première place en composition; mais à la fin de l'année je fus moins heureux dans les compositions des prix: j'obtins seulement une mention honorable.

Au renouvellement du conseil de la Congrégation des jeunes apprentis, je déclamai avec mes condisciples des poésies allemandes. A la pièce du mois de Marie, je fus chargé d'un rôle; le professeur en avait emprunté le sujet aux drames du P. Bidermann.

Pendant cette année scolaire, les rhétoriciens se montrèrent extraordinairement indisciplinés: excités par le fils du bourgmestre, ils jouèrent tous les tours imaginables. Un jour ils renversèrent la palissade du cimetière des Juifs et brisèrent toutes les pierres tombales. Le préteur royal porta plainte au collège, exigeant une réparation. Comme les mauvaises têtes refusèrent de faire des aveux, on leur infligea une pénitence publique; mais tous se sauvèrent de la classe au nombre de neuf. Quel scandale pour les plus jeunes élèves! Sur l'intervention du préteur royal, la peine

scolaire fut mitigée, ce qui augmenta encore l'esprit d'insubordination le reste de l'année...

... Pour moi, je vivais paisiblement avec des camarades de choix. A cette époque, mon père avait de grands embarras d'argent, à cause des réquisitions et des contributions de guerre. Ainsi j'appris à me contenter de peu et à supporter les privations. Avec les quelques pièces de monnaie que l'on me donnait, j'achetais des livres et du papier; je fis l'acquisition de petits livres de prières en latin, comme l'Office de l'Immaculée Conception et la dévotion des six Dimanches de Saint Louis de Gonzague.

Mon père logeait dans sa maison une pauvre couturière, nommée Catherine Wurth ou Tavernier, qui me fit beaucoup de bien. Elle était du Tiers-Ordre de Saint-François, et menait une vie fort édifiante; c'est elle qui me donna des ouvertures sur la vie parfaite. Comme elle ne savait pas écrire, elle me priait de lui copier en caractères d'imprimerie des prières pleines d'une tendre dévotion envers Dieu, la Vierge Marie et les Saints. Retirée avec sa sœur, qui était sourde, dans une pauvre mansarde, elle passait des journées entières dans le silence et le travail; sa mort fut celle d'une prédestinée.

Je dois beaucoup aussi à une servante qui resta longtemps chez nous, et qui est morte à l'hôpital cette année même où j'écris ces mémoires, en 1796, à l'âge de 90 ans. Je lui fis quelques aumônes, jusqu'à ce que la Révolution me dépouillât moi-même de mon petit avoir.

Je me rappelle que cette année mon professeur, après m'avoir proclamé premier en composition, m'avait rendu ma copie; je lui fis remarquer une faute qui lui avait échappé : *gaudibus* pour *gaudiis*. Ce barbarisme me fit reculer de plusieurs places.

L'année suivante je passai en 3^e. La paix venait d'être conclue entre la France et l'Autriche; à cette occasion, le collège eut à subir une terrible bourrasque. Dans une séance académique, le professeur de rhétorique avait mis en scène les peuples de l'Europe portant plainte à Jupiter contre le dieu Mars et réclamant la paix. On reprocha aux Jésuites d'avoir placé l'Allemagne avant la France. De fait, la pièce était l'œuvre d'un Allemand de Mayence, mais elle n'était pas aussi blessante qu'on le prétendait. Nos ennemis voulurent en profiter pour obtenir l'expulsion des Jésuites allemands; mais le Cardinal prit leur défense et tout se borna au renvoi du Préfet et du professeur, victimes de leur imprudence. Désormais on remplaça les drames par des déclamations et des dialogues.

Notre professeur avait obtenu d'être envoyé aux missions d'Amérique; son successeur, Maître Charles Meyer, ne fut pas aussi bienveillant pour moi, et sans l'intervention de mon père, il m'eût exclu de la séance donnée à l'occasion de la fête de la Congrégation des bourgeois.

Je devais commencer la syntaxe supérieure; mais comme j'avais à peine 13 ans, mon père, qui voulait me faire donner des leçons de piano, demanda qu'on me fît doubler la classe de quatrième. Mon professeur n'y consentit qu'avec peine. Je m'appliquai plus sérieusement, afin de l'emporter sur mes condisciples; et, grâce à Dieu, je fus premier dans toutes les compositions.

En cette année 1750, le préteur royal, pour exciter l'émulation, donna à chacune des classes inférieures une croix d'argent. Je reçus la première, ce qui jeta mon père dans le ravissement.

Mon nouveau professeur, le P. Wigant Pancratius, m'aimait beaucoup et me faisait paraître dans toutes les occasions. La mode était alors aux chronogrammes; nous fîmes le suivant sur l'année 1750.

DVM syntaXI Ineras, qVater Ibant sœCLa qVaterna
Et sesqVI a partV, VIrgo præaLta tVo = 1750.

Je pris goût à la versification et de nombreux extraits d'auteurs m'aidèrent à acquérir une bonne latinité. En grec, je ne réussis pas trop mal non plus, sans négliger l'histoire et la géométrie.

Je me montai une petite bibliothèque littéraire, et je pris l'habitude de me lever de bonne heure pour me livrer à l'étude. Peut-être le faisais-je plus par le désir de vaincre mes rivaux que dans l'intention d'avancer mon salut éternel et la gloire de Dieu. Cependant je mettais à la tête de toutes mes copies la devise: O. A. M. D. G. ou ces vers suivants :

Omnia sint summo verba sacrata Deo;
Omnia majori divino dentur honori;
Tot tibi sint laudes, Jesu, quot grammata scribo.

Que Dieu me pardonne mon ardeur pour l'étude, si elle n'était pas assez pure d'intention!

A la fin de l'année, je remportai les premiers prix de prose et de poésie; mais en grec, je n'eus qu'un accessit.

Je montai donc dans la classe d'humanités. Je m'appliquai avec

zèle à l'exercice appelé la *Chrie*, ce qui dans la suite m'aida beaucoup dans l'improvisation de mes sermons.

J'eus le premier prix de composition littéraire et de versification épique. Le Préfet des études, le P. Levasseur, mon ami, me donna un rôle dans la pièce de Jonathas. Mes condisciples étaient très nombreux : il en était venu des collèges de Porrentruy, d'Ensisheim, de Colmar, de Molsheim et même de Haguenau. Ils avaient été attirés en partie par la réputation des nouveaux bâtiments du collège, en partie par la modicité du prix de pension. J'eus donc de nouveaux efforts à faire pour me maintenir dans mon rang de premier.

A cette époque, je vis mourir ma belle-mère. Jusqu'alors la mort m'inspirait une si grande terreur que je ne pouvais assister à l'agonie d'un moribond. Cependant je restai auprès du lit de ma mère mourante; elle me fit ses dernières recommandations en présence de son confesseur, le P. Daffinger, qui devint plus tard mon Père spirituel.

Pendant notre année d'humanités, on nous fit exposer en public des emblèmes, logogripes, énigmes, etc.; mais je réussis peu dans ce genre de composition: d'ailleurs le professeur lui-même n'était guère plus habile que nous.

Entre temps, je donnais des répétitions d'allemand et de catéchisme aux trois enfants de notre voisin H. Jobin; plus tard tous les trois entrèrent en religion.

En rhétorique j'eus un nouveau professeur, Magister Michel Weber, qui me témoigna d'abord un vif intérêt; mais dans la suite il eut des préférences pour deux de mes condisciples, qui voulaient entrer dans la Compagnie. Pour moi, je n'avais pas encore d'idées arrêtées sur ma future vocation. Même j'avais été séduit par la solennité des offices célébrés au monastère bénédictin d'Ebersheim-munster. Cette vie de recueillement et d'étude, mêlée de beaux chants, me plaisait beaucoup et je m'appliquai de mon mieux pour devenir bon musicien.

Cette année s'écoula assez heureusement. En composition, personne ne pouvait m'enlever la première place; et les leçons de mémoire n'étaient qu'un amusement pour moi. Dans une séance, je jouai le personnage d'Herménégilde aux applaudissements de tous; je parus aussi dans la pièce du carnaval, intitulée Benjamin; comme j'avais à remplir le rôle d'un vieil ami de Jacob, on m'affubla d'une grande barbe, qui me gêna beaucoup dans la déclamation. On représenta aussi quelques scènes de la Passion

de Notre-Seigneur, dans une série de tableaux vivants, accompagnés de chant.

A deux reprises, je faillis être nommé Préfet de Congrégation; je ne fus que premier assistant. Le Directeur de la Congrégation en révéla le motif à un de mes camarades: dans mon bulletin de vote, j'avais mis un *D.* devant le nom de mon candidat, comme si j'avais voulu me moquer de lui en l'appelant *Monsieur*. Ainsi j'appris à mes dépens la circonspection et la réserve.

Dans l'Octave du Saint-Sacrement, j'exposai un emblème avec un logogriphe et une énigme. Le professeur de poésie donna l'explication de mon emblème à un de ses élèves: j'en fus pour mon thaler que j'avais proposé comme récompense; heureusement il fut gagné par un étudiant pauvre qui devint dans la suite mon meilleur ami: c'était le P. Jos. Hamann, de l'ordre des Augustins.

Dans la composition pour les prix, les deux candidats jésuites m'enlevèrent le prix de discours; mais en poésie lyrique j'emportai d'emblée le premier prix. Le correcteur de ma composition fut étonné de l'élévation de mes pensées; je lui avouai que je les avais tirées du célèbre P. Avancin. Il me complimenta sur mon application et sur mes lectures.

Vers la fin de l'année, notre professeur nous expliqua la dialectique du P. Dedalley; elle nous parut passablement obscure et nous n'y fîmes guère de progrès. Ce n'était pas un grand mal, puisque je devais continuer mes études chez les Pères de Champagne, qui avaient abandonné la doctrine d'Aristote pour celle de Descartes!...

Cette année encore l'on donna aux élèves les Exercices de Saint Ignace; ainsi j'eus le bonheur de faire ces saints Exercices dans ma première et dans ma dernière année scolaire. Le P. Préfet Schmitt comme autrefois le P. Brentano embrasa les élèves d'une sainte ferveur. J'ai constaté que c'était le moyen le plus puissant employé par les Jésuites pour faire tant de bien dans leurs collèges.

En l'année 1752, on rétablit les concertations publiques et les études historiques, dont l'usage avait été interrompu. Jusqu'alors l'histoire n'avait été enseignée que comme un accessoire peu important; désormais l'étude en devint obligatoire, mais sans être encore poussée à fond, si bien qu'on appelait le prix d'histoire, le prix des ânes; car ce n'était qu'un simple exercice de mémoire.

On n'enseignait pas la philosophie au collège de Schlestadt; la ville avait offert 400 livres pour créer une chaire de philosophie;

mais les Pères trouvaient la somme insuffisante, et d'ailleurs il y aurait eu trop peu d'élèves, surtout depuis l'ouverture du collège de Colmar par les Pères de Champagne. Je fus donc envoyé en Lorraine, à Epinal, dans les Vosges. Nous formâmes une espèce de caravane, mon père et moi avec trois de mes condisciples. Nous prîmes notre pension chez un M. Bernard, ancien fabricant de papier. Notre Préfet et professeur fut le P. Nicolas Thierry, qui me porta le plus vif intérêt. Au départ de mon père, je ressentis un profond chagrin, et je ne pus retenir mes larmes; mais je cachais ma peine devant mes camarades, qui s'en seraient moqués comme d'une faiblesse d'enfant.

Dans cette pension j'appris à ne plus faire le difficile à table, et je mangeais de tout: l'ordinaire était loin d'être celui de l'Alsace! Je partageais ma chambre et même le lit avec un nommé Henri Beck. C'était un ancien interne de Molsheim, où il s'était fort mal conduit. Enfermé sous clef dans une cellule, il avait passé dans une autre ouverte, au risque de se casser le cou. Je tâchai de l'amener à de meilleurs sentiments; et il répondit si bien à mes soins qu'à la fin de l'année il entra au Noviciat des Jésuites, à Nancy.

Année 1753. — Mes compagnons menaient joyeuse vie et passaient leur temps à jouer et à boire. Plût à Dieu qu'ils n'allassent pas plus loin! Grâce à mon ange gardien, je résistai à leurs sollicitations. Plusieurs d'entre eux finirent par se faire chasser du collège. Pour moi, ce qui me sauva, ce fut le travail et la prière. J'avais dans ma chambre une image de Jésus agonisant, dont la vue me pénétrait le cœur de componction. Souvent, pendant la nuit, j'entendais le veilleur qui passait dans les rues avec une clochette, en récitant le *Miserere*. A chaque carrefour il s'arrêtait et criait à pleine voix: « Eveillez-vous, gens qui dormez, repentez-vous de vos péchés, pensez à la mort, priez pour les trépassés. » Cet usage de prier pour la conversion des pécheurs et le repos des trépassés remonte à Saint François Xavier.

Il y avait à Epinal un couvent de Capucins où je me rendais avec plaisir: il y avait là un grand jardin, sur une colline, avec de belles charmilles et des jets d'eau. Les Pères à qui je servais la messe, se montraient aimables envers moi, ne m'appelant que par mon petit nom. Souvent mes camarades et moi nous nous réunissions autour de l'un d'eux, à l'ombre d'un grand arbre, et tout en fumant sa pipe, le bon religieux nous égayait par de joyeux entretiens, fort instructifs.

Autour de la ville se trouvaient plusieurs ermitages, où vivaient deux par deux des religieux très réguliers. J'avais grand plaisir à visiter ces ermitages. Mes camarades avaient la manie de graver leurs noms sur les bancs des bons ermites. Ceux-ci copièrent ces noms et les apportèrent au P. Préfet qui condamna les coupables à payer une amende au profit de la chapelle.

Dans cette contrée il y a d'énormes cerisiers. Mon camarade me conduisit dans un verger; nous payâmes deux sous, et pour cet argent nous pûmes, sur l'arbre même, manger des cerises à satiété et même en remplir nos poches. Je m'étonne que nous n'ayons pas eu d'accident, une branche est si vite cassée!

Je quittai ma première pension pour entrer chez de pieuses demoiselles appelées d'Hucher. Elles étaient de famille noble, mais sans fortune, et cependant faisaient honneur à leurs affaires. Comme je savais dessiner, je leur rendais quelques petits services, en leur traçant des modèles de broderies, ce qui me gagnait leurs bonnes grâces. Toutefois comme la nourriture laissait à désirer, mon père me permit d'entrer chez M^{me} Villaume qui tenait une bonne auberge. Il y descendait souvent des prêtres et des religieux avec qui je partageais mon lit. Le fils de la maison était un brave étudiant, pieux, aimable, laborieux, bref le meilleur camarade que je pusse trouver. Nous étudions ensemble. En logique nous eûmes souvent à défendre des thèses, aux sabbatines et aux menstruales; je pris goût aux études philosophiques; nos professeurs étaient imbus des nouvelles doctrines de Descartes. A la fin de l'année je fis imprimer mes thèses sur des gravures d'Augsbourg, pour les distribuer à mes amis. Un jour mon père entra dans la salle au moment où je soutenais une thèse; en descendant de chaire j'allai l'embrasser, et dans son émotion il me serra dans ses bras comme il ne l'avait jamais fait auparavant. Cependant, je dois l'avouer, je n'étais pas un aigle en philosophie.

En français j'avais un détestable accent: mes camarades n'étaient pas mieux partagés, et leur accent vosgien et lorrain n'était guère plus élégant.

Aux fêtes de la Pentecôte, la curiosité me poussant, je visitai le grand monastère des Dames Chanoinesses de Remiremont. L'abbesse était la sœur de l'Empereur François I^{er}, la princesse Charlotte de Lorraine; ces dames étaient au nombre de quatre-vingts. D'après un usage curieux, à la Pentecôte, toutes les communes dépendantes du monastère doivent s'y présenter en procession, chacune avec des branches d'arbre d'essence différente, sapin, chêne, hêtre, etc. Un de ces villages doit apporter de la neige, ou à

son défaut un bœuf blanc; mais la neige ne manque jamais dans les montagnes des Vosges.

A mon retour je traversai le village natal de la Pucelle d'Orléans, la fameuse Jeanne d'Arche (sic). (Ici, pour abrégé, nous supprimons d'autres détails sur la ville d'Epinal.)

A la fin de l'année scolaire, quand je fus rentré à la maison paternelle, je demandai mon admission chez les Bénédictins d'Ebersheim-munster, mais on me remit à plus tard. Je profitai de mes loisirs pour apprendre le violon, malheureusement je ne pus attraper le coup d'archet.

La construction du collège touchait à son terme; je ne me doutais guère que quand elle serait achevée, je l'habiterais comme Jésuite. J'étais si timide que je n'osais me présenter chez les Pères. Cependant le R. P. Joseph Cetti étant venu faire une visite à mon père, je devins un peu plus confiant; car je dois avouer que je me faisais une trop haute idée de la Compagnie pour espérer d'y être jamais reçu. Sur ces entrefaites un de mes amis dont le frère était entré au noviciat de Mayence, partit pour celui de Nancy; je l'accompagnai à cheval jusqu'à Châtenois, sans me douter que je frapperais à la porte du noviciat de Mayence, deux ans plus tard.

A cette époque, je m'étais relâché beaucoup dans le service de Dieu; grâce à la miséricorde divine, j'échappai au danger d'être entraîné par mes camarades. J'avais une tendre dévotion à la Sainte Vierge, que je visitais souvent dans sa chapelle de l'Illwald (Notre-Dame-des-Neiges). C'est à cette bonne Mère que je dois de n'avoir pas été séduit par le monde. De son côté mon ange gardien ne cessait de m'inspirer de bonnes pensées.

Je retournai en Lorraine pour étudier la physique et me fortifier dans la connaissance du français. Mon camarade Villaume fut ravi de me revoir ainsi que sa mère. Nous avons la même ardeur au travail, le même goût de la prière. Les argumentations étaient notre pain quotidien. Je fus nommé conseiller de Congrégation; j'eus même quelques voix pour la charge de Préfet.

A Pâques je m'accordai le plaisir de visiter la grande ville de Nancy. En dehors des Jésuites je n'y connaissais personne. Je frappai à la porte du Noviciat pour faire une visite à mon ami Beck que je trouvai tout pénétré des vérités éternelles. Il m'emmena avec lui à la maison de campagne, dont le parc était rempli de chevreuils; il me fit visiter ensuite la maison de Missions, l'église de Bon-Secours et le château de la Malgrange, où demeurait le roi détrôné de Pologne, Stanislas Leczinski.

Vers la Pentecôte, le P. Lamblé, zélé missionnaire, nous donna les Exercices de Saint Ignace, que je suivis avec grand profit. J'éprouvais un vif attrait pour les macérations; mais mon confesseur mit des bornes à ma ferveur pour ne pas compromettre ma santé. A mon retour, en passant par le col du Bonhomme, je laissai mes instruments de pénitence sous la banquette d'un confessionnal.

Je m'étais lié avec un nommé Boll qui entra plus tard chez les Jésuites français; nous revînmes au pays à pied; j'épargnai ainsi à mon père les frais de voyage.

Ma dernière argomentation avait si bien réussi, que le P. Recteur m'en fit des compliments. Tout conspirait donc à me pousser vers la Compagnie, d'autant plus que les Bénédictins m'avaient poliment éconduit, sans doute parce qu'ils ne me croyaient pas d'assez bonne maison.

Encouragé par mon oncle paternel, le F. Jacques Roos, je me décidai à entrer chez les Jésuites de la province du Haut-Rhin. J'allai donc à Molsheim pour y commencer mes études de théologie; mais lorsque le P. Provincial, Théodore Weber, devenu plus tard mon Maître des Novices, fit la visite du collège, il me conseilla de redoubler mon année de philosophie, afin de me dégager des doctrines du cartésianisme.

Mon professeur, le P. Lilier, m'aimait beaucoup; je goûtais fort son enseignement, et il me fit adopter sans peine la doctrine péripatéticienne. Pourquoi n'y avait-il pas une seule philosophie, d'accord avec la théologie chrétienne? qui pourra jamais en trouver une meilleure que celle qui prit son essor sous les Thomas d'Aquin et les Bonaventure; une philosophie vraiment chrétienne qui laisse de côté toute vaine discussion; une philosophie vraiment utile, qui apprenne à penser et à raisonner juste, à découvrir la vérité et à la démontrer aux autres? N'est-ce pas là l'idéal de la logique?

Avant la fin des cours, on fit faire aux étudiants les Exercices de Saint Ignace; le P. Rœder, chargé des instructions, s'en acquitta d'une façon incomparable; on ne se lassait pas de l'entendre.

Plus tard je dus refaire ces Exercices pendant 40 jours, au début de mon Noviciat: c'est la meilleure de toutes les philosophies; sans elle, tout le reste n'est que vanité et illusion!

Avant d'être reçu au Noviciat, je fus, selon l'usage, examiné par quatre Pères pour savoir s'il n'y avait pas d'empêchements à mon entrée dans la Compagnie. L'un d'eux me demanda si je pou-

vais digérer le fromage parce qu'on en sert aux collations; je répondis que je m'y étais fait depuis peu. Sur le *Fiat* des quatre examinateurs, je fus admis par le P. Caspar Hoch, Provincial de la province du Haut-Rhin, avec deux autres postulants : François Person, de Molsheim, et François-Xavier Rentz, de Schlestadt. On nous accepta d'autant plus volontiers qu'on ne pouvait placer dans les collèges d'Alsace que des professeurs du pays. Autrefois on ne tenait pas compte de la nationalité, les Jésuites venaient de partout.

Je retournai à la maison pour faire mes adieux à ma famille; j'étais si heureux de pouvoir répondre à l'appel de Dieu que je n'aurais pas échangé mon bonheur contre tous les biens de la terre. Ma bonne marraine, si dévouée aux Jésuites, partageait ma joie: elle me fit don d'un thaler à l'effigie de Louis XIV; ce fut son dernier cadeau, car elle devait mourir avant mon retour à Schlestadt. C'était une maîtresse de maison accomplie; elle semblait porter avec elle la bénédiction de Dieu.

J'annonçai mon départ à mon camarade d'Epinal Villaume; il me répondit par la lettre suivante: « Vous entrez dans la Compagnie qui est sainte et produit des saints. Elle enrichit nos bibliothèques, elle prêche dans les villes et à la campagne, elle enseigne les enfants, les hommes et les femmes, les vieillards; elle cherche partout la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes, etc. » Ce Villaume devint prêtre et mourut jeune encore d'une maladie de consommation. R. I. P.

Quand tout fut prêt pour mon voyage, je pris congé de mon père, de mon frère Pierre, de Marie, ma sœur, et de mon cousin et tuteur Prenny, qui me servit une tasse de café, la première que j'ai bue; puis je grimpai dans la diligence qui devait me conduire à Strasbourg. A mon arrivée en ville, je soupai chez les Capucins et passai la nuit dans l'auberge du petit Ours.

La veille de mon départ de Schlestadt, j'avais été au collège où l'on m'avait invité à souper. Tous les jeunes professeurs se montrèrent fort aimables pour moi, surtout Ignace Schaal, qui devint plus tard un de mes meilleurs amis.

Cependant les pauvres Pères vivaient dans de grandes inquiétudes; le bruit courait que les Jésuites allemands seraient expulsés de l'Alsace, et que les collèges de Molsheim, Haguenau, Schlestadt, seraient supprimés, à cause des collèges de Strasbourg et de Colmar. Il est certain que les ennemis de la Compagnie se remuaient beaucoup et préludaient déjà aux mesures qui devaient amener la chute des Jésuites. Les temps devenaient critiques pour les ser-

viteurs de Dieu : c'est alors pourtant, ô mon Dieu, que vous m'avez appelé à la vie religieuse. Si j'avais pu lire dans l'avenir, peut-être n'aurais-je pas été assez courageux pour m'exposer à ces dangers. Et pourtant à présent, mon Dieu, je vous remercie de m'avoir appelé ; la persécution dont j'ai été la victime, est un signe certain que l'ordre où je suis entré, est aimé de Dieu !

De Strasbourg je me rendis à grandes journées, en passant par Haguenau, à Wissembourg et à Neustadt ; là je rencontrai mon ancien professeur, Ch. Meyer, avec mes conovices. Partout nous descendions dans les maisons de la Compagnie. Nous fûmes bien accueillis à Neustadt, mieux encore à Mannheim, où je visitai une église plus belle que tout ce que j'avais vu à Nancy et ailleurs. A Worms, le P. Recteur ne voulut pas nous garder pour la nuit, parce que nous ne l'avions pas salué à table, en buvant à sa santé. Nous ignorions encore les usages allemands. De Worms nous arrivâmes à Oppenheim, et descendîmes à l'auberge de la Cruche d'Or tenue par des Français. C'étaient des descendants de huguenots, émigrés après l'Edit de Nantes. Nous nous fîmes conduire en bateau sur le Rhin jusqu'à Nierstein, et de là nous atteignîmes Weissenau, où nous attendaient d'autres postulants. Pour tuer le temps on se mit à boire de la bière et à fumer.

Le lendemain, 5 Septembre 1755, nous rejoignîmes les postulants de Cassel. En arrivant à Mayence, nous autres Alsaciens, nous nous fîmes friser ; ce que les Allemands regardèrent comme une faiblesse française. Pour eux, ils étaient vêtus élégamment, mais portaient les cheveux courts, sans poudre, ni frisure.

A Mayence nous fûmes reçus avec honneur et hébergés au Collège, au nombre de seize. Il y avait là une bibliothèque splendide, dont tous les volumes étaient reliés en blanc. Nous allâmes visiter le trésor de la cathédrale qui, entre autres reliques précieuses, renfermait le suaire de Notre-Seigneur, et le sceptre de Charlemagne, etc., etc. En passant, nous entrâmes dans le petit jardin d'un chanoine de St-Pierre, qui nous fit le plus charmant accueil. C'était l'oncle du P. Lindig. Il fit jaillir devant nous un jet d'eau et nous servit un délicieux vin du Rhin. Ainsi nous entrâmes joyeux au Noviciat où nous attendaient nos « fratres charitativi » (anges gardiens). Le mien s'appelait Melchior Mullich ; il m'apporta humblement de l'eau pour me laver les pieds, et pendant plusieurs jours me servit mes repas dans ma chambre ; quand, à la fête de St. François de Borgia je pris la soutane il me présenta mes instruments de pénitence dans une boîte fermée.

Je ne saurais dire de quelles grandes grâces me combla le bon Dieu pendant mes 40 jours de Retraite; combien je fus pénétré de la fin de l'homme, des vérités éternelles et des mystères de notre foi. Notre Maître des Novices et le P. Recteur nous faisaient chacun deux instructions par jour; on nous distribuait des feuilles imprimées. Peu d'entre nous échappèrent à la contagion du fou rire; le P. Recteur ne s'en offusqua pas. « Riez, pensait-il, riez toujours, puisque vous êtes les enfants de Dieu; le temps viendra où vous serez tristes; mais dans la tristesse même, restez encore joyeux! »

On nous accorda des congés au commencement, au milieu et à la fin des Exercices. C'était merveille de voir l'union, la joie, la gaieté de tant de jeunes gens qui ne s'étaient jamais connus auparavant, et qui vivaient comme des frères. Nous étions tous d'anciens élèves des Jésuites, ayant le même esprit, malgré les différences d'éducation et de langage. Les quarante jours s'écoulèrent pour moi sans ennui. Je passai ensuite en seconde probation; elle devait durer deux ans; j'avais dix-neuf ans révolus, avec une taille moyenne de six pieds deux pouces; j'étais plutôt maigre.

J'avais déjà amassé une foule de notes: corrigés de devoirs, extraits d'auteurs, chansons et morceaux de musique. Hélas! les dispersions et les confiscations devaient me priver de ce trésor! J'avais toujours été un élève appliqué; je me levais en été au premier son de la cloche des Dominicains, à 4 heures du matin. J'avais une véritable passion pour les livres, passion contractée dans la riche bibliothèque du collège de Molsheim, aujourd'hui anéantie! Parmi mes livres de lecture spirituelle se trouvaient l'Horologium du P. Dirckinck, le pieux écolier du P. Schwartz, la dévotion à St. Louis de Gonzague. Je puisai dans ces ouvrages un vif attrait pour la pureté de l'âme et du corps!

J'étais amateur de belles prédications; encore élève de sixième, j'ai appris par cœur des sermons du P. Segaud. Je goûtais surtout les sermons de Bourdaloue avec leurs belles divisions. Cependant je n'aimais pas le débit trop rapide des prédicateurs français qui semblaient réciter une leçon: faisaient exception les PP. Thierry et Lamblin, qui parlaient comme les Allemands, avec lenteur et onction. Je lisais volontiers la Vie de Notre-Seigneur, et les vies des Saints; mais par-dessus tout l'Imitation de Jésus-Christ. Cependant mes lectures ne furent bien ordonnées qu'après mon entrée dans la Compagnie.

Ainsi s'écoulèrent mes neuf ou dix années d'étude sous la direc-

tion des Pères de la Compagnie, avec dix professeurs: cinq dans les basses classes, deux en philosophie, trois en théologie.

« MON AGE MUR » DE 1756 A 1766.

Pendant ma Retraite, je dus faire une confession générale, comme le prescrit la règle. Je la fis en latin, et quelle fut ma surprise quand le confesseur me corrigea le mot « murmuro », que jusqu'alors j'avais toujours pris pour un verbe déponent.

Après avoir revêtu la soutane, je m'étudiaï à composer mon extérieur, surveillant bien tous les mouvements du corps, ma démarche et mes gestes. Je m'appliquai avec ardeur aux exercices spirituels: méditations, examens de conscience, etc. Avec les œuvres des PP. Dupont, Spinola, Neveu, j'avais encore trouvé le P. Hayneuve qui me fut grandement utile. Je lisais avec fruit la vie de nos saints Pères, et comme j'avais entendu dire que la pratique des règles s'apprenait surtout dans la vie des saints religieux de la Compagnie, je commençai un petit cahier intitulé: *Regula Societatis Jesu vitis sanctorum illustrata*. J'ajoutai des traits choisis dans la vie d'autres Saints, voire même de personnes encore vivantes, et dont la vertu m'avait frappé. Je pris aussi des notes pour la prédication, et rédigeai des Industries spirituelles sous le nom de *devoirs religieux*, que je distribuai en sept articles principaux.

Je m'efforçai de marcher sur les traces de mes compagnons. C'étaient les FF. Ebell, Person, Dietrich, Rentz, Heger, Thein, Heim, Gotthard, Wagner, Winsing, Stahl, Lechner, Deckelmann, Lindig, Weckesser, Bohm; de ces seize conovices, les uns sont déjà morts, d'autres sont allés en Russie, d'autres sont devenus curés ou vicaires, d'autres professeurs ou précepteurs, d'autres enfin vivent de leur patrimoine et travaillent gratuitement à la gloire de Dieu et au salut du prochain.

Les sermons et les catéchismes ne me coûtaient pas beaucoup de peine. Ma première prédication au réfectoire fut sur la pénitence de Ninive, avec la division suivante: Il ne faut pas différer la pénitence, de peur que ne viennent à manquer le temps, la grâce ou l'occasion. Je tirai mes développements de l'ouvrage du P. Tobie Lohner. Le Père chargé de corriger mon travail le trouva assez bon et me donna des encouragements.

Dans l'exercice des tons j'acquis peu à peu une assez grande facilité, me préparant ainsi à l'office que je remplis toute ma vie durant.

Je fus chargé de donner des leçons de français à quelques-uns de mes compagnons; je leur expliquais l'Imitation de Jésus-Christ avec les pratiques et les prières du P. Gonnellieu. La plupart prenaient plaisir à cette étude, mais la prononciation leur semblait difficile et parfois risible.

L'un des postulants mourut avant d'avoir pu prendre l'habit de Jésuite. Il était épileptique et devait retourner chez lui; on le trouva mort dans sa cellule, tenant devant lui l'Imitation ouverte au chapitre XXIII, contenant ces mots : « Bientôt tout sera fini pour toi; hâte-toi de changer de conduite. L'homme vit aujourd'hui, et demain ne sera plus. » Cette mort subite nous fit une vive impression.

Je m'affectionnai insensiblement à la pénitence et au travail.

Je ne pouvais m'habituer à la bière: chaque fois qu'on nous servait un verre de vin (ce qui arrivait tous les jours de communion), je mélangeais mon vin avec de l'eau, et laissais la bière. Ainsi passa l'hiver, qui est plus rigoureux à Mayence qu'en Alsace. Au printemps on nous envoya faire le catéchisme dans les villages environnants; partout les bons paysans nous accueillaient avec grand respect, et les enfants nous donnaient beaucoup de consolation. Ils venaient à notre rencontre, en procession, précédés de la croix. Nous leur donnions comme récompense des images, des chapelets, des médailles. Les curés et les bourgmestres nous invitaient à passer chez eux, et quand le village était éloigné, ils nous offraient des rafraîchissements que nous ne pouvions accepter que pendant les fortes chaleurs.

A la fin de ma première année de Noviciat, je fus présenté au sacrement de Confirmation; je n'avais pu le recevoir jusqu'alors, à cause de l'absence de l'évêque et du grand âge de son coadjuteur.

Après une nouvelle retraite, nous commençâmes la seconde année de Noviciat. J'eus à m'occuper de deux postulants jusqu'à leur admission en communauté: plus tard je retrouvai l'un d'eux professeur au collège de Schlestadt.

Les ennemis de la Compagnie menaient alors contre elle une campagne haineuse. La persécution éclata en Portugal. Le trop fameux marquis de Pombal, avec l'argent volé aux Jésuites, acheta en France des complices de ses projets anti-jésuitiques. L'art de calomnier les honnêtes gens pour s'emparer de leurs biens, prit alors son essor et ne s'arrêta plus jusqu'à notre entière destruction.

On nous lisait pendant les repas les apologies composées pour

notre défense; elles éveillaient en nous des sentiments de crainte et de terreur, mêlés d'espérance et de confiance; nous nous consolions en nous rappelant la prédiction de notre Bienheureux Père que jamais la Compagnie ne cesserait de partager les souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la persécution étant le trésor le plus précieux pour un homme apostolique.

Ainsi mon Noviciat devait me préparer à ma vie future où m'attendaient la dispersion, le dépouillement, la persécution commencée par l'édit de Louis XV, continuée par le bref de Clément XIV et couronnée par la Révolution française.

En attendant je m'exerçais dans tous les emplois domestiques. J'appris même à faire des pilules de myrrhe dont notre maison avait la spécialité, avec une liqueur pour l'estomac. La vente de ces médicaments nous avait été concédée par le prince-électeur comme part de fondation *ex fructibus industriæ*.

A cause de continuel maux de tête, j'avais pris l'habitude de priser du tabac; je dus y renoncer, car le P. Maître avait le tabac en horreur. Comme le Frère Admoniteur nous distribuait le papier avec une grande parcimonie, nous allions chercher au collège les copies d'élèves dont les pages blanches servaient à faire nos cahiers.

Grâce à Dieu, tous les novices de mon année ont persévéré dans la Compagnie jusqu'à sa suppression; tous s'efforçaient d'observer la règle le mieux possible, s'encourageant les uns les autres, comme il convenait au temps de persécution.

La ville où je faisais le catéchisme s'appelait Wackenheim, c'était une annexe d'Ingelheim qui a vu naître Charlemagne. Tout autour se trouvaient des bois de cerisiers, dont les fruits étaient ce qu'il y a de plus rafraîchissant. Comme cet endroit est éloigné de trois lieues de Mayence, on comprend que j'acceptai avec plaisir les fruits que m'offrait le maître d'école qui assistait au catéchisme et répondait quand les enfants restaient cois. Il me servait à boire dans une petite cruche dans laquelle, selon l'usage, il trempait ses lèvres le premier; avant de me donner le couteau pour couper le pain, il avait soin de le repasser sur le cuir de sa culotte.

Les enfants venaient à ma rencontre en priant et en chantant des cantiques; comme ils n'avaient pas de croix, j'en demandai une au P. Recteur, qui me la donna volontiers.

Ainsi s'écoula rapidement ma seconde année de Noviciat. Je me préparai par une retraite à faire mes vœux et à recevoir la tonsure avec les quatre ordres mineurs. Après avoir prononcé

la formule des vœux, j'écrivis dans le registre où chacun inscrit quelques lignes de dévotion, cette paraphrase du Psaume 115, applicable aux Apôtres :

« *Credidi voci Dei vocanti me ad Societatem Jesu, propter quod locutus sum verba votorum religiosorum nuncupativa. Ego autem humiliatus sum nimis, quod me videam nunc tantis viris associatum.*

« *Ego dixi in excessu meo e sæculo: Omnis homo, qui mihi aliam vocationem obtrudit et qui me impedire conatur a sancto bonæ vitæ proposito, omnis homo mendax.*

« *Quid retribuam Domino pro omnibus quae retribuit mihi creatione, redemptione, sanctificatione, vocatione ad statum, qui videtur me confirmare in gratia sanctificante?*

« *Calicem salutaris accipiam et nomen Domini invocabo; illum calicem, quem propinavit Dominus Jesus discipulis, nominatim filiis Zebedei dicens: Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum? Video persecutione me manere, sed nomen Domini cum Sociis invocabo.*

« *Vota mea Domino reddam coram omni populo ejus.*

« *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus. Felicem me si moriar in Societate Jesu.*

« *O Domine quia ego servus tuus ex vocatione communi nunc specialiter ego servus tuus, et filius ancillæ tuæ minimæ Societatis.*

« *Dirupisti vincula mea, nexum cum mundo, peccatorum meorum vincula solvisti.*

« *Tibi sacrificabo hostiam laudis et nomen Domini invocabo, et laborabo et orabo, donec admittar ad ultima vota.*

« *Vota mea Domino, reddam in conspectu omnis populi ejus, in facie ecclesiæ,*

« *in atriis domus Domini, in medio tui Jerusalem, in ecclesia triumphante.*

« *Fiat. Fiat. »*

En annonçant à mon père mes premiers vœux, je le priai d'aller pour moi en pèlerinage à la chapelle d'Illwald, et d'y faire dire une messe et brûler des cierges. C'est dans cette chapelle miraculeuse, dédiée à N.-D. des Neiges, que j'ai eu la première pensée de me consacrer au service de Dieu dans la Compagnie.

Après mes vœux, je fus appliqué avec deux de mes compagnons à l'étude des lettres, de la philosophie et des mathématiques. Je passai un bon examen de philosophie, comme me l'assura le P. Besinger, notre Père spirituel.

Au status, je fus envoyé au collège de *Haguenau* pour y professer la sixième. En même temps je fus nommé aide-bibliothécaire, ce qui me fournit l'occasion de connaître bon nombre de vieux livres.

Je rencontrai à Haguenau mon oncle, le F. Jacob, qui en savait plus long que tous les médecins du prince-électeur. Mais je ne restai pas longtemps avec lui; il fut appelé à Mayence, et moi je dus partir pour Schlestadt.

En passant à Strasbourg, je me présentai au collège. Le P. Recteur m'accueillit avec la plus grande bienveillance, et me fit rester deux jours pour visiter la ville et ses curiosités. Je ne manquai pas de faire l'ascension de la flèche de la cathédrale. J'admirai dans la communauté du collège une grande union et le soin qu'on prenait des malades. J'y remarquai aussi un usage qui n'existe pas dans notre Province d'Allemagne: avant le souper, on fait une longue prière, en silence, devant une statue de la Sainte Vierge.

De Strasbourg, la diligence me conduisit à Schlestadt. Je descendis près de la porte de la ville et me rendis directement au collège, sans m'arrêter à la maison de mon père; je ne pus le voir que trois jours après mon arrivée. Il me reçut avec la plus grande joie; comme on était en pleines vendanges, il me donna un panier de raisins que je partageai avec le P. Jenny, le confesseur de la marquise de Bade. Il était malade et j'avais avec lui de fréquents entretiens fort instructifs.

Le P. Recteur m'appréciait beaucoup, parce que je pouvais donner des leçons de français et d'allemand. Le P. Falckenstein, prédicateur des jours de fête, était en même temps Préfet du collège; les professeurs étaient tous Alsaciens, je m'entendais bien avec eux.

Grâce à Dieu je n'eus pas trop d'élèves. Comme ils n'étaient que vingt-quatre, je pouvais facilement corriger les devoirs et faire réciter les leçons. Ceux qui me donnaient le plus de peine étaient de tout jeunes sixièmes qui étaient venus sans rien savoir du tout. Je dus les laisser en arrière pour ne pas les surmener.

La mère d'un de mes élèves était infectée de Jansénisme et une grande dévote du diacre Pâris. Son fils m'apporta des images, des prières, des reliques du nouveau thaumaturge. Je composai en son honneur des litanies où je lui donnai les titres d'hérétique, d'apostat, de trompeur, d'escroc; elles se terminaient par cette invocation: « De tous les faux miracles des convulsionnaires, et de toute la clique des Jansénistes, délivrez-nous, Seigneur. » Je fis même fouler aux pieds les reliques et les prières du pré-

tendu saint. Ainsi voulais-je inspirer à mes enfants une grande horreur du Jansénisme, qui s'insinue sous les dehors de la piété. Plus tard cette dame devint ma pénitente, et je la préparai à la mort en 1791. Elle avait encore dans sa chambre le portrait du fameux diacre Pâris.

Le collège de Schlestadt, récemment restauré, était alors dans sa période la plus florissante. La bibliothèque était superbe, avec ses armoires en chêne, son parquet ciré et ses livres, tous bien reliés. Quelle joie pour moi de faire connaissance avec les auteurs, mais parmi eux il s'en trouvait de bien dangereux. Je m'attachai surtout aux écrivains de la Compagnie et à Wimpfeling, un précurseur des Jésuites. J'étudiai l'histoire de Schlestadt, et fis une collection d'inscriptions tombales.

Chargé du discours de rentrée, j'examinai la question de savoir si les armes l'emportent sur l'éloquence pour défendre la religion. Je me prononçai pour l'affirmative, à la suite de St Augustin, qui soutient que les hérétiques sont plus facilement domptés par les armes que par la parole. Plût à Dieu que nos bons princes se fussent servis de leur puissance pour châtier leurs sujets rebelles; on ne les verrait pas à présent ébranler à la fois le trône et l'autel!

La pièce du mois de mai roula sur un fait de la vie de St Benoît: un jeune enfant, chargé de porter au saint moine deux bouteilles de vin, en avait caché une; quand il voulut la reprendre, il en vit avec terreur sortir un serpent! leçon bien appropriée pour apprendre aux élèves la fuite du mensonge, du vol et des autres vices.

Outre ma classe, j'étais encore chargé de tenir l'orgue de l'église; or il y avait trois ans que je n'avais plus joué une note; j'acceptai pourtant pour la plus grande gloire de Dieu et l'édification des fidèles. Cela me prit beaucoup de temps que j'aurais pu employer plus utilement. Je composai quelques cantiques et un recueil de prières latin-allemand.

Il me fallut aussi donner un coup de main au P. Procureur, et lui rédiger sa correspondance française avec l'avocat Kieffer, dans plusieurs procès qu'il eut à soutenir.

Comme j'avais une assez forte voix, le P. Provincial songeait à faire de moi un prédicateur. Cette voix, je la devais à mon patron St Dominique à qui j'avais demandé la grâce de bien prêcher. Ma prière fut exaucée, et ma voix devint si forte que maintenant encore, à l'âge de soixante ans, je n'ai pas cessé de prêcher, comme j'espère le faire jusqu'à la fin de mes jours..

A la fin de l'année scolaire, je dus composer les dédicaces en vers pour les prix; je fis de nombreuses allusions aux anciens maîtres de la langue latine à Schlestadt, ce qui me valut les éloges des érudits.

J'appris par mon expérience que la trop grande douceur en fait de discipline, n'est guère avantageuse. Un de mes élèves avait mérité une correction; il courut chez son oncle qui était curé, et qui réclama pour son neveu notre indulgence; on l'accorda sans peine: mais qu'arriva-t-il? Plus tard cet élève, entré dans un couvent, puis dans un séminaire, ne put rester nulle part, et quitta même le pays.

Après la retraite de fin d'année, tous les professeurs, accompagnés du P. Préfet, allèrent prendre leurs vacances à la résidence de Rouffach. Cette maison faisait partie de la fondation du collège, et les deux communautés n'en formaient qu'une.

Année 1760. — A la rentrée je montai avec mes élèves dans la classe supérieure. La besogne ne me manqua pas, car j'avais à faire les devoirs du professeur de la classe inférieure qui ne savait pas un mot de français, et de plus aider le Procureur. Chargé de composer une cantate pour la fête de la Congrégation des Apprentis, je m'inspirai des poésies du P. Spee, et à son exemple j'employai les rythmes les plus variés.

Dans mon discours d'ouverture des classes, je montrai que la vie pastorale l'emporte sur la vie du soldat et du savant. Au mois de mai, je donnai une séance sur Laurent Justinien, resté fidèle à sa vocation, malgré sa mère qui voulait le retirer du cloître. Pour le dialogue, j'employai avec succès les trois langues, français, latin, anglais. Par une coïncidence étrange, un ancien Jésuite devenu médecin, se trouvait là quand l'acteur prononça ces paroles: « *Nemo mittens manum ad aratrum et respiciens retro, aptus est regno Dei.* » Ce fut pour lui un coup de foudre; il mourut peu de temps après.

Jusqu'alors j'avais fais le catéchisme à l'église de la paroisse; à partir du premier dimanche de Carême, on me chargea des instructions à Châtenois. Les enfants venaient à ma rencontre jusqu'en ville; ils m'accompagnaient en foule en soulevant un nuage de poussière autour de moi. Souvent, à l'instruction du dimanche, les adultes eux-mêmes se mêlaient aux enfants. A la fête de St Matthieu, le curé Zoller m'invita à prêcher avant la messe; j'acceptai au grand déplaisir de quelques autres curés, qui ignoraient nos privilèges.

A la fin de l'année scolaire, je fis redoubler les retardataires de la classe, et ne pris avec moi que les meilleurs élèves.

En cette année la guerre nous causa de vives alarmes et eut pour nous des conséquences déplorables. Il fallut porter à la monnaie toute notre argenterie, à l'exception des calices et des croix et, en outre, payer un don « gratuit » de 46 M. 13 semionces.

Ainsi notre collègue vérifia par expérience la vérité de l'adage :

Quod donaverunt, pleni pietate parentes
Hoc, iterum rapiunt nati pietate carentes.

Après la retraite, je passai mes vacances à Ribeauvillé, en partie chez les Pères Augustins, en partie chez mes proches parents.

Année 1761. — Je commençai ma troisième année de régence avec un surcroît de besogne. Cependant, le collège eut à supporter de la part de nos ennemis de nouvelles attaques. Ces inquiétudes abrégèrent la vie de notre Recteur qui fut frappé d'apoplexie. Le P. Ministre devenu vice-Recteur me témoigna beaucoup de sympathie et me conseilla de priser de nouveau, pour guérir mes maux de tête; il me fit même cadeau d'une tabatière.

Pour la pièce du mois de mai je composai une tragédie historique en vers iambiques sur Arsène, ministre d'Arcadius et d'Honorius, les deux fils de Théodose-le-Grand. Les chœurs se composaient de chants et de danses.

Mes élèves faisaient de véritables progrès en latin (prose et vers), en grec et en arithmétique. Quelques-uns apprirent la musique et le dessin, ce à quoi je les encourageai beaucoup. De mon côté je composai un *art épistolaire en exemples*; j'en fis le sujet d'une dissertation où je donnai comme première règle *d'écrire sans art*, avec naturel et simplicité.

Pour mon discours d'ouverture, je pris comme sujet la victoire de David sur lui-même par la douceur et la mansuétude, victoire qui l'emporte sur tous les autres triomphes. Je puisai largement dans le fameux discours de Cicéron sur la clémence de César.

Je passai les vacances à Neunkirch et à Huttenheim avec le P. Préfet et d'autres collègues. Nous y rencontrâmes un missionnaire de la Province de Champagne qui nous fit passer de bien joyeux moments.

J'eus l'occasion de m'exercer dans la langue italienne avec un de nos frères, P. Stropeno, qui m'aimait beaucoup. Plus tard, après les dispersions de la Compagnie, il s'est marié à Strasbourg, et pendant ma captivité au séminaire, il venait souvent me servir

la messe, et de concert avec sa femme et ses enfants, me rendait de nombreux services.

En 1762, je devins professeur de poésie; mes élèves montraient peu de dispositions et de goût pour cette matière; ils réussissaient mieux en littérature et quelques-uns se distinguèrent plus tard dans l'art de parler.

Pour la séance je composai une pièce sur les Machabées. L'action était très mouvementée et le dialogue en vers élégiaques eut beaucoup de succès. Dans la séance suivante, je représentai en vers héroïques l'histoire de Job. Elle arracha des larmes au P. Provincial qui songeait aux malheurs qui allaient fondre sur la Compagnie. Je fis encore d'autres pièces de vers sur Ste Foy, patronne de notre église, sur les orgues, la foi conjugale, etc., etc. Une des meilleures fut une églogue à la Ste Vierge avec ce refrain:

Dicite nostra Pali sylvestria carmina laudes;
Visitur alma Pales et vota benignior audit!

Dans le discours que je dus prononcer au réfectoire, je fis une charge à fond contre le tabac; en invectivant contre les priseurs, j'offensai sans le vouloir un collègue qui se crut visé; mais sa rancune ne dura guère.

Mes élèves faisaient de sérieux progrès; mais quelques-uns s'engagèrent dans les voies de perdition, et il fallut employer les moyens vigoureux avec l'assentiment du P. Préfet. Peut-être eût-il été préférable de travailler d'une façon plus douce, à la conversion des coupables.

Entre temps nous arrivaient de tristes nouvelles sur la persécution de la Compagnie en France. A propos de la banqueroute du P. Lavalette, on avait intenté aux Pères un procès inique devant le Parlement: la perte en était inévitable. Les juges avaient été grassement payés par le Ministre du Portugal, On examina les Constitutions d'un Ordre approuvé par l'Eglise, et on osa les déclarer en opposition avec les lois fondamentales du royaume. Contradiction étrange! Tandis qu'en Portugal les Jésuites étaient expulsés parce qu'ils observaient mal leurs Constitutions, qui étaient déclarées saintes, en France ils étaient condamnés, malgré leur mérite personnel, parce qu'ils observaient des Constitutions mauvaises.

Bientôt nous vîmes passer des Pères Français qui se rendaient en Pologne; ils avaient reçu de la pieuse Reine, du Dauphin et de la Dauphine, le viatique nécessaire pour leur voyage.

A Schlestadt aussi, la Compagnie vit s'élever contre elle des ennemis déclarés. Le commandant de la place réunit tous ses subordonnés, leur lut l'arrêt du Parlement de Paris contre les Jésuites et leur défendit toute relation avec les Pères. Un ouvrier voyant le R. P. Provincial traverser une rue, lui cria: « Malagrida! Malagrida! » On venait d'apprendre l'exécution inique de ce martyr de la justice chrétienne et son nom était devenu un outrage.

Autre attentat encore plus grave. C'était en été; nous sortions des litanies qui se disaient chaque soir dans l'église; le P. Recteur et moi nous quittions la chapelle en face de l'horloge. Tout à coup, le P. Recteur apercevant une forme blanche à côté de l'armoire de l'horloge, s'écria: « Jésus! qu'est-ce que cela? » J'accourus, et nous vîmes une femme accroupie dans ce coin. On lui enjoignit de déguerpir sans retard, en lui reprochant l'audace avec laquelle elle s'était glissée dans une maison religieuse. La créature sortit par la porte de la cour, par où elle était entrée. A ce moment même, on sonna avec violence à la porte du collège. Une vieille mégère, entourée d'une foule de gens à mine suspecte réclama sa fille. On lui répondit qu'on ne connaissait pas sa fille, et qu'elle eût à la chercher ailleurs. Ainsi échoua le plan satanique de nos ennemis. Quel scandale si cette impudente était sortie par la porte ordinaire! Dieu nous avait protégés d'une façon visible. D'autres tentatives semblables, essayées presque chaque mois furent déjouées par la divine Providence.

Cette année-là, je fus nommé Directeur de la Congrégation des élèves, et je m'y employai de mon mieux à maintenir la ferveur parmi cette pieuse jeunesse.

Le *spécimen* ou exposition des devoirs fut préparé avec le plus grand soin. On y vit toute espèce de compositions, symboles, emblèmes, énigmes, logogriphes, rébus, chronogrammes et autres élucubrations poétiques de cette nature. On y ajouta des cartes géographiques, et une Histoire de Schlestadt par questions et réponses. C'est ce dernier travail que j'ai complété plus tard, à l'aide de documents, au point d'en faire deux volumes in-folio, l'un en dialogue, l'autre sous forme de dictionnaire, plus commode pour les recherches.

Ainsi, j'arrivai au terme de ma quatrième année de régence. Chargé de faire le panégyrique d'un saint, je traduisis en allemand un sermon de Bourdaloue, mon auteur favori. Comme on me fit remarquer le plagiat, je m'excusai en alléguant le manque de temps.

Après la retraite annuelle, nous prîmes nos vacances à Rouffach. Je me souviens que deux de mes collègues voulurent se donner le plaisir d'une promenade à cheval. On leur amena deux bêtes assez difficiles. L'un fut désarçonné du premier coup; l'autre ayant eu la maladresse de se servir de l'éperon, son cheval se précipita vers la porte de l'écurie, heureusement fermée; autrement le cavalier qui criait lamentablement au secours, aurait eu la tête fracassée. Tous deux promirent qu'ils ne recommenceraient plus de sitôt.

Année 1763. — A la rentrée, je fus chargé du cours de rhétorique; ma classe était peu nombreuse, mais fort bien composée. J'eus quelque peine à détourner du mal quelques-uns de mes élèves; l'un des meilleurs mourut au milieu de l'année.

Il y eut peu de séances, à cause du malheur des temps. Dans l'une, je fis examiner cette question: Quelle est la langue qui l'emporte, de l'hébreu, du grec ou du latin; l'autre eut pour sujet l'éloge de St Dominique, le modèle des prédicateurs; enfin, la troisième roula sur le martyre de St Etienne.

(Ici, il manque une page arrachée du manuscrit.)

Notre orateur des jours de fête, le P. Pierre Trunck, dans un sermon prononcé le jour de la Nativité de la S^e Vierge, avait osé dire que certains prédicateurs faussaient la conscience des fidèles, en leur reprochant d'abandonner la paroisse. De fait, les gens de Schlestadt, mécontents de la longueur des offices de la cathédrale et de l'inexactitude du curé, toujours en retard, fréquentaient de préférence les autres églises et chapelles de la ville. Le curé recommanda à son prédicateur, un P. Capucin, d'insister sur l'obligation d'assister aux offices de la paroisse. Le bon religieux traita le sujet six dimanches de suite, et avec tant de véhémence que les fidèles ébranlés commençaient à s'accuser, comme d'un péché mortel, de n'avoir pas assisté à la messe de paroisse. De son côté, le prédicateur des Jésuites soutint qu'on satisfaisait au précepte de l'Eglise en assistant à la messe dans n'importe quelle église: de là une contradiction fâcheuse entre les deux prédicateurs; j'en fis la remarque au P. Recteur, qui se hâta de mettre fin au conflit en éloignant momentanément notre prédicateur.

Nous arrivâmes ainsi à la fin de l'année scolaire. A la S'-Michel je fis jouer le *Servus nequam* (serviteur infidèle), espèce de tragi-comédie, mélangée d'allemand et de français, avec musique et danses. Ce fut ma dernière séance à Schlestadt.

Après la retraite annuelle on m'envoya à *Bockenheim*, pour y redevenir professeur de grammaire. Les élèves venus de France

étaient si nombreux, que le P. Recteur avait dû demander du renfort à la Province de Champagne. Je fus reçu avec plaisir et je me trouvai fort bien dans ce nouveau poste. J'avais plus de soixante élèves de toutes les catégories, Allemands, Français; avec cela il fallait venir au secours du Père Champenois qui ne savait guère d'allemand. Le professeur de rhétorique recourait aussi à ma complaisance.

La vie de ce collège différait entièrement de celle des autres: on se levait à cinq heures; les curés du voisinage venaient souvent nous demander à dîner, le plat de viande arrivait presque toujours vide à la table des scholastiques et des Frères! nous nous rabattons sur les légumes. Une fois comme nous quittions la table à peu près à jeûn, nous allâmes au jardin avec notre croûte de pain pour y chercher des noisettes et compléter notre repas.

Je dois à la vérité de déclarer que presque tous mes disciples avaient une piété solide et de bonnes mœurs. Un jour, pendant une promenade que je faisais avec eux, il s'éleva un orage épouvantable; je leur dis de continuer sans crainte; ils marchaient autour de moi en priant: je leur appris ainsi qu'une bonne conscience n'a point peur d'un tonnerre qui gronde.

Parmi mes élèves, il y en avait plusieurs de famille noble, mais peu travailleurs. D'autres, déjà barbus, avaient de la peine à suivre les plus jeunes. Plusieurs faisaient des devoirs de diligence, et montraient dès leur enfance, qu'ils deviendraient plus tard des hommes laborieux. De fait, plusieurs d'entre eux se distinguèrent dans les carrières civiles et militaires; le plus grand nombre se fit religieux ou prêtres.

Épuisé par le surmenage, je tombai malade et je dus garder l'infirmerie; mais les bons soins du frère infirmier m'eurent bientôt rétabli, à la grande joie de mes élèves qui m'étaient fort attachés. Leurs parents me prodiguaient les petits cadeaux que je n'acceptais qu'avec une grande réserve. Un tambour-major de Pimansens dont j'avais le fils dans ma classe, m'envoya un jour un chevreuil qui fit les délices de la communauté.

Parmi les villages voisins dont les curés nous invitaient souvent à dîner, se trouvait celui du Sucht, à trois lieues de Bockenheim. Il avait pour pasteur un Père de la résidence; le dernier fut le P. Henri Richter, si âgé, qu'il avait perdu toutes ses dents, et pouvait à peine se faire comprendre. Les paysans se plaignirent au P. Provincial, et demandèrent qu'il voulût bien remplacer leur vieux curé dont ils ne comprenaient plus les sermons. Le Père demanda qu'on lui permît de prêcher une dernière fois. Montant

en chaire, il parla ainsi: « Mes frères, j'entends dire qu'on ne me comprend plus quand je prêche. Vous n'avez donc pas compris lorsque dernièrement j'ai stigmatisé les voleurs de bois, quand j'ai tonné contre l'ivrognerie, les danses indécentes, les sorties nocturnes, le vice impur, ni quand je vous ai parlé de l'éducation des enfants?... Quelles oreilles avez-vous donc, baudets que vous êtes?... Comment vous faut-il parler, bestiaux? Ah bien! je ne vous aurais jamais crus si stupides!... » Après ce discours, les paysans vinrent de nouveau se plaindre au P. Provincial; le P. Richter était avec eux et dit: « Vous voyez bien, mon Révérend Père, qu'ils m'ont compris!... »

Après la retraite de fin d'année, je fus appelé à Molsheim pour y faire ma théologie. Je voulus faire la route à cheval, mais je tombai sur une bête vicieuse qui faillit me jeter dans un fossé. Au collège je retrouvai beaucoup de mes amis, qui me firent un charmant accueil. Je me promettais de passer avec eux au moins quatre années paisibles; mais à peine installé, on me nomma Préfet du séminaire épiscopal, où étaient réunis théologiens, philosophes et rhétoriciens...

À Noël nous fut signifié l'édit royal qui nous enjoignait d'avoir à vider le collège et le séminaire pour la S^t Michel.

Ici s'arrête le manuscrit du P. Roos.

Dans une note séparée nous lisons:

« Au milieu de la persécution qui commença dès mon Noviciat, après le tremblement de terre de Lisbonne (1755), je montrai, grâce à Dieu, des dispositions d'âme assez fermes. Je trouvai un appui solide dans mon oncle, le F. Jacob, qui alors vivait à Mayence, quand sonna l'heure de l'exil, sans espoir de retour. Il m'encouragea et me fortifia par ses lettres remplies de l'esprit de Dieu. J'eus aussi le bonheur comme lui de trouver partout des amis dévoués.

Une âme qui cherche Dieu avant tout, le trouve infailliblement, et en Lui toute jouissance, avant-goût des joies de la patrie éternelle! »

Après le bannissement des Jésuites d'Alsace, Dominique Roos vint à Heidelberg, où il étudia la théologie et fut ordonné prêtre (1766 ou 1767?). Dès l'année 1767, il revint à Schlestadt avec l'autorisation de ses supérieurs; il reçut le droit de bourgeoisie dans sa ville natale et y resta en qualité de confesseur ou directeur de la Congrégation. De 1786 à 1789 il donna des leçons particulières à quelques élèves.

En 1792 il refusa de prêter le serment à la Constitution. Le 10 décembre il faillit être arrêté par les municipaux Lelong, Wursthorn et Rooswag; mais il réussit à se sauver par les toits et parvint heureusement à Orschweiler, où il resta quelque temps caché au presbytère; puis il passa les fêtes de Noël à Rodern, et se laissa enfin persuader, vers le 1^{er} Janvier 1793, de se livrer entre les mains des gendarmes qui le conduisirent à Strasbourg, où il fut mis en réclusion au séminaire. Le 15 Octobre il fut transféré avec d'autres prêtres à Champlitte, et le 4 Octobre 1794 seulement, on lui permit de rentrer en Alsace. Ce fut alors en 1796 qu'il rédigea ses Mémoires.

Le 1^{er} Octobre 1797, il fut arrêté une seconde fois et enfermé à Strasbourg, puis à Auxerre en 1799.

Sur cette nouvelle captivité et sur sa mise en liberté, nous n'avons aucun détail. Nous savons seulement que lorsque le collège de Schlestadt fut rétabli, l'ancien Jésuite devait y occuper une place de professeur; mais il mourut le 3 Juin 1804, à l'âge de 68 ans moins un mois.



TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

Année 1912.

BRÉSIL. La Province de Portugal exilée, 156.

CHINE: Mission du Kiang-nan. — 1° *Autour du Scolasticat*: Au jour le jour, 29. — Arrivée des nouveaux missionnaires, 32. — Recherches sur les superstitions en Chine, 34. — Épisodes de la révolution au Kiang-Nan, 36. — La Chine qui bouge (P. Dugout), 54. — Inondations et famine au Kiang-Nan, 58. — Communions au Kiang-Nan, 60. — L'Université l'Aurore, 230. — Un pillage manqué à Zi-ka-wei, 230. — Les congrégations de T'ou-Sè-wè, (P. R. Joüon), 231. — La brouette chinoise (P. R. Joüon), 233. — Laissez venir à moi les petits enfants (P. Baumert), 234. — Apostolat auprès des Marins (P. Bornand), 237. — Impressions d'un païen chinois à Zi-ka-wei, 238. — L'avenir du Pape de Rome, 239. — Chang-hai en république (P. Baumert), 240. — Comment les journaux chinois traitent leur gouvernement, 244. — En temps de famine, 246.

2° *A travers le Kiang-sou*: Le siège de Nan-kin (P. Gain), 66. — Deux congrégations d'hommes au Ho-So, (P. J. Le Chevallier), 75. — Famine et Brigandage (P. J. Tchang), 252. — La vie autour de Dang-mou-ghiao (P. R. Joüon). — Journal d'un missionnaire (P. J. Couturier), 262. — Révolte de soldats à Nan-kin (P. Gain), 268. — Un épisode de la révolution chinoise (P. J. Sen), 269. — On demande un vicaire (P. Hermand), 270.

3° *A travers le Ngan-hoei*: Les événements de T'ong-t'cheng (P. Courtois), 87. — Sur le 2 novembre au Kouo-yang (P. Dannic), 109. — Au Kouo-yang, pendant la révolution (P. Dannic), 274. — Bienfaits du comité de la famine (P. Dannic), 275.

Tché-li sud-est: Pèlerinage à Zo-sé (P. Olivier), 113. — Traits de mœurs, 120. — Les vierges catéchistes (P. Jung), 130. — Par l'eau et par le feu (P. Davrout), 131. — La joie parfaite du missionnaire (P. Wibaux), 136. — La vie à Sien-shien (P. L. Ghestin), 137. — Heureux missionnaire (P. A. Ghestin), 140. — Mort édifiante d'une pécheresse, 142. — Les écoles en Chine, 145. — Les martyrs de la Boxe, 149. — Bibliographie: Le *Canon taoïste*, par le P. Wieger, 151. — Un officier à l'hôpital (P. Bataille), 153.

FRANCE. La mission de Camaret, 11. — La mission de Vitré, 17. — Le nouveau collègue N.-D. de Sainte-Croix, 22. — Le Billet du Marin à l'hôpital, 221. — Fruits de la mission de Vitré, 226.

JAPON. Extraits de diverses lettres, 157. — Lettres du P. Boucher, 279.

JERSEY. La communion quotidienne (P. Lintelo), 3. —

MADAGASCAR. L'Apostolat au Betsiléon (P. Verley), 160.

NÉCROLOGIE. Le P. Rollin, 172. — Le P. A. Dechevrens, 186. — Le P. Roulleaux, 188. — Le P. Guérin, 190. — Le P. Brasille, 193. — Le Fr. Arvier, 194. — Le P. Deffond, 195. — Le P. Maynier, 195. — Le P. V. Marchi, 197. — Le P. C. de la Croix, 200. — Le P. Gast, 280. — Le P. Bies, 282. — Le P. Bizeul, 284. — Le P. Planchais, 286. — Le Fr. Lieu, 288. — Le P. Lémour, 289. — Le P. André de Grandmaison, 290. — Le P. C. de la Croix, 291.

VARIA. M^r Léon Quid'Boeuf, 203. — Bibliographie 217. — Une statue de Jeanne d'Arc à Laval, 305. — Le P. D. Roos, 314.